

Rubinstein, A. (1973). *L'Angleterre et la Première Guerre Mondiale*. In *Les jours de ma jeunesse* (pp. 505–639). Paris: Robert Laffont.

Notas prévias:

Produzido pelo Serviço de Apoio ao Utilizador com Necessidades Especiais das bibliotecas da Universidade de Aveiro.

Organização da paginação: topo da página, entre parêntesis retos.

[505]

IV – L'Angleterre et la Première Guerre Mondiale

[507]

67

Au fur et à mesure que le moment de partir pour Londres se rapprochait, ma surexcitation allait croissant, à la perspective de ma saison en Angleterre. Mon imagination galopait. « C'est là que je commencerai ma grande carrière », rêvais-je tout éveillé.

La tête pleine de telles visions, j'aurais naturellement voulu que Pola les partage avec moi. Je savais, bien évidemment que, à deux, mon argent ne durerait pas plus de deux ou trois semaines, mais j'avais foi dans les promesses que m'avait faites Chester de m'obtenir des engagements bien rémunérés, et je m'attendais que Casals me payât pour ma collaboration.

J'écrivis une longue lettre à Pola pour lui expliquer tout cela et la supplier de me rejoindre à Paris, où je ferais étape sur le chemin de Londres. Elle me télégraphia pour me dire combien elle était heureuse et qu'elle me retrouverait à la gare du Nord.

J'étais fou de joie. Par simple précaution, je décidai de demander au très riche M. von Oberleithner de me prêter mille couronnes, espérant qu'il me les remettrait en guise du cachet qu'il ne m'avait jamais versé pour avoir joué lors d'une de ses soirées. Quand je l'appelai au téléphone, il offrit de venir me voir à mon hôtel. Il arriva, tout sourire, me serra les deux mains, de l'air de s'attendre à être invité à un concert ou à toute autre aimable proposition. En entendant ma requête financière, son visage se mua en faciès de caissier sévère. Toutefois, il se sentit plus ou moins obligé de me complaire.

— Tout ce que je puis vous donner, c'est huit cents couronnes, dit-il. Je suis à court d'argent liquide pour le moment.

Je pris les huit cents couronnes, et il me demanda de signer un reçu.

[508]

En conséquence, je quittai Vienne en meilleures conditions financières et bouillonnant d'espoir.

Pola débarqua à Paris, gare du Nord, toute fraîche, ravissante et heureuse. Nous passâmes cette journée et la nuit qui suivit dans la Ville Lumière, à dévorer la vie à belles dents. Ce fut l'un de ces jours de bonheur parfait que j'aime à appeler « moments d'éternité ».

Le lendemain matin, nous prîmes le ferry-boat pour Londres. Ce fut l'habituel long voyage enfumé jusqu'à Calais, le même bateau malodorant et, finalement, à Douvres, l'agréable pullman, avec thé anglais richement servi. Nous arrivâmes à la gare Victoria sans nous être annoncés : je ne voulais pas que Chester découvre immédiatement que je ne voyageais pas seul.

A Vienne, un Anglais m'avait recommandé de prendre un appartement dans une maison de Hanover Square, me promettant même de faire la réservation pour moi. Nous nous fîmes conduire jusqu'à cet endroit et tombâmes sur une bâtisse d'aspect agréable, avec portier en uniforme dans le hall d'entrée, lequel était joliment dallé de marbre. Un gardien fort poli nous montra un petit appartement consistant en un living confortable, une grande chambre à coucher, séparée d'une petite entrée par une salle de bains. Ce que nous appréciâmes le plus, ce fut le solide mobilier anglais et l'aspect propre des lieux.

Craignant que ce genre d'endroit ne soit au-dessus de mes moyens, je m'apprêtais déjà à battre élégamment en retraite, quand j'entendis le gardien dire que le loyer n'était que de cinq livres par semaine (vingt-cinq dollars !).

— Vous pouvez également vous faire servir tous vos repas dans votre appartement. Nous n'avons pas de restaurant, mais il y a une très bonne cuisine, et qui n'est pas coûteuse.

Ah, les jours dorés qui nous attendaient ! Nous allions vivre dans le grand confort, pour presque rien ! J'en aurais embrassé le gardien. On me demanda de signer seul le registre ; Pola fut tenue en dehors. Quand notre homme nous eut laissés, Pola et moi, nous avons sauté et dansé à travers les pièces.

Le lendemain matin, ma première visite fut pour la maison Bechstein. La firme possédait un vaste magasin, près de sa salle de concert — laquelle était très recherchée pour les récitals de soliste (et continue à l'être). Le directeur de l'agence locale me reçut très aimablement. Chester était entré en rapport avec lui à propos de mes concerts proches, et cet homme l'avait assuré de sa pleine collaboration. Quel contraste avec son ami viennois !

[509]

Il s'offrit de lui-même à m'envoyer chez moi un petit piano à queue et m'invita à visiter le magasin, pour y choisir mon instrument de concert.

Comme l'agence Vert n'était pas loin de là, je fis le court trajet à pied et trouvai dans son bureau M. Chester, ravi de me voir, qui me dit :

— J'aime que mes artistes arrivent très en avance de leur apparition en public. Cela leur donne la chance de se familiariser avec la salle et le piano, et, le cas échéant, de rencontrer la presse. Casals est en tournée en province et sera ici deux jours avant le concert, de façon à pouvoir répéter deux fois avec vous. Le Queen's Hall est entièrement loué pour votre récital de sonates.

Il me proposa de déjeuner avec lui, ce que je déclinai, car Pola m'attendait.

Les quatre jours qui précédèrent le retour de Casals, nous les employâmes à visiter la ville. Nous allâmes deux fois à la National Gallery. Les merveilles du British Muséum plongèrent Pola dans une admiration religieuse. Nous vîmes une comédie de Pinero, admirablement jouée par Mme Patrick Campbell, ainsi qu'un brillant spectacle de variétés. Notre appartement était un tel enchantement que nous prenions presque

tous nos repas à la maison. Le petit déjeuner et le thé de l'après-midi étaient parfaits ; le déjeuner et le dîner, neutres, mais sains.

Casals vint à l'appartement pour notre première répétition. Du point de vue musical, ce fut une expérience des plus intéressantes. A propos de la Sonate en mi mineur de Brahms, nos conceptions de l'œuvre divergèrent à plusieurs reprises. Brahms, c'est vrai, a été jusqu'à un certain point influencé par Schubert et Schumann ; ses œuvres sont pleines d'exubérance ; mais il y a toujours en lui le coup de frein du classique, et c'est en ce sens que je comprends sa musique.

Casals jouait le premier mouvement en y apportant sa chaleur passionnée et ses inimitables sonorités chantantes ; cependant, il y ajoutait un certain pathétique qui ne me paraissait pas du tout nécessaire, bien que je n'osasse pas le critiquer — son jeu était tout bonnement trop beau. Son phrasé, dans le trio du second mouvement, était néanmoins d'un romantisme trop sucré à mon goût. Nous n'étions pas d'accord sur les rubato qu'il voulait que j'y mette. Finalement nous trouvâmes un compromis. Quant à la sonate de Grieg, ce fut un velours, du début jusqu'à la fin, et Casals cria « Bravo ! Bravo ! » en arrivant au bout.

[510]

J'étais fier de jouer avec ce grand maître.

Le concert du Queen's Hall était en matinée, à trois heures de l'après-midi — l'heure favorite, pour les concerts, des amateurs de musique anglais.

J'étais très nerveux et animé d'une crainte terrible de passer uniquement pour l'accompagnateur de ce grand soliste. Mais mes craintes étaient sans fondement. Casals s'avança sur l'estrade en me tenant par la main, et nous répondîmes aux applaudissements en saluant comme deux égaux.

Le Brahms fit grosse impression sur le public : nous dûmes revenir quatre ou cinq fois. Le morceau suivant du programme était une sonate de Bach pour violoncelle solo, interprétée de main de maître par le grand violoncelliste, et dont la réputation n'était plus à faire. Après l'entracte, nous jouâmes le Grieg et, conformément à mon attente, ce fut cette œuvre qui parut charmer le plus la majeure partie de l'auditoire. Nous eûmes droit à une formidable ovation, entremêlée de clameurs d'approbation, et nous dûmes finalement répéter le dernier mouvement. Dans la loge des artistes, Casals me serra les deux mains.

Je l'invitai à dîner à notre appartement, en secret de Chester, car j'avais envie qu'il fît la connaissance de Pola (elle disparaissait lors de nos répétitions). Quand nous fûmes seuls, je lui expliquai toute la situation, qu'il accepta le plus naturellement du monde. A dîner, il fut visiblement sous le charme de Pola, elle-même en grande forme et tout enfiévrée de la joie de notre succès.

Les sévères critiques londoniens n'eurent que louanges pour le concert et me traitèrent sur le même pied que leur idole consacrée. Je me souviens que l'un d'eux écrivit : « L'ensemble de leurs jeux constituait l'alliage chimique le plus parfait. » Je ne mis pas en doute le sens de cette phrase et la pris seulement comme une critique favorable pour moi. Quoi qu'il en fût, M. Chester me considérait déjà comme « l'étoile montante ».

Mon premier récital à la Salle Bechstein avait lieu une semaine plus tard. Chester me déclara avec un large sourire d'autosatisfaction :

— Je vous ai réuni une fort jolie assistance.

Façon bien connue de dire qu'il s'agissait surtout de billets de faveur. Mais j'y étais préparé.

[511]

Les Anglais sont célèbres pour leur lenteur à accepter les jeunes nouveaux venus. Ils adoraient les vétérans comme Joachim, Paderewski, Melba, Pachmann, toujours prêts à chérir sans distinction les favoris de cette espèce, qui ne pouvaient pas faillir.

La Salle Bechstein était assez idéale pour les récitals intimes : elle contenait neuf cents personnes. J'en eus environ six cents. Mon programme était du genre que j'appelle « introductif » : une fantaisie et fugue de Bach, une sonate de Beethoven, les Etudes symphoniques de Schumann, un petit bouquet de Chopin, et une rhapsodie de Liszt pour finir. J'étais en bonne forme, et je sentis que j'avais l'auditoire pour moi, dès le début. Le succès ne cessa de grandir à chaque morceau. Le Liszt arracha des cris de « bis ». J'en jouai trois.

Fatigué, mais heureux, je revins dans la loge des artistes, où Pola me sauta au cou et m'étouffa de baisers. Peu après, un flot de gens vint me féliciter, entre autres Destinn et Jacques Thibaud.

— Il paraît que vous avez donné un merveilleux récital avec Pablo, me dit Jacques. Pourquoi ne pas donner deux concerts avec moi, dans cette même salle, sans attendre ?

Je ne savais que répondre ; mais Chester sauta sur l'idée :

— Acceptez ! s'écria-t-il. Il faut que vous acceptiez ; c'est sensationnel ! Vous aurez donné six concerts en moins de six semaines !

— Nous en ferons strictement deux récitals de sonates, sans aucun solo, ajouta Jacques.

J'étais transporté : six sonates avec Thibaud ! Sur quoi, Destinn entra, tirant derrière elle un homme au visage pâle, probablement son nouvel amant, à qui elle dit :

— Est-ce que je ne t'avais pas dit qu'il est extraordinaire ? L'homme n'avait pas l'air convaincu.

Un vieux couple entra à son tour et se présenta : M. et Mme John Bergheim.

— Nous avons reçu une lettre de votre ami viennois, M. von Sachs. Il nous écrivait de ne pas manquer d'aller vous entendre ni de faire votre connaissance, me dit le vieux M. Bergheim.

(M. von Sachs était un riche homme d'affaires retiré, qui adorait la musique et aimait à offrir de petits thés, en l'honneur de jeunes artistes mâles prometteurs ; mais l'ambiance de ces petites fêtes était un peu trop homosexuelle à mon goût ; j'avais toujours l'impression de ne pas y être à ma place.)

— Notre ami ne vous a pas rendu justice ; vous êtes bien supérieur à tout ce qu'il dit, poursuivit le vieux monsieur.

[512]

Le couple m'invita à dîner avec tant d'insistance qu'il m'était difficile de refuser. Je n'aimais pas être invité sans Pola ; d'autre part, je n'avais pas le courage de la

présenter comme une « dame de mes amies », voyageant avec moi. Si bien que, comme je tâchais de trouver une excuse, Pola me chuchota en polonais :

— Accepte, je t'en prie. Ils ont l'air trop désireux de t'avoir, et ils paraissent avoir si bon cœur !

J'acceptai donc, et M. Bergheim fixa sur-le-champ une date, me donna son adresse et ajouta qu'il enverrait une voiture pour me prendre.

Le lendemain matin, la presse publia des critiques très favorables sur le concert. Dans deux ou trois articles, on déclarait me trouver trop d'exubérance, en exprimant l'espoir que je me calmerais ; d'autres, en revanche, me louaient très haut pour cette même exubérance ; tous, pourtant, concédaient que j'étais un pianiste-« né » et me prédisaient un grand avenir. Ce qui me frappa, je me le rappelle, c'était l'uniformité de style des critiques londoniens. Ils n'exprimaient jamais leur impression personnelle, ni leurs préférences ou leurs désaccords intimes, en argumentant leur opinion. Ils rendaient simplement leur verdict, tels les juges d'un tribunal, de façon définitive et sans réplique. J'ai bien peur que, à travers les années, ce style n'ait pas changé.

68

Les Bergheim habitaient Hampstead, faubourg nord de Londres. A l'angle d'une petite rue appelée Belsize Park, une allée carrossable menait à leur demeure, grand bâtiment de trois étages, sans prétention et isolé.

Deux servantes ouvrirent la porte et me prirent mon chapeau et mon manteau. L'une d'elles me précéda dans le grand salon du premier étage, ouvrit les portes et annonça d'une voix forte :

— Monsieur Arthur Rubinstein !

Il y avait là plusieurs invités. M. Bergheim me reçut avec enthousiasme et, à mon vif ennui, me présenta comme « le jeune génie ».

[513]

Petit, dans les soixante-dix ans, il avait des yeux gris perçants et injectés de sang, constamment exorbités de surexcitation, et le nez bien fait, mais incontestablement juif. Quant à Mme Clara Bergheim, à peine plus jeune et de la même taille que son mari, elle était mince, tirée à quatre épingles, avec des cheveux gris coiffés à la reine Mary. Elle portait des lunettes à verres très épais et avait tendance à rougir, si violemment que même son nez devenait vermillon.

Les invités étaient intéressants. Il y avait parmi eux Sir Edmond Davis, l'un des millionnaires juifs connus pour avoir fait fortune en Afrique du Sud. Il y avait aussi Ralph Peto jeune gentleman de fort belle allure, avec sa femme, brune, grande et adorable, qui était la nièce de la duchesse de Butland et la cousine de lady Marjory et de lady Diana Manners, toutes deux célèbres en Angleterre pour leur beauté. Se trouvaient aussi là Sir George Henschel, chanteur de concerts fort renommé et premier chef d'orchestre de l'Orchestre Symphonique de Boston, ainsi que sa fille Helen, soprano pleine de promesses.

Le dîner fut servi au rez-de-chaussée, dans une grande salle à manger. La table était exquisement décorée d'orchidées de formes et de couleurs différentes. La nourriture était du meilleur style anglais — pas tellement à mon goût. A la fin du repas, notre hôte exhiba quelques grappes de gros raisin noir, en annonçant fièrement :

— Il vient de mes serres.

Après que les dames eurent quitté la pièce, on fit passer aux hommes le porto, et M. Bergheim, ouvrant une porte qui donnait sur le jardin, nous montra une longue rangée de serres :

— C'est là que je fais pousser mes orchidées et mes fruits, nous déclara-t-il. Et de faire une longue conférence sur les vertus de la serre en général.

Les Anglais, après le dîner, aiment à rester entre eux pour bavarder et boire. Tant et si bien qu'il se passa un bon bout de temps avant que Mme Bergheim ouvrît la porte pour nous inviter à nous joindre aux dames. Comme nous montions au grand salon, M. Bergheim me prit à part et me supplia de jouer.

— Nous avons un excellent Bechstein, bien accordé, me dit-il, et nos invités ont la religion de la musique.

Il n'eut pas besoin d'insister — de toute façon j'étais prêt à jouer.

[514]

Au cours de ma brève conversation avec Sir George Henschel, j'avais découvert en lui un vétéran du wagnérisme ; je commençai donc par le Liebestod de Tristan, que je fis suivre de mon arrangement pour concert de la Chevauchée des Walkyries, deux de mes inmanquables succès. Et le résultat fut écrasant. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu petit groupe de gens que mon jeu ait enchanté à ce point. C'était touchant de voir Sir George me prendre dans ses bras et Mme Peto m'embrasser sur les joues. Toutes ces personnes devinrent pour moi des fanatiques dévoués, et ce, pour bien des années.

Comme nous nous apprêtions à prendre congé, M. Bergheim me pria d'attendre encore un peu. Il m'entraîna dans son antre personnel, qui avait tout l'air d'un bureau.

— J'aimerais vous parler un peu de moi, me dit-il. Peut-être cela vous intéressera-t-il.

Il poursuivit en me racontant qu'il était né à Jérusalem, alors que la Palestine était encore sous la férule turque.

— Mon père était homme d'affaires ; mais, personnellement, je me suis intéressé au pétrole et je suis venu à Londres pour y tenter ma chance. Un Canadien, un certain M. McGarvey, s'est associé avec moi. Nous n'avons pas tardé à acheter quelques concessions de pétrole en Galicie, c'est-à-dire en Pologne. Nous avons fondé là une société, avec deux Polonais, un certain comte Skrzynski et un certain M. Bernstein, dont le fils est devenu un auteur dramatique français. Et voilà comment j'ai fait fortune en Pologne.

— Ce comte Skrzynski avait-il un fils ? demandai-je.

— Oui, me répondit-il. Un fils du nom d'Alexandre, et deux adorables filles.

Là-dessus, j'éclatai de rire et je lui dis :

— Eh bien ! c'est mon tour maintenant de vous parler d'Alexandre et d'Henri Bernstein.

Mon récit l'amusa énormément.

— J'imagine que vous devez avoir envie de vous retirer, maintenant, me dit-il. Il se fait tard. Mon chauffeur vous ramènera. Et je vous prie d'accepter un petit cachet, pour le magnifique plaisir que vous nous avez donné.

Et ouvrant un tiroir, il y prit vingt-cinq livres qu'il me tendit. Je fus tout heureux d'accepter cet argent, sachant l'aide que cela représentait ; car, jusqu'alors, M. Chester n'avait fait allusion à aucun engagement, à aucune recette, à aucun argent. En partant, je dus promettre à ce charmant vieux couple de revenir déjeuner « en famille ».

A l'appartement, je trouvai Pola qui m'attendait en lisant, couchée.

[515]

Elle voulut tout savoir de ma soirée et, comme j'arrivais au bout de mon histoire, elle me déclara d'un air satisfait :

— J'étais sûre qu'il était important pour toi d'y aller.

Et elle ajouta, en prenant son petit air de pythonisse

— Ces gens vont jouer un rôle important dans ta vie.

Les journaux du matin étaient pleins de nouvelles extraordinaires. Les Ballets russes de Diaghilev venaient à Covent Garden pour une brève saison. Ils donnaient en ouverture Shéhérazade et le Spectre de la Rose, l'un et l'autre avec Karsavina et Nijinski, ainsi que les danses du Prince Igor. Divine surprise pour Pola et moi : nous n'avions jamais vu ces fameux Ballets russes. Grâce à Chester, nous obtînmes deux bons fauteuils d'orchestre — payants, bien entendu.

Et ce fut une soirée fantastique. Nous restâmes assis là, la main dans la main, d'un bout à l'autre du spectacle, en extase. Le ballet était encore si nouveau que les décors de Bakst et de Roerich étaient intacts. La grâce de Nijinski était à couper le souffle, de même que ses bonds. Quant à Karsavina... je tombai tout bonnement amoureux d'elle. Pola n'en éprouvait aucune jalousie, tant son sentiment était le même. Nous sortîmes de là à bout de forces et d'émotion.

A mon second récital, j'eus moins de gens qu'au premier.

— Oui, mais presque tous ont payé, me dit Chester avec un grand sourire.

Cette fois, j'exécutai quelques morceaux que je n'avais encore jamais joués en public : la cinquième sonate de Scriabine, deux morceaux de Medtner et une étude et deux préludes de Szymanowski. Les critiques jugèrent plus ou moins favorablement les compositions nouvelles, mais ne purent s'empêcher «le suggérer aux compositeurs certaines possibilités de faire mieux. Le public, lui, réagit en applaudissant beaucoup, tout «n se sentant beaucoup plus à l'aise lorsque j'attaquai la Polonaise en la bémol de Chopin, suivie de mes morceaux préférés en « bis ».

Plus tard, dans la loge des artistes, surgit notre bonne amie «le Varsovie, Paulina Narbut. Elle se trouvait à Londres pour affaires, nous expliqua-t-elle, et mourait d'envie de voir les Ballets. Pola fut ravie de trouver en elle une compagne pour visiter la ville et lécher les vitrines.

[516]

La pauvre se sentait un peu seule parfois, au fur et à mesure que j'étais de plus en plus pris par ma carrière, par le travail de préparation de mes concerts, les invitations sans elle que je devais accepter, etc. Ce soir-là, nous emmenâmes Paulina dîner au grill du Carlton, mon restaurant favori.

Hélas, il me fallait continuer à me rendre seul à des dîners, étant donné que je n'avais pas d'alibi plausible pour Pola. Lady Davis m'invita à un grand souper de vingt personnes, tous noms très connus de la banque et de l'industrie. Un peintre français, Edmond Dulac, fort en vogue pour ses illustrations de livres, était aussi de la soirée. Les Bergheim n'en étaient pas. Je jouai, dans l'espoir d'un cachet substantiel. Je reçus, en tout et pour tout, mille mercis et cent louanges.

A mon dernier récital j'eus une très bonne assistance, tant public payant que places de faveur. A ce concert, l'auditoire commença à prendre pour moi un air familier : je pouvais reconnaître dans la salle un nombre déjà respectable de personnes qui étaient déjà venues aux autres récitals. A mon programme, figurait la sonate de Chopin dite de la Marche Funèbre, qui fit impression. Lorsqu'ils vinrent me féliciter, les Bergheim avaient les yeux pleins de larmes. Mon dernier morceau était la transcription du Liebestod par Liszt, qui ne manquait jamais son effet avec aucun public.

Après ces trois récitals, j'étais impatient de savoir combien d'argent je devais toucher. J'allai donc voir M. Chester à son bureau. A ma question, il eut l'air sincèrement ahuri.

— Je ne comprends pas du tout de quoi vous parlez, me dit-il. Je prépare tous les comptes pour le prince Lubomirski. Il a encore un déficit à couvrir, qui se monte à non moins de deux cents livres. Mais vous pouvez être assuré qu'il n'y a rien pour vous.

Quel naïf imbécile je pouvais être ! Avec mon manque d'esprit commercial, j'avais considéré comme allant de soi que le prince assumerait la responsabilité des frais de concert et que toutes les recettes tomberaient dans ma poche. Après tout, j'avais donné tous ces concerts sans avoir fixé de cachets ; mais il fallait bien que je paye mes frais de voyage, de logement et de nourriture — bref, je devais bien vivre ! Mon aventure londonienne semblait s'envoler en fumée.

— Franchement, monsieur Chester, dis-je, non sans amertume, vous m'avez plutôt égaré à Vienne, avec vos belles images pittoresques de riches engagements si je me révélais un succès. Vous devez tout de même reconnaître que je ne suis pas un échec : votre public comme votre presse m'approuvent.

[517]

Et pourtant, en dépit de tout cela, vous n'avez toujours rien à me montrer.

— Ne m'en veuillez pas, me répondit-il humblement. Je fais de mon mieux ; mais il est un peu trop tard dans la saison. Tout était retenu avant votre arrivée. Quoi qu'il en soit, j'ai deux bons concerts pour vous au printemps prochain.

Là-dessus, changeant soudain de sujet, il reprit :

— Un jeune chanteur américain et sa femme — c'est un couple très intéressant — ont assisté à tous vos concerts, et ils délirent sur votre compte. Puis-je vous emmener chez eux, demain, pour le thé ? Ils m'ont supplié de vous prier de venir.

J'acceptai, mais uniquement pour lui faire plaisir — je sentais que mes paroles l'avaient blessé. Au déjeuner, Pola s'efforça de dissiper mon découragement.

— J'ai lu dans les cartes pour toi, me dit-elle en souriant. Et j'y ai vu que tu surmonteras les obstacles. Tu seras toujours gagnant.

Là-dessus, arrive une lettre de Mme Bergheim, avec une nouvelle invitation à dîner. Pas question de refuser : j'étais sûr de gagner une fois de plus un peu d'argent.

Le lendemain, lorsque je fis la connaissance de Paul Draper, le chanteur américain, et de sa femme Muriel, je sus tout de suite que c'étaient des gens selon mon cœur ; en moins de cinq minutes, nous nous comprenions à la perfection.

Paul était un grand jeune homme mince, approchant de la trentaine. Sa belle tête, son visage fin et impeccablement rasé, ses traits réguliers — tout lui donnait un air de distinction, et il se mouvait et portait ses vêtements avec la plus parfaite élégance. Ce qui m'attira particulièrement en lui, c'était sa dévotion presque touchante pour la musique.

Sa femme était d'un tout autre métal. L'âge ne comptait pas, pour ce qui la concernait : elle aurait pu tout aussi bien avoir quarante ans que vingt ans. De fait, elle n'était qu'un tout petit peu plus jeune que son mari. Elle avait une belle silhouette pleine de grâce, un teint de soie pâle et des mains étonnamment belles. Mais le visage était inquiétant : sa tête longue et étroite, surmontée d'une chevelure emprisonnée par une résille, ses pommettes hautes, son nez court et légèrement camus, sa bouche grande jusqu'à l'exubérance, avec de grosses lèvres rouges, la faisaient ressembler à une négresse blanche. Beaucoup de gens la tenaient pour laide; d'autres, pour très belle.

[518]

En dépit de sa personnalité agressive et de son intelligence exceptionnelle, elle avait un charme féminin extrême.

Après le départ de Chester, Draper chanta, d'une voix de ténor mince et un peu râpeuse, mais avec grand sentiment musical, quelques airs de Schubert, pour lequel il avait un culte.

C'étaient le genre de gens avec lesquels je n'hésitais pas une seconde à parler de Pola, et ils nous invitèrent tous les deux à dîner le soir même. Paul Draper plut énormément à Pola ; mais le sourire ironique, les opinions très marquées et le rire bruyant de Muriel la troublaient un peu.

Pendant ce temps, les Bergheim éprouvaient une passion grandissante pour ma société. Il ne se passait guère de jour sans invitation ou message de leur part. Chaque fois que je jouais chez eux, j'en repartais avec mon chèque habituel de vingt-cinq livres.

Une fois, lors d'une soirée, M. Bergheim me pria de jouer la Marche Funèbre de Chopin. Je refusai, prétextant que cette marche faisait partie de la sonate, laquelle était trop longue pour la circonstance. En réalité, je nourrissais une superstition à ce propos, depuis la triste soirée avec le comte Strogonoff, à Bambouillet. M. Bergheim insistait cependant, et il m'en coûtait de lui faire part de mon vœu de ne plus jamais jouer cette marche en privé, pour des amis. A la fin, pourtant, je cédai et, une fois de plus, le cher homme pleura à la fin du morceau.

Il faut que je relate ici un curieux incident.

Un jour, les Bergheim m'invitèrent à déjeuner, en déclarant qu'ils tenaient à me faire rencontrer une dame polonaise extrêmement intéressante.

— Nous sommes devenus bons amis au cours d'une croisière aux Canaries, et je suis certain que vous l'aimerez bien, m'avait expliqué M. Bergheim.

Lorsque la servante m'ouvrit la porte du salon, je restai cloué de stupéfaction. Il y avait là deux dames assises sur un canapé : l'une était Paulina Narbut, l'autre... Pola !
Vraie scène de comédie !

Paulina, avec sa vivacité d'esprit habituelle, prit en main la situation.

— Arthur ! s'exclama-t-elle. Quelle merveilleuse surprise de vous trouver ici !
Pola et moi, nous avons beaucoup parlé de vous ; elle a eu la chance folle de vous entendre dans tous vos concerts.

[519]

Pola souriait un peu timidement. Durant tout le déjeuner, nous continuâmes la comédie. Comme je l'avais deviné, et comme Pola me le confirma plus tard à la maison, Paulina avait monté toute l'affaire pour me mettre dans l'embarras, parce qu'elle désapprouvait ma lâcheté et mes hésitations à présenter Pola aux Bergheim comme mon grand amour. Sur le moment, je lui en voulus furieusement. Aujourd'hui, quand j'y pense, j'estime que c'est elle qui avait raison.

Les concerts avec Thibaud furent une joie pure. Musicalement, l'harmonie entre nous était totale, et les répétitions nous apportèrent presque plus de plaisir que les concerts eux-mêmes. Jacques avait amené avec lui la jolie et charmante Sylvia Sparrow, qui avait été son élève comme celle de Paul, et que j'avais rencontrée à Leipzig chez les parents de celui-ci. Ils déjeunaient avec nous à l'appartement, avant que nous nous mettions au travail. Au cours d'un de ces après-midi, Thibaud eut envie de commencer la répétition avant que nous ayons eu le temps de prendre le café. Très obligeamment Sylvia nous servit le divin liquide. Elle posa une tasse à côté de mon pupitre, à l'instant même où Thibaud, s'essayant à un passage difficile, faisait un geste vif de l'archet ; sa main toucha la tasse, la renversa, inondant de café l'intérieur du piano ouvert. Nous poussâmes tous quatre un cri d'horreur — moi surtout, qui étais bouleversé par la responsabilité que j'avais d'un instrument ne m'appartenant pas. Pola et Sylvia ne perdirent pas une seconde. Avec ce don qui est le propre des femmes en de telles circonstances, elles épongèrent le liquide qui avait pénétré sous les cordes, avec de minuscules bouts d'éponge. Après s'être donné beaucoup de peine, elles finirent pas assécher complètement la table d'harmonie. Quel soupir de soulagement ! Mais le pauvre Bechstein dut garder un parfum de café pour le reste de son existence...

Pola décida de partir pour Varsovie avec Paulina Narbut, Pour passer un bout de temps à la campagne en sa compagnie. L'idée de retrouver ses enfants ne cessait de la hanter, la pauvre.

La nuit qui précéda son départ, il y eut un incident qui nous ébranla beaucoup.

[520]

Nous dormions profondément lorsque, à trois heures du matin, la sonnerie du téléphone nous réveilla en sursaut. C'était Paul Draper qui nous appelait du hall d'entrée.

— Il faut que je vous voie tout de suite, dit-il d'une voix étrange.

— Pourquoi ?... Que se passe-t-il ? demandai-je, très alarmé.

— Je monte. Il faut que je vous parle.

Et il raccrocha. A peine le temps pour nous d'enfiler une robe de chambre, il était déjà à notre porte. Je le fis entrer dans la salle de séjour, où il s'assit et se mit à parler avec incohérence et d'une voix essoufflée ; ses yeux intensément brillants et ses joues enfiévrées augmentèrent notre alarme. Ce fut alors que je me rendis compte qu'il était complètement ivre. Au bout d'un moment, nous parvînmes à comprendre ce qu'il essayait de dire.

— Arthur, il faut absolument que j'aie la liste complète des lieder de Schubert que tu veux que j'apprenne, marmonna-t-il.

Il ne me restait qu'une chose à faire : prendre un morceau de papier et y gribouiller les titres de lieder que je pouvais me rappeler. Il m'arracha le papier des doigts, se mit d'aplomb et repartit en hâte.

Nous décidâmes de téléphoner à Muriel.

— Elle doit s'affoler de ne pas savoir où il est, dis-je. Ce fut une voix pleine de sommeil qui me répondit :

— Ne vous tourmentez pas à son sujet. Il est parti dans une de ses séances de beuverie, et il en a pour quatre ou cinq jours. Quand il en a fini, il redevient normal. Chose curieuse, cela me tranquillisa.

Après le départ de Pola, je décidai de rester à Londres pour le moment, dans l'espoir d'un ou deux autres chèques de M. Bergheim ou d'un engagement tardif que me procurerait ce sacré M. Chester. Les fonds qui me restaient diminuaient rapidement. Ces sept semaines londoniennes en compagnie de Pola m'avaient vidé les poches, et je devais une semaine de loyer pour l'appartement.

Casals venait de rentrer en ville ; il m'invita à déjeuner avec lui à son hôtel Dieudonné, qui avait un bon restaurant. La vieille Mme Dieudonné travaillait presque exclusivement pour les artistes français.

Casals était un personnage surprenant.

[521]

Le matin même, les journaux avaient publié en première page la nouvelle de l'assassinat d'un ministre d'Etat espagnol par l'anarchiste catalan Ferrer, qui avait abattu sa victime à bout portant, aux Cortès, où le parlement était en séance. Comme je parlais de cet acte avec indignation au grand violoncelliste, il me répondit imperturbablement :

— Ferrer n'a fait que son devoir. Moi aussi, je suis un anarchiste.

Dans le courant du repas, je lui parlai de ma désillusion touchant Chester.

— Il m'a laissé tomber, me plaignis-je. J'ai donné six concerts sans recevoir un sou vaillant, et il n'a pas été capable de m'apporter un seul engagement.

Mon intention était de rappeler à Casals qu'il avait négligé de me donner ne fût-ce qu'une petite part de sa recette, pour le concert du Queen's Hall. Comme il manquait totalement de réaction devant mon allusion, je lui demandai de me prêter dix livres. Après un instant d'hésitation, il me pria de monter avec lui dans sa chambre, où il signa un chèque de ce montant et me le remit. Je le remerciai assez froidement et m'en fus.

Plus je continuais à voir les Bergheim, plus leur amitié pour moi grandissait. J'étais souvent invité à leurs déjeuners de famille, où je fis la connaissance de leur neveu et de leur nièce — orphelins que la mort du frère de Bergheim avait laissés sans

famille — et qui vivaient chez eux en qualité d'enfants adoptifs. Tout en nous promenant dans le jardin, nous parlions de tas de choses, et je fus très impressionné d'apprendre un jour que M. Bergheim avait été l'un des premiers donateurs pour la construction du Festspielhaus wagnérien de Bayreuth.

Il désirait tout savoir sur mon compte et s'impatientait quand je lui parlais de Chester.

— Il faut que vous vous débarrassiez de cet homme. La saison prochaine c'est moi qui prendrai en main votre carrière en Angleterre, et vous descendrez chez nous.

J'en étais profondément touché et je finissais par m'attacher à ce vieil homme.

Sur ces entrefaites, Muriel Draper me fit savoir que Paul était rentré et était de nouveau en bonne forme. Un après-midi ou nous étions seuls, elle me raconta la triste histoire de son mari : c'était un alcoolique chronique depuis ses années d'étudiant, bien qu'il détestât l'alcool, en réalité, sachant le mal que cela lui faisait, à lui-même et à sa voix.

[522]

— Il lutte pendant des semaines, m'expliqua-t-elle. Mais si, par malheur, il lui arrive un jour de boire, ne serait-ce qu'une gorgée d'alcool, rien ni personne ne peut plus l'arrêter. Il disparaît pendant trois ou quatre jours et il est impossible de retrouver sa trace dans une grande ville comme celle-ci. Parfois, je dois appeler la police à l'aide pour parvenir à le retrouver.

Quel mal terrible ! Ce qui rendait la chose encore plus tragique, c'était le contraste incroyable entre le Paul de ces beuveries intermittentes, et l'homme qu'il était normalement, et qui était le plus courtois, le plus adorable, le plus enthousiaste et le plus charmant des êtres humains. Nous passions souvent des heures heureuses au piano. Il était bon pianiste lui-même et chantait Schubert, Schumann et Brahms avec juste le sentiment qu'il fallait. Si sa voix avait été meilleure, peut-être eût-il été l'un des plus grands chanteurs de lieder de l'époque.

Grâce à lui, j'eus droit à une aubaine inattendue. Comme il devait déménager, il me pria de choisir un Bechstein de concert, pour le grand studio de la nouvelle demeure que sa femme et lui allaient occuper. J'apportai le plus grand soin à ce choix et lui trouvai un instrument d'une beauté exceptionnelle. Le lendemain, je reçus de la maison Bechstein un chèque de trente livres, représentant ma commission.

Je quittai Londres avec la bénédiction et un autre chèque de cinquante livres (en prime ?) de M. et Mme Bergheim, et un grand au revoir des Draper. Lorsque Chester fit allusion aux deux engagements qu'il avait pour moi, pour la saison prochaine, je lui dis de se mettre en rapport avec M. Bergheim, ravi d'avance de ce qu'il allait entendre de la part de mon noble ami.

69

Sur le chemin de la Russie, Vienne fut ma première halte. J'avais promis de passer le reste de l'été à Verbovka, chez les Davydov. Mais il me fallait un nouveau passeport pour franchir la frontière russe.

[523]

Le passeport diplomatique que l'ambassadeur de Russie à Rome m'avait remis constituait, en un sens, un document dangereux : bien trop spectaculaire, bien trop important pour un jeune pianiste sans prétention. J'avais eu beau franchir la ville frontière d'Alexandrovo sans encombre en me rendant à Varsovie, Brody, l'autre ville frontière pour Kiev, était notoire pour la surveillance qu'y exerçait la police secrète. La pensée d'être soumis à un interrogatoire serré sur mon passeport diplomatique me faisait trembler de peur. Le seul homme qui s'était offert à m'aider, en cas de besoin, était notre loyal suivant, à Karol et à moi, Hans Effen-berger — il y avait fait allusion, une fois où nous avions abordé ce sujet.

Dans le courant de la matinée, après avoir pris un rapide petit déjeuner dans un café, je me rendis à pied au Hofburg et, là, me dirigeai vers la bibliothèque impériale. Le personnage en uniforme que je priai de m'annoncer à Hans Effenberger me répondit que ce n'était pas nécessaire et qu'il allait me conduire directement à lui.

En me voyant entrer, Hans referma précipitamment le couvercle de son pupitre, fourra quelques bouquins dans les tiroirs et se leva d'un bond pour m'accueillir, en s'écriant :

— Quelle bonne surprise ! J'espère que vous êtes ici pour quelque temps ?

— Cela dépend entièrement de vous, répondis-je.

Et je le mis au courant du besoin que j'avais de son aide.

— Je suis certain que Maria peut vous tirer de là, répondit-il.

— Qui est Maria ?

— Une charmante femme. Ma maîtresse.

Comme j'insistais pour obtenir plus de détails, il me dit que c'était une femme mariée, qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre et qu'il voulait que nous déjeunions avec elle.

— Tout cela est parfaitement splendide, dis-je en riant. Mais où diable pourra-t-elle me dénicher un passeport ?

— Son mari en a un et vous le prêtera certainement. C'est un très brave type. Aussi improbable que tout cela parût, je ne pouvais me permettre de négliger la moindre possibilité.

— Hans, demandai-je, pourquoi avez-vous refermé votre pupitre avec autant de précipitation, quand je suis entré dans la pièce ?

Il jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer que nous étions bien seuls.

— Voyez-vous, Arthur, chuchota-t-il, je travaille à préparer un catalogue de littérature pornographique internationale.

[524]

On me paie au prix fort pour ce travail. Mais mon bureau est truffé des choses les plus brûlantes et les plus cochonnes que j'aie jamais lues. Et non seulement c'est mauvais pour ma santé, car je suis continuellement en état d'alerte sexuelle, mais vous pouvez imaginer ce qui arriverait si cette occupation clandestine venait à être découverte. Ce serait la disgrâce — on me ficherait dehors.

Je dois avouer que la juxtaposition de la sacro-sainte cour de l'empereur François-Joseph d'Autriche et d'un catalogue de littérature pornographique mondiale avait un côté très amusant.

Il était temps d'aller déjeuner ; Hans verrouilla son bureau et ses tiroirs avec quatre clefs différentes. Nous sortîmes et prîmes une voiture jusqu'à un endroit devant lequel nous nous arrêtâmes.

— Maria a rendez-vous avec moi dans ce café, m'expliqua-t-il. Attendez-nous dans le fiacre.

Ils ressortirent, main dans la main, rayonnants.

— Voici Maria, dit Hans, en me présentant une petite brune à la silhouette agréable et aux yeux pétillants, avec un nez retroussé et un sourire engageant.

Bouillonnante de vitalité, elle ne cessait de parler et changeait d'expression à chaque seconde — en d'autres mots, pour employer une expression populaire, elle était débordante de joie de vivre. Rien d'étonnant si Hans, le rêveur paisible et serein, était tombé amoureux d'elle.

Au déjeuner, il aborda immédiatement le sujet du passeport. Maria battit des mains de contentement :

— Vous aurez en votre possession, cet après-midi même, le plus joli, le plus ravissant passeport que vous ayez jamais vu. Mon mari n'en a plus besoin.

Je lui donnai un gros baiser et lui jurai une gratitude éternelle.

Effenberger m'apporta le document convoité, en moins de deux heures, et nous passâmes une soirée fort gaie au spectacle de variétés du Ronacher. Je rentrai à l'hôtel Kranz pour prendre une bonne nuit de repos. A sept heures du matin, on gratta à la porte. Je crus que la femme de chambre venait me réveiller par erreur : mais, lorsque j'ouvris, mon cœur faillit s'arrêter à la vue de Hans, la tête bandée, du sang autour du nez et de la bouche, un bras en écharpe et le corps tout affaissé.

— Pour l'amour de Dieu, que s'est-il passé ? m'écriai-je, le menant à un siège.

[525]

— Ils m'ont battu, dit-il d'une voix tremblante.

— Qui ?

— Le mari et ses deux frères. Il éclata en larmes :

— Ils ont menacé de me donner une autre correction si j'essayais de la revoir.

Ma sympathie lui était tout acquise, mais je commençais également à m'alarmer à propos du passeport. Il me rassura pourtant, en me disant que Maria lui avait affirmé qu'il ne ferait pas défaut à son mari et que nous pouvions le lui renvoyer quand nous le voudrions.

J'arrivai à Verbovka deux jours plus tard, et mon premier soin fut de retourner le document à Hans.

L'été dans ce village ukrainien fut adorable. La paix, l'isolement du lieu, la tranquille beauté du paysage étaient une bénédiction pour mes nerfs. Ces derniers mois à Vienne et à Londres m'avaient beaucoup marqué. L'agitation constante, les décisions à prendre, le nombre de responsabilités et de déceptions, les sempiternels soucis d'argent — tout cela avait miné ma résistance morale. Mais, dans ce havre de paix, quelques jours suffirent à me faire recouvrer les esprits.

Les Davydov étaient une famille idéale ; vivre avec eux était un délice. Le père et les trois fils étaient pleins de vie et de drôlerie et, Dieu soit loué ! leur discrétion était totale. Ils ne se mêlaient jamais de ma vie privée, ne demandaient jamais à m'entendre jouer, sauf si je les y invitais moi-même.

Mme Nathalie offrait une compagnie idéale. Quand je jouais, elle restait tranquillement assise dans son coin ; à d'autres moments, nous parlions pendant des heures, de la vie, de l'art, de la littérature, des gens. Elle me donnait à lire de nombreux livres russes que je ne connaissais pas. Elle peignait avec talent et avait fondé une école pour le développement de l'art populaire parmi les paysans du village. Une des paysannes portait au cou la médaille d'or qu'elle avait remportée lors d'une exposition à Londres.

Mon lieu de lecture favori était un banc entouré de parterres fleuris et de quelques bouleaux. De là, je pouvais goûter le spectacle des couchers de soleil majestueux sur la richesse frémissante des champs avec, par-delà, l'étendue apparemment sans fin de la steppe ukrainienne.

[526]

Je ne rendis pas visite, cette fois, à la famille Szymanowski ; ma sottise brouille avec Karol me brûlait encore trop l'esprit. D'ailleurs, je tenais de Natalya Michailovna que Fitelberg et Karol avaient pris un appartement à Vienne et passaient l'été dans cette ville.

Je reçus un jour une lettre, pleine de la plus bouleversante des nouvelles : M. Bergheim avait trouvé la mort dans un accident d'automobile. Sa femme, qui l'accompagnait, ne souffrait que de contusions légères. Cher vieux monsieur ! J'ai pleuré comme un enfant ce jour-là, en proie au terrible remords d'avoir joué la fatale Marche Funèbre. Bien n'était plus affreux que cette pensée. J'écrivis une longue lettre à Mme Bergheim et j'envoyai une carte aux neveux, qui m'avaient adressé le funèbre message.

Je passai pratiquement toute la fin de mon séjour devant le piano, cette grande consolation. Natalya Michailovna me témoignait beaucoup de sympathie ; elle n'ignorait rien des Bergheim, d'après le récit que je lui avais fait de notre si brève amitié.

Les Davydov me retinrent une semaine de plus que je n'avais eu l'intention de rester.

— Nous n'aimons pas vous voir si abattu, disaient-ils.

Ils n'avaient pas tort. Je me ressaisis finalement, résolu à affronter Londres, plein du souvenir de M. Bergheim — et sans Chester.

Je regagnai Varsovie pour y trouver une lettre de Mme Bergheim, à l'hôtel Victoria. Elle séjournait à Vienne avec une autre nièce de son mari, Marjorie, qui avait épousé Fred McGarvey, fils et héritier de l'associé de M. Bergheim. Dans cette lettre, la vieille dame me faisait le récit détaillé de l'accident, racontant en termes très simples comment son mari avait été projeté hors de la voiture dans laquelle ils roulaient, et avait été tué sur le coup.

En post-scriptum, elle avait ajouté ces quelques mots touchants : « Je n'ai pas oublié les intentions de mon cher mari en ce qui vous concerne, et j'ai bien l'intention de leur donner suite. Ainsi donc, mon cher petit, je, vous prie d'accepter mon invitation à descendre chez moi, quand vous serez à Londres, et à me faire savoir si je puis vous être d'aucune utilité dans votre carrière. »

Ce post-scriptum m'allait droit au cœur ; c'était une heureuse surprise. J'ai honte de l'avouer aujourd'hui : j'avais sous-estimé cette femme.

[527]

Mme Bergheim sortait de la grande bourgeoisie anglaise et protestante, avec tous les harmoniques victoriens que cela suppose. Comme elle me semblait vivre très heureuse dans l'ombre de la toute-puissante personnalité de son mari, je n'avais pas su mesurer la force de caractère qu'elle possédait elle-même.

Je lui répondis chaleureusement, en acceptant avec gratitude son invitation et en promettant de lui rendre visite, d'ici peu de temps, à Vienne, où je devais aller donner un concert.

Pola, de retour en ville, fut secouée elle aussi par la nouvelle de cet accident.

— Moi aussi, j'avais eu une prémonition, le soir où tu m'as raconté l'histoire de la Marche Funèbre, me dit-elle.

Ma saison débuta par un concert à Lodz, où mes parents et le reste de la famille étaient impatients d'entendre le récit de ma saison musicale à l'étranger. Naturellement, ils en connaissaient déjà tous les détails — c'étaient les meilleurs détectives du monde.

Après deux ou trois concerts en Pologne russe, je partis pour Krakow, pour mon apparition annuelle. Le directeur de la salle eut le plaisir de m'annoncer que j'aurais une très bonne assistance.

— Nous battons bientôt Lwow, se vantait-il.

Son secrétaire, Rudolf Eisenbach, cousin du pianiste Ignaz Friedman, avait la responsabilité effective des concerts. Après les résultats exceptionnellement bons de mon récital, je le remerciai de son excellent travail. Il demanda à me voir en privé, pour une proposition qu'il avait à me faire. Nous allâmes au café et je lui prêtai volontiers l'oreille.

— Vous savez ce que je pense de vous, dit-il timidement, en guise d'exorde et en rougissant jusqu'aux oreilles. Vous avez tout ce qu'il faut en vous pour faire une carrière glorieuse ; mais vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider à y parvenir.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, l'interrompis-je. Si mes concerts continuent à donner le même genre de résultat que celui de Krakow, je n'ai aucune inquiétude à avoir.

— Erreur ! rétorqua-t-il en s'échauffant. Vous êtes un artiste, et il faut un homme d'affaires pour mener les choses avec succès et profit. Vous avez besoin de quelqu'un capable de tirer parti des occasions, d'entrer en rapport avec les organisateurs de concerts, et qui sache parler d'argent.

Il s'animait de plus en plus.

— Je suis l'homme qu'il vous faut, reprit-il. Et voici quel est mon plan : je serai votre manager particulier.

[528]

J'organiserai vos tournées de façon pratique ; j'expédierai le matériel publicitaire aux directeurs de concerts ; je vous obtiendrai de meilleurs cachets, et j'arrangerai pour vous des concerts dans les grands villes où vous êtes en mesure de faire salle comble. Je vous accompagnerai dans vos voyages, pour veiller à ce qu'on ne vous exploite pas. Il se tut, à bout de souffle.

— Mon cher ami, dis-je en souriant tristement, votre plan est parfait et m'a Pair merveilleux. Mais où prendrais-je l'argent pour vous payer, en échange de tout cela ? J'ai déjà à peine de quoi couvrir mes propres dépenses — et vous voulez voyager avec moi ?

— Mais non, mais non ! Vous ne me laissez pas le temps de finir, se hâta-t-il de dire. Vous n'avez pas à me payer, pour l'instant. Tout ce que je veux, c'est dix pour cent de vos gains nets, à partir du jour où vous pourrez vous offrir ce luxe, et j'aurai à cœur de vous faire gagner assez d'argent pour que ce soit possible. Je prendrai à ma charge mes propres frais de voyage, en attendant qu'il vous soit commode de me rembourser.

J'étais stupéfait. La proposition semblait trop belle pour être vraie. La perspective d'un manager particulier, qui gérerait mes affaires, sans aucun engagement de ma part, était irrésistible. J'eusse accepté sur-le-champ, si je n'avais craint de laisser passer, sans m'en rendre compte, un facteur à mon détriment, dans ce plan.

— Couchez-moi cela par écrit, répondis-je. Je discuterai la chose avec votre directeur, ici. Je me rangerai à son opinion, étant donné qu'il vous a vu à l'œuvre depuis des années.

Il acquiesça. Proposition écrite en main (et soigneusement étudiée auparavant), j'exposai l'affaire à son patron.

— Cela fait longtemps déjà qu'il s'est mis cette idée en tête, me déclara Trzcinski, le directeur. Je sais que j'y perdrai un bon secrétaire ; mais voici mon avis : prenez-le ; il sera pour vous d'une valeur inappréciable.

Eisenbach et moi, nous conclûmes donc un contrat, signé pour trois ans. Il se mit au travail sans perdre une seconde, et les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir. Mes concerts à Lwow, sous son contrôle, rendirent plus d'argent. En outre, il signa quelques engagements en Galicie, à des cachets bien supérieurs. Grâce à sa correspondance efficace avec les sociétés russes de musique, il m'organisa une belle tournée, Saint-Pétersbourg compris. En matière de publicité, il fit imprimer de petites brochures très nettes, avec mon portrait et des extraits de critiques, qu'il dépêcha dans les centres musicaux importants.

[529]

Il me tint sur les dents tout l'automne. Les concerts en Russie furent particulièrement réussis, notamment à Kiev, où mes amis me noyèrent dans le vin et les bons repas. Les Davydov se trouvaient à Saint-Pétersbourg, à l'époque de mon concert, et insistèrent pour m'emmener à toutes sortes de soirées. Je me rappelle un déjeuner au Palais d'Hiver (en l'absence du tsar), offert par le général commandant la place.

Il y eut une représentation splendide d'Eugène Onéguine, à l'Opéra Marjinski. Et je me souviens d'une grande réception dans la demeure somptueuse de la baronne Uexkiill- Gilenband, dont j'avais fait la connaissance à Kiev. Les cinq ou six grands salons de réception étaient bondés de centaines de gens. Las d'être présenté par notre hôtesse aux innombrables princes et comtes, sans trouver personne à qui parler en dehors de mes amis, je me rappelle avoir essayé de me frayer un chemin jusqu'au buffet. En traversant un boudoir, je remarquai un énorme moine, assis sur un tabouret et discourant devant un groupe de personnes qui l'entouraient. J'étais sûr qu'il

s'agissait de Iliodore, un moine qui s'était échappé de son monastère, qui avait publié des pamphlets contre le tout-puissant Synode et était devenu populaire dans certains salons de Saint-Pétersbourg. Il avait l'air si répugnant, avec ses cheveux crasseux et sa barbe sale, que je m'éloignai aussitôt. Un peu plus tard, dans la rue, Dmitri Davydov me chuchota :

— C'était Raspoutine. Ce moine a une influence pernicieuse sur la tsarine et le tsar.

Aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas observé le personnage d'un peu plus près.

Je passai quelques semaines à Varsovie, aux environs de la Noël et de la Nouvelle Année. Eisenbach m'y rejoignît pour échafauder de nouveaux plans. Les seuls engagements qui restaient pour moi étaient deux concerts à Rome. Il était important de paraître de nouveau à Vienne, à Berlin et à Londres, après les débuts prometteurs que j'y avais faits. Mais nous n'avions pas d'argent pour les lourds frais que cela impliquait. Après avoir étudié à fond le problème, nous conclûmes que je pouvais courir le risque de deux concerts à Vienne. Londres, avec Chester, était hors de question. Il fallait trouver un autre organisateur.

Nous partîmes pour Vienne, où Eisenbach se mit en devoir de préparer mes récitals à la Musikvereinssaal.

[530]

Une semaine plus tard, je prenais le train pour Rome. L'Augusteo me fournit une belle assistance et le public m'acclama ; mais le cachet était si dérisoirement faible qu'il couvrait à peine mes frais de voyage et de séjour. Tous mes amis « importants » n'étaient pas en ville — et pas la moindre chance d'un gentil petit concert privé et avantageux.

— Pendant la saison d'hiver, les gens vont skier ou partent pour la Riviera, m'informa le comte San Martine

Je ne passai que quelques jours à Rome, fis à Venise une halte de moins d'une semaine, et revins à Vienne. Eisenbach, qui était venu me chercher à la gare, semblait un peu pessimiste, touchant nos concerts.

— Pour le premier récital, il y a un grand bal annuel qui joue contre nous, me dit-il. Et, le second soir, c'est première de gala à l'Opéra.

Je l'écoutai sans me laisser émouvoir ni décourager. La longue expérience d'une vie m'a appris que, chaque fois que le public est lent à acheter les billets, les organisateurs locaux inventeront toujours à cela des explications indiscutablement justifiées : c'est l'anniversaire du maire, ou c'est fête nationale, ou il y a une épidémie de grippe. Si les gens ont vraiment envie d'entendre un artiste, rien, ni guerre, ni révolution, ni grève générale, ne les empêchera jamais de venir au concert.

Au Kranz, je reçus une carte postale de M. von Sachs m'invitant à prendre le thé, « pour rencontrer Mme Bergheim ». Je téléphonai mon acceptation et appris ainsi de lui que notre amie était de retour à Vienne et était descendue chez les McGarvey. Je trouvai leur numéro dans l'annuaire et appelai aussitôt. Mme Bergheim fut tout heureuse d'entendre ma voix. Au téléphone, elle me présenta à sa nièce, qui me pria à déjeuner pour le lendemain.

— Tante Clara m'a tellement parlé de vous ! me dit-elle. Fred et Madge McGarvey habitaient un appartement très grand et confortable, sur la place

d'Arenberg, à deux maisons des Godowsky. Ils étaient seuls lorsque je pénétraï dans le salon.

— Ma tante nous rejoindra dans une minute, mais nous pouvons faire connaissance sans elle.

Nous vous connaissons déjà parfaitement d'après tout ce qu'elle nous a dit de vous, et nous étions impatients de vous rencontrer.

[531]

Je me sentis immédiatement à l'aise avec eux et, quand Mme Bergheim pénétra à son tour dans la pièce, elle nous trouva bavardant tous trois comme si nous avions été familiers depuis des siècles. Elle semblait s'être remise du coup terrible qu'elle avait reçu : elle n'avait pas l'air d'avoir changé depuis notre dernière rencontre.

— Arthur, mon cher ! me dit-elle en me prenant dans ses bras et en m'embrassant. Je suis si heureuse de vous revoir !

Puis, plus bas, elle reprit :

— Vous me le rappelez tant. Elle pleurait. J'étais bouleversé.

A table, nous nous lançâmes dans une conversation animée sur la musique. Fred et Madge McGarvey étaient tous deux très musiciens et avaient la même passion pour le piano. La nouvelle de mes concerts à Vienne les passionna.

— Et Londres ? s'enquit Mme Bergheim. Quand y venez-vous ? Vous vous souvenez, je l'espère, de votre promesse de descendre chez moi ?

— Je crains fort de ne pas être en mesure de venir cette année, dis-je. Je n'ai pas de concerts à Londres.

Mme Bergheim eut l'air intrigué.

— Je croyais que tout était arrangé, dit-elle. Johnny m'avait dit qu'il s'en chargerait lui-même. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ? Mon irrépressible loquacité eut tôt fait de satisfaire sa curiosité- Au bout d'une demi-heure, les McGarvey et elle étaient au courant de tout ce qui pouvait les intéresser à mon propos. Mme Bergheim était fascinée par mon contrat insolite avec Eisenbach.

— J'aimerais bien rencontrer ce secrétaire dont vous parlez. Ou bien est-il votre manager ?

— Il est les deux, répondis-je.

Dans le courant du même après-midi, à la faveur d'une longue entrevue, Eisenbach exposait à Mme Bergheim ses projets d'avenir immédiats pour moi, et il obtenait d'elle une ouverture de crédit, jusqu'à concurrence de quinze cents livres, plus cinq cents livres en supplément, de Fred McGarvey. Cet argent devait servir à promouvoir mes concerts à Londres, Vienne, Berlin et autres villes importantes. Mon secrétaire devait présenter périodiquement des comptes.

Après l'heureuse issue de sa visite, Budolf me fit le récit de son triomphe personnel ; on eût dit Napoléon racontant la bataille d'Austerlitz.

Mme Bergheim refusa noblement tout remerciement.

[532]

— Je n'ai fait qu'agir selon les intentions de Johnny, répondit-elle.

Et Fred McGarvey, lorsque je voulus exprimer ma gratitude, m'arrêta net et, posant les mains sur mes épaules, dit :

— Mon cher ami, je dois ma bonne fortune à la Pologne, et vous m'avez seulement fourni l'occasion de rendre la pareille.

Les deux concerts de Vienne me procurèrent infiniment de satisfaction. Pour le premier, j'exécutai la formidable Hammerklavier de Beethoven, cette pierre d'achoppement sur laquelle butent les pianistes moyens. Etre capable de retenir l'attention de l'auditeur tout le long du calme et majestueux adagio est un problème difficile, que je semblai résoudre ce soir-là. Le programme du second concert était d'une veine plus légère. Après Bach et Chopin, je jouai mes œuvres à succès habituelles. Il y eut un déficit au premier récital ; mais les dépenses du second furent presque couvertes.

Godowsky était présent aux deux concerts et n'eut que des éloges pour la sonate.

— Mais il faut travailler, ajouta-t-il, en guise de commentaire.

A notre grand soulagement, la jeune Dagmar Godowsky parvint à provoquer une réconciliation totale entre Karol et moi. Au fameux salon de thé Dehmel, tout heureux de nous revoir, nous liquidâmes en riant notre brouille absurde et puérile. A dater de ce jour, notre amitié demeura intacte, jusqu'à la mort prématurée de Karol.

— Comment t'entends-tu avec Ficio ? lui demandai-je. Question fatale.

— Ne prononce plus jamais le nom de ce personnage sans vergogne ! s'exclama-t-il, avec une grimace de dégoût.

— Que t'a-t-il donc fait ?

Il avait piqué ma curiosité. Profondément indigné, se pressant le nez du doigt, il répondit, la voix sifflante de rancœur :

— Figure-toi, Arthur, oui, figure-toi que cette brute a introduit une femme dans notre appartement pendant que j'étais en voyage, et qu'il a eu le culot infernal de coucher avec elle dans mon lit, en plein sous le portrait de ma mère ! Peux-tu comprendre cela, Arthur ? Juste sous le portrait de ma mère chérie ! Je l'aurais tué !

Malgré moi, j'étouffais de rire.

[533]

L'incident m'en rappelait un autre, semblable, entre Chopin et Liszt, qui avait commis la même indiscretion. De toute façon, je n'étais pas fâché de savoir que Karol avait goûté au vrai Fitelberg.

Eisenbach m'arrangea un récital à Berlin, à la vieille Singaka-demie, la salle où j'avais entendu Joachim et Hausmann jouer le double concerto de Brahms, avec la Meininger Hofka-pelle, sous la direction de Fritz Steinbach. C'était un honneur pour moi, que de paraître dans cette salle vénérable.

Une agréable surprise m'attendait. Mme Emma Engelmann, dans une lettre qu'avait fait suivre notre agent, m'invitait à descendre chez elle durant mon séjour à Berlin. Elle avait perdu son mari et vivait avec son fils, Hans, dans un appartement proche du Kurfürstendamm. Je télégraphiai mon acceptation pleine de reconnaissance.

Le matin de notre arrivée dans la capitale allemande, Hans, maintenant grand jeune homme un peu gras, m'attendait avec un large sourire et me conduisit en voiture à la nouvelle demeure. Rudolf s'installa dans un hôtel proche.

Mme Engelmann n'avait presque pas changé. C'était toujours la même petite dame rondelette, amicale et alerte. Au petit déjeuner, nous trouvâmes beaucoup de choses à nous raconter, surtout touchant la musique. C'était bon de savourer de nouveau cette ambiance familière.

Le concert se déroula bien. L'assistance, peu nombreuse, se montra pleine d'estime. Je jouai en prêtant grande attention aux détails et à la précision technique, mais sans mon aplomb ordinaire. A Berlin, mon enthousiasme naturel perdait souvent de sa spontanéité, comme si j'avais été encore sous l'empire de ma vieille époque barthienne.

A propos de Barth, il était présent au concert, et le vieux professeur m'écrivit une lettre pleine de sous-entendus critiques, avec toutefois quelques mots d'éloge pour mon Chopin. Pas trace dans sa lettre d'aucune approche sérieuse de la pure essence de la musique — rien que quelques conseils pour mieux aborder les problèmes techniques.

Mme Engelmann joua avec moi tout un après-midi : des quatuors de Beethoven et de Schubert, dans des arrangements à quatre mains. C'était divin. Cet après-midi-là est demeuré dans ma mémoire comme le sommet de ces journées berlinoises.

[534]

Je partis pour Krakow avec Rudolf. Il avait des affaires personnelles à régler ; de mon côté, je devais donner deux concerts supplémentaires en Galicie. L'un d'eux était à Czernowitz, centre industriel et bourgeois près de la frontière roumaine, dont les habitants aimaient à appeler leur ville : « La Vienne de l'Est ».

Un vieux monsieur, dont j'ai oublié le nom, m'accueillit à la gare et se présenta en disant :

— C'est moi l'homme qui vous ai engagé.

Sur le chemin de l'hôtel, comme je l'interrogeais sur le piano, il répondit, non sans arrogance :

— Mon cher jeune homme, vous pouvez être fier d'avoir la chance de jouer à Czernowitz. Les abonnés de mes concerts sont les gens les plus importants de la ville. C'est un public plus élégant que tous ceux de Vienne.

J'avais beau ne pas être très convaincu, la vantardise m'impressionnait. La salle était de bonnes proportions et de bon goût ; l'acoustique, parfaite ; le piano, un bon Bôsendorfer. Un détail, plutôt bizarre, cependant, ne m'enchantait pas : sur tout un côté de la salle, une dizaine de portes ouvraient directement sur la rue. La pensée d'avoir à jouer si près de la rue et de ses bruits était déroutante ; j'étais habitué à des salles bien protégées contre les intrusions de l'extérieur.

Le soir du concert, le spectacle de l'assistance était en effet impressionnant. La salle était pleine ; les gens, sur leur trente et un, comme pour un bal de l'empereur et non pour un simple concert. Le directeur avait dit vrai : c'était l'auditoire le plus élégant que j'eusse jamais eu — mais aussi le plus indifférent, le moins « sanguin ».

Après chaque morceau — et je jouai bien, ce soir-là — les mains gantées tentaient de faire un peu de bruit : deux ou trois battements polis, à peine audibles. Le

son mourait avant que j'aie eu le temps de saluer. Rien d'étonnant si je pris mes dispositions pour expédier le récital le plus rapidement possible. Le dernier accord plaqué, le public me gratifia de trois ou quatre applaudissements discrets et s'apprêta à sortir. Toutes les portes s'ouvrirent grandes ; un vent glacial se rua dans la salle. Dans la loge des artistes, j'allais décrocher mon manteau et mon chapeau, quand la rumeur de vrais applaudissements parvint à mes oreilles. Je revins couler un regard dans la salle et vis, à ma stupéfaction, le public entier debout, en manteau, et battant énergiquement des mains.

[535]

« Tiens, tiens, songeai-je avec mépris. Ici, on applaudit seulement pour réclamer des bis, jamais avant ? Soit, ils auront leur leçon. » Et je m'avançai pour faire un salut plein de dignité glacée. Les applaudissements redoublèrent. Je m'inclinai encore deux ou trois fois et, finalement, ne pus réprimer un sourire. Cette fois, ils se mirent à crier : « Bravo ! Bis ! Bravo, bravo, bis ! » — genre de clameur auquel aucun artiste ne peut résister. Je jouai donc un bis. Quand j'eus fini, ce fut le délire. Je dus en jouer trois autres. Je finissais par savourer ce succès.

Pendant tout le concert, le vieil organisateur était resté tranquillement assis dans la loge des artistes, apparemment satisfait de moi et de son public. Mais, dès l'instant où commencèrent les vrais applaudissements, il fut pris d'agitation. Je l'entendais marmonner furieusement :

— Il faut que j'arrête cela, c'est intolérable, cela a trop duré, je vais arrêter cela ! Sa colère allait croissant à chaque bis, jusqu'au moment où, tapant des poings sur la table, il s'écria :

— Je vais appeler la police, il faut que j'appelle la police !

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je, plein de sollicitude. Vous avez des ennuis ? Puis-je faire quelque chose ?

— Non, me dit-il avec un geste découragé. Inutile. Bien ne vous empêchera de jouer vos bis.

C'en était trop, en effet.

— Qu'est-ce que mes bis ont à voir avec votre colère ? demandai-je sèchement.

Il se calma et répondit d'une voix frémissante :

— Voyez-vous, c'est la faute de ces fichues portes de sortie ! Quand on les ouvre, à la fin d'un concert, et alors même que mon public quitte la salle, des centaines de canailles qui n'attendaient que ce moment, dans les cafés et dans les rues, se précipitent dans la salle et applaudissent à tout rompre, pour forcer mes artistes à jouer gratuitement pour eux. Et je n'ai aucun moyen de les en empêcher !

Il se laissa tomber sur un siège en soupirant. Je lui adressai quelques paroles de sympathie, mais me jurai de ne jouer à Czernowitz, à l'avenir, que pour la « canaille ».

Mme Bergheim était partie pour Londres, lorsque je regagnai Vienne. Je vis beaucoup les McGarvey, qui multiplièrent leur aide, à tous égards. Ils m'invitèrent à venir travailler sur leur piano, qui était meilleur que celui dont je disposais à l'hôtel.

[536]

Mon répertoire avait besoin de s'élargir. En moins de deux semaines, il s'accrut de deux importantes sonates de Beethoven, de courts morceaux de Brahms et de Schumann, ainsi que de la grande Sonate en si mineur de Chopin.

Comme d'ordinaire, et comme cela se vérifierait bien des années encore, ma façon d'aborder la musique que j'avais sous la main était un processus présentant une combinaison singulière. La claire conception des structures d'une composition et l'osmose totale avec les intentions émotives du compositeur ne me posaient jamais de problème ; mais, à cause de mes habitudes de paresse, je négligeais de m'intéresser au détail, comme au fini et à la précision dans l'exécution des passages difficiles, que j'avais horreur de travailler. En général, je faisais porter tout le poids sur le message intérieur.

Effenberger, complètement remis de ses contusions et de sa toquade pour Maria, en avait fini avec ses occupations illégales. Revenu à lui-même, il devenait un charmant compagnon, et il enrichit ma vie de ses vastes connaissances, qui embrassaient tout ce qui méritait d'être lu, vu et entendu. Ce fut lui qui m'initia aux premiers romans de Thomas Mann, à la poésie de Rainer Maria Rilke et à la jeune musique autrichienne.

Karol me montra les esquisses d'un concerto pour piano, qu'il voulait écrire à mon intention. En fait, il les utilisa par la suite pour son premier concerto pour violon, qu'il dédia à Paul Kochanski. En compensation, il me fit cadeau, plus tard, de sa belle Symphonie concertante pour piano et orchestre.

Nous allâmes voir *Le chevalier à la rose*, avec Lotte Lehmann et Elisabeth Schumann — extraordinaire réunion vocale ! Mais l'événement marquant de la saison fut le double concerto de Brahms, joué par Ysaye et Casals. Il n'y avait plus une seule place dans la salle, et je dus rester debout parmi l'orchestre, derrière une contrebasse. Mais l'inconfort de la position ne parvint pas à gâcher, ne fût-ce qu'une seconde, la joie et l'émotion que me procura l'inoubliable interprétation de ces deux grands artistes.

[537]

70

A Londres, la saison venait juste de commencer. Nous arrivâmes, Rudolf et moi, par un matin ensoleillé, épuisés par le long trajet depuis Vienne. A la gare Victoria, nous trouvâmes le chauffeur de Mme Bergheim, qui nous conduisit à travers les cohues de la grande ville jusqu'à la paix retirée de Belsize Park. La chère vieille dame m'accueillit avec la franche simplicité qui la caractérisait.

— J'espère que vous vous sentirez bien ici, mon cher enfant, me dit-elle, en ouvrant la porte d'une adorable chambre, au second étage. Nina et Peter sont vos voisins ; vous ne serez donc pas seul. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez Wiggins, ma femme de chambre ; elle s'occupera de vous.

J'avais le sentiment d'avoir toujours vécu là. Wiggins défit ma malle, mit tout en ordre et emporta mes costumes pour leur donner un coup de fer — le tout en silence et avec une rare efficacité.

Le chauffeur conduisait pendant ce temps Eisenbach à un endroit où Mme Bergheim lui avait fait réserver une chambre.

A déjeuner, je fis la connaissance de deux autres membres de la maisonnée. Nina Bergheim était une grande femme mince, approchant de la trentaine. Timide et aimable, elle aidait beaucoup sa tante à tenir la maison. Malheureusement, elle avait un visage si banal que j'aurais été incapable de la reconnaître dans la rue. Son frère, Peter, était un homme d'affaires, à la tête d'un poste de direction dans une grande aciérie. Juif, né à Jérusalem comme son oncle, il s'efforçait d'avoir l'air, d'allure et de comportement, plus anglais que les Anglais — attitude qui lui conférait un aspect de distante froideur. Plus tard, il alla jusqu'à changer de nom.

Je passai une semaine reposante, dans la paix de routines réglées comme une montre. Le matin, après le petit déjeuner, Mme Bergheim aimait à m'inviter dans son boudoir, pour y lire à voix haute les lettres que venait de lui apporter le premier courrier — rite qu'elle devait, j'imagine, accomplir chaque jour avec son défunt mari.

[538]

Sitôt la dernière lettre lue, j'étais libre d'étudier mon nouveau répertoire, sans crainte d'être dérangé.

Eisenbach réserva deux dates pour mes récitals à la Salle Bechstein, le premier à la fin de mai, le second en juin. Il avait choisi cette fois, pour s'occuper de nos intérêts, Daniel Mayer, qui comptait de nombreux artistes sur sa liste et en qui l'on pouvait se fier. De toute façon, il ne pouvait être pire que Chester !

Paul Draper m'écrivit pour m'inviter à souper le soir même. « Ensuite, nous ferons un peu de musique », ajoutait-il dans sa lettre. Par téléphone je lui fis naturellement savoir que je viendrais.

Les Draper avaient déménagé de leur charmante maison de Kensington pour s'installer au 19, Edith Grove, petite rue peu aimable et située dans un quartier pauvre et lugubre. Mais Muriel Draper avait des dons de magicienne, grâce à quoi elle avait su exactement transformer ce 19, Edith Grove, tout à fait ordinaire, en une demeure des plus agréables.

Il y avait, derrière la maison, une sorte d'architecture bizarre — studio, écurie, atelier, cave, Dieu seul savait à quoi elle avait pu servir ! Muriel avait tout vidé et nettoyé, ne laissant que les murs de brique nue ; elle avait fait percer l'un des murs pour ménager une porte et un escalier d'accès ; après quoi, elle avait miraculeusement métamorphosé l'endroit en une magnifique salle de musique, spacieuse, carrée, noble. A côté de la cheminée monumentale, se dressait le grand piano à queue Bechstein, avec quelques pupitres et des étagères couvertes de partitions. Contre le mur d'en face, il y avait un énorme et majestueux canapé, flanqué d'une longue table Renaissance et accompagné d'un immense fauteuil. Au-dessus du manteau de la cheminée, elle avait tendu une vieille tapisserie gothique. Des poutres de bois sombre couraient sous le plafond et de grands chandeliers montaient la garde aux endroits les plus en vue. L'ensemble dégageait une impression d'intérieur de palais florentin. Mais le caractère le plus précieux de cette pièce était le pouvoir qu'elle avait d'attirer de grands artistes à faire de la musique.

Le soir où je me trouvais sur le point de pénétrer dans l'enchantement de ce lieu, j'entendis, de la porte d'entrée, le thème du second mouvement du Quatuor en fa majeur de Beethoven, opus 59, N° 1. On n'a jamais rien écrit de plus beau.

[539]

Paul Draper me montra le chemin de la salle de musique, et nous nous assîmes sur une marche d'escalier, afin de ne pas déranger les musiciens.

Convaincu d'avoir été invité à une de ces soirées musicales que les Anglais appellent un « at home », je fus heureusement surpris de voir qu'il n'y avait là pas plus de six ou sept personnes, écoutant intensément les accents de fière résignation de cette œuvre sublime. Lorsque les derniers échos du finale, avec son thème russe, se furent dissipés, j'achevai de descendre l'escalier pour saluer Muriel Draper et me faire présenter à ses invités.

Trois d'entre eux étaient des Espagnols : Enrique Arbos, violoniste et chef d'orchestre, Agustin Rubio, violoncelliste (tous deux étaient professeurs à l'Académie Royale de Musique), et Pedro Morales, artiste. Les autres étaient : un jeune violoniste et compositeur d'origine belge, Eugène Goos-sens, qui devint plus tard un chef d'orchestre célèbre, une dame anonyme et le grand peintre américain John Sargent, qui était, ainsi que je le découvris, un amoureux fervent de la musique.

Le London String Quartet, sous la direction du jeune et brillant Albert Sammons, était en passe de devenir le meilleur ensemble du genre. Ses quatre membres m'invitèrent à se joindre à eux dans un quintette.

— Oui, oui ! s'écria Muriel. Arthur jouera ; mais commençons par souper.

Nous la suivîmes à l'étage, jusqu'à une petite salle à manger où une table chargée de homard froid, de Champagne, de fruits frais, de fromages et de desserts, offrait un plaisant spectacle. Mêlant gaiement nourriture et conversation, nous passâmes une heure délicieuse à mieux faire connaissance. Arbos nous fit rire aux larmes avec des histoires drôles. J'échangeai avec John Sargent des souvenirs sur Joseph Joachim, qu'il admirait et dont il avait peint le portrait. La dernière goutte de café bue, nous retournâmes, de fort bonne humeur, à la salle de musique.

Nous prîmes place pour jouer le Quintette en fa mineur de Brahms. Cela signifiait que je devais déchiffrer à première vue ; mais je connaissais particulièrement bien cette œuvre, l'ayant jouée maintes fois dans un arrangement à quatre mains. Je commençai par me lancer prudemment ; la version originale était beaucoup plus difficile que je ne le pensais. Bientôt, cependant, je m'échauffai et, inspiré par la collaboration sensible et puissante de Sammons et de ses collègues, je finis par tenir fort bien ma partie dans l'exécution de ce chef-d'œuvre, et nous fûmes applaudis chaleureusement.

[540]

Comme il est de coutume entre musiciens, nous engageâmes une longue discussion, commentant les mérites de chacun dans l'interprétation. Notre interminable bavardage fut interrompu par la voix impérieuse de Muriel :

— Et maintenant, s'il vous plaît, le Schumann !

Nous obéîmes. Le quintette de Schumann, ce joyau de la musique de chambre, me fournit une meilleure occasion de montrer mon don et mon amour inné pour les exécutions d'ensemble. J'avais moins de mal à déchiffrer à vue que pour le Brahms, et je me plongeai dans l'œuvre avec volupté et passion. Quand nous eûmes fini, on nous récompensa par de bruyants bravos. A ce stade, j'étais déjà ivre de musique. Laissant

de côté les membres du quatuor, qui avaient besoin de repos, je jetai un regard avide sur Goossens et Rubio.

— Je vous en prie, je vous en prie, venez ! Jouons un trio de Schubert !

Ils commencèrent par résister, mais je les traînai presque de force jusqu'à leurs instruments respectifs ; ils finirent par se laisser faire, et nous voilà assis, prêts à jouer le magnifique Trio en si bémol.

Avec les trios, je me sentais chez moi : c'était mon domaine. Je les avais joués des douzaines de fois avec Paul Kochanski et son frère. Du coup, notre jeu eut la qualité d'une exécution de concert. La beauté de la musique nous aiguisa l'appétit pour continuer. Nous attaquâmes sans retard l'autre grand Schubert, le Trio en mi bémol, qui vint encore mieux que le premier. Quittant nos sièges, tout heureux et un peu fatigués, nous étions prêts à tirer l'échelle, ou plus précisément notre révérence, lorsque Muriel annonça, sur un ton sans réplique :

— Paul va nous chanter quelques airs du Winterreise. Et Paul chanta, moi au piano, presque tout ce beau cycle de Schubert, de sa voix légère et souple, avec une grande intensité de sentiment. Quand il eut fini, je continuai à jouer mes airs favoris de Brahms, de Schumann, de Hugo Wolf et d'autres — tout ce qui me passait par la tête.

Après une telle orgie musicale, il était vraiment temps de rentrer.

— Venez donc manger un petit quelque chose ! appela Muriel, d'en haut. Vous devez mourir de faim !

Et c'était vrai, même si nous ne nous en rendions pas compte.

[541]

Le « petit quelque chose » fut un solide repas : œufs brouillés, viande froide, fromage et café. Bavardant, plaisantant, riant, nous finîmes par prendre congé et par nous disperser à droite et à gauche. Mais, à dater de cette nuit, la salle de musique du 19, Edith Grove, devint un glorieux temple de musique, comme le monde n'en a pas connu. Et j'en garde le souvenir impérissable d'une euphorie musicale suprême dans mon existence.

Je me réveillai à midi, le lendemain. A déjeuner, Mme Bergheim me demanda :

— Vous êtes allé au bal, la nuit dernière ? Je vous ai entendu rentrer à cinq heures du matin.

Je lui racontai la sorte de soirée que cela avait été. La vieille dame en demeura perplexe.

— Mais c'est ridicule ! Quelle méchanceté ! Demander à ses invités de jouer ainsi et les faire marcher à la baguette ! Et deux soupers, dites-vous ? Ces gens doivent être très riches.

— Non, je ne pense pas, répondis-je. Mais je suis certain qu'ils donneront encore de ces soirées, et j'aimerais beaucoup vous emmener à l'une d'elles.

Pauvre Mme Bergheim ! Il me fallut un certain temps pour l'amener à comprendre ce que « ces gens » signifiaient pour moi. N'importe, pour l'apaiser, je me soumis stoïquement à la lecture de son courrier.

Mai 1913 passa comme un rêve. Les soirées, le théâtre le disputèrent durant ce mois aux concerts, les uns grands, les autres moindres, tantôt stimulants, tantôt amusants, toujours intéressants. Mais les nuits musicales du 19, Edith Grove nous inspiraient — au sens fort du terme. La compagnie de grands musiciens qui vouaient

leur existence à l'expression la plus pure de leur art enrichissait, ennoblissait, exaltait la vie de ceux qui venaient là, écouter ou jouer aussi.

La réunion suivante, chez les Draper, eut lieu tout à fait à l'improviste, sous l'impulsion du moment. Nous étions tous allés au concert avec orchestre de Jacques Thibaud, au Queen's Hall. Transportés par le jeu magnifique de Jacques, les Draper, moi-même et nombre de musiciens, nous nous étions précipités dans la loge des artistes pour lui dire notre gratitude.

— Allons tous souper à Edith Grove ! s'écria Muriel, de sa voix de commandement sans réplique.

Et, se tournant vers un groupe de musiciens, elle ajouta :

— Prenez vos instruments. Jacques et Arthur auront envie de faire un peu de musique.

[542]

— Mais avec joie, ma chère ! dit Thibaud, qui avait déjà joué chez elle, dans son autre demeure.

Nous sautâmes dans un taxi, Jacques, les Draper et moi, et arrivâmes très en avance sur les autres. Le souper était servi : Muriel avait passé commande par téléphone au grill du Savoy.

Ce fut ce soir-là que je rencontrai Lionel Tertis.

— C'est mon ami, et il joue de l'alto, déclara Albert Sammons, en présentant un petit homme qui n'avait l'air de rien.

On lui donnait trente-cinq ans ; il avait un sourire toujours prêt et des yeux de la plus extrême bonté. Une énorme moustache, couleur de tabac blond, semblait écraser et démentir l'expression amicale du visage.

— Allons, allons, à table ! ordonna Muriel en tapant dans ses mains.

Notre bande affamée se rua dans la salle à manger et dévora littéralement les mets succulents du grill du Savoy. Quand notre bruyante gaieté autour de la table se fut un peu calmée, Thibaud donna le signal :

— Allons-y, jeunes gens ! En route pour un petit quatuor ! Paul installa les pupitres, et Jacques, Sammons, Tertis et

Rubio prirent place pour attaquer le quatuor de Debussy.

Dès les premières mesures, et jusqu'au bout, j'eus conscience de la présence d'un nouvel élément dans l'ensemble : une sonorité comme je n'en avais jamais entendu. Le son de l'alto de Lionel Tertis était puissant, chantant, plein d'âme. Oui, j'étais en présence de l'un des plus grands artistes que la bonne fée qui veillait sur moi m'eût donné l'occasion de connaître et d'entendre. L'amitié qui nous a liés de très près, toute notre vie, naquit cette nuit-là.

Après le Debussy, je jouai, avec Tertis, Thibaud et Rubio, le Quatuor en ut mineur pour piano de Brahms. L'expression du solo de Lionel, dans le premier mouvement, résonne encore à mes oreilles. Ce fut une nuit de gloire musicale.

Mon premier concert, soigneusement préparé par Daniel Mayer, fut très bien suivi, sans faire salle pleine. Je jouai quelques morceaux de mon nouveau répertoire, pour la première fois ; j'étais assez inquiet, mais la présence et les acclamations de mes amis et collègues en musique me soutinrent durant tout le récital.

Pendant l'entracte, Mayer et Eisenbach m'apportèrent une bonne nouvelle : l'invitation de Sir Henry Wood à jouer avec son orchestre, le Queen's Hall Orchestra.

[543]

C'était un espoir que je caressais depuis longtemps ; le rêve devenait réalité. La date : juillet.

Mon récital se termina par le bruyant succès de la Polonaise en la bémol de Chopin et les inévitables bis.

Plus tard, dans la loge encombrée de gens, Muriel Draper fit un tri astucieux des personnes qu'il fallait ramener à souper. Cette fois, elle avait tout préparé elle-même. Excellente occasion pour Mme Bergheim de découvrir à quoi ressemblait une soirée chez les Draper, pensai-je. Je demandai donc discrètement à Muriel :

— Puis-je amener Mme Bergheim à votre souper ?

— Libre à vous s'il le faut, répondit-elle, de ce ton masculin et peu aimable qui la caractérisait.

Passant par-dessus la rebuffade, j'invitai en son nom la vieille dame.

Le souper fut superbe, avec homard et Champagne à gogo. A cette soirée, il y avait bon nombre d'autres invités, en dehors de Mme Bergheim : John Sargent de nouveau, John Warner, compagnon de chambre de Paul à Harvard, qui était pianiste et organiste, et trois ravissantes jeunes filles américaines, qui étaient sœurs, Sarah, Hoyty et Olga Wiborg. Tous les musiciens présents avaient apporté leur instrument : c'était devenu la règle de la maison.

La musique commença avec le quintette pour piano de Schumann, où Thibaud et Tertis firent merveille, suivi de la sonate de Franck, jouée par Jacques et moi. Nous étions tous sous le charme, quand Paul junior, petit bambin roux, âgé de quatre ans, fit son apparition en pyjama pour écouter la musique. Au bout d'un moment, sa mère alla le remettre au lit. Un peu plus tard dans la soirée, nous eûmes la joie d'entendre le sextuor pour cordes de Brahms, interprété par Sammons et Goossens, violons, Tertis et Gertrud Bauer (sœur du pianiste Harold Bauer), altistes, et Rubio et May Mukle, nouvelle venue, violoncellistes. Œuvre merveilleuse, et merveilleusement jouée.

Après un nouveau et bref petit repas, nous eûmes droit à un charmant interlude. Les sœurs Wiborg me demandèrent de les accompagner dans le Terzetto des Filles du Bhin du Götterdämmerung de Wagner. Elles le chantèrent délicieusement, de leurs voix fraîches et jeunes. Paul, excité par leur chant, me fit rester au piano et chanta Ich grolle nicht, de Schumann, et YErkônig de Schubert.

[544]

Mme Bergheim, imbue des traditions victoriennes sur la façon dont une « soirée » devait se dérouler, fut, de prime abord, choquée par le manque de cérémonial qui était de règle à Edith Grove. Les façons brusques et tranchées de Muriel, ses remarques sarcastiques et ses rires bruyants offensaient l'éducation bourgeoise de la chère vieille dame. Mais, très rapidement, après le souper, le charme de l'endroit et la beauté de la musique, jouée et écoutée dans un enchantement qui lui était demeuré jusqu'alors inconnu, exercèrent leur magie. Elle tomba finalement et totalement sous

le charme d'Edith Grove. Sur le chemin du retour, elle ne cessa de passer en revue les moindres incidents de la soirée.

A compter de cette nuit-là, mon temps se partagea entre Belsize Park et Edith Grove, ce qui constituait un gros effort physique : les longues attentes pour un bus ou un taxi, la distance apparemment interminable qui séparait ces deux endroits eurent un effet marqué sur mes nerfs.

L'arrivée de Paul Kochanski et de Zosia me fut d'un grand réconfort. Avec le début de juin, où la saison de Londres atteignait à son apogée, la plupart des virtuoses affluaient dans la capitale britannique, étant donné que toutes les activités artistiques du continent étaient au point mort jusqu'à l'automne. Paul Kochanski fut aussitôt admis par les Draper comme partenaire à part entière dans toutes les activités musicales de leur studio, et Zosia et lui devinrent aussitôt des intimes, dans la demeure de Mme Bergheim comme dans celle des Draper.

Mon second récital, s'il fut bien suivi et bien reçu, déçut un peu mes espérances. Il se perdit dans l'avalanche de récitals des favoris éternels du public anglais : Paderewski, Ysaye, Casals et Kreisler emplissaient le Queen's Hall à ras bord ; Caruso, Melba et Destinn régnaient à Covent Garden. Au théâtre, les premières de pièces de Bernard Shaw, de James Barrie et de John Galsworthy étaient les grandes attractions de la saison. Et, non des moindres, on annonçait, pour juillet, la visite des Ballets russes de Diaghilev.

Paul, Zosia et moi, nous étions d'ardents participants à cette orgie de spectacles — parfois nous procurant de bonnes places, souvent restant debout toute une séance.

Néanmoins, au 19, Edith Grove, la musique suivait son cours habituel, ou, mieux encore, entraînait dans une ère nouvelle. Les musiciens qui entendaient parler de nos réunions suppliaient qu'on leur permît de s'y joindre ; les snobs ne pouvaient supporter d'être tenus en dehors et s'efforçaient d'y entrer à tout prix.

[545]

Muriel était inflexible sur ce point ; les musiciens étaient toujours les bienvenus, même s'ils n'avaient pas l'occasion de jouer ; mais elle ne tolérait que quelques auditeurs distingués, pour la plupart des gens comme Sargent et les écrivains Henry James ou Norman Douglas. Quand elle ne pouvait faire autrement que d'inviter les épouses des musiciens, elle leur préparait un petit coin tranquille, en haut, où elles pouvaient bavarder sans déranger la musique. Elle s'entendait très bien avec Zosia, malgré de fréquentes escarmouches verbales.

Je me rappelle le soir où Rubio amena Casals pour la première fois à Edith Grove. Nous étions en train de souper, tandis que l'on jouait un quatuor de Mozart dans le studio. Pablo s'arrêta net sur le seuil et demanda brusquement :

— Qui joue de l'alto ?

Il avait reconnu à cette distance la sonorité unique de Lionel Tertis.

Ce fut une heureuse rencontre pour ces deux grands artistes. Bizarre coïncidence : tous deux sont nés le même jour de la même année et, à l'heure même où j'écris ceci, ils sont en vie et se portent bien, au bel âge de quatre-vingt-seize ans.

Paul Kochanski et moi, nous eûmes la grande chance, en cette année 1913, de faire énormément de musique de chambre avec ces géants. Rubio avait un culte pour Casals, qu'il appelait toujours « Pablissimo ». Lui-même avait une forte personnalité.

Dans la soixantaine, grand, de stature imposante, avec une barbe-fleuve grise et une tignasse ondulée, le nez fort, des yeux bleus brûlants de foi et de passion, il aurait pu servir de modèle à Michel-Ange pour sa statue de Moïse.

Le soir de ce premier contact de Pablo avec la salle de musique, j'entendis pour la première fois le quintette pour cordes et deux violoncelles de Schubert, joué avec un souffle profondément inspiré par Thibaud, Paul, Tertis, Casals et Bubio. Mon émotion, à cette audition, reste indescriptible. Tout ce que je peux dire, c'est que, depuis cette nuit-là, mon désir est d'être escorté, à l'heure de la mort, par la musique divine, de paix et de résignation du céleste adagio de cette œuvre.

Mais revenons-en à ma carrière.

[546]

Daniel Mayer m'avait obtenu deux engagements pour des « at home » — le premier à la demeure de lord et lady Esher, le second dans la merveilleuse maison, à Belgrave Square, de Sir Otto Beit, le millionnaire sud-africain.

Les « at home » anglais étaient plus cérémonieux que les « soirées musicales » parisiennes. On les considérait comme des concerts en privé. Toute l'affaire s'entourait d'un certain snobisme — ce qui me rappelle une anecdote.

Une duchesse anglaise avait prié Paderewski de jouer, après un dîner qu'elle offrait au roi George et à la reine Mary. Le grand pianiste exigea pour cela une très grosse somme d'argent, qu'on lui accorda volontiers. La veille de l'événement, il reçut ce mot de la duchesse : « Cher Maître, Acceptez mes regrets de ne pas vous inviter au dîner. L'artiste professionnel que vous êtes se sentira plus à son aise dans une agréable chambre, où il pourra se reposer avant le concert. Votre, etc. »

Réponse de Paderewski : « Chère Duchesse, Merci pour votre lettre. Puisque vous avez la bonté de m'aviser que rien ne m'oblige à être présent à votre dîner, la moitié du cachet me suffira. Votre, etc. »

Autre charmante réponse que je connais. Le célèbre violoniste espagnol Pablo de Sarasate, fraîchement arrivé à Londres, reçoit le mot suivant : « Très cher ami, Comme il est adorable de vous savoir de retour ici ! Pouvez-vous dîner avec nous demain ? Votre dévouée, etc. — P.S. Je vous en prie, n'oubliez pas d'apporter votre Stradivarius. »

A quoi Sarasate répliqua : « Ravi de vous revoir. Très certainement j'accepte votre invitation à dîner pour demain. Votre affectueusement, etc. — P.S. Mon Stradivarius ne dîne pas. »

Le début de juillet vit une succession rapide d'événements intéressants. Paul Kochanski donna un brillant récital, Salle Bechstein, suivi d'une longue séance musicale chez les Draper.

Ma propre apparition, la première, comme soliste avec orchestre, dans le Concerto en fa mineur de Chopin, fut bien accueillie par le public, mais déplut à la critique, dont l'opinion fut péremptoire : la conception de l'œuvre selon Paderewski, infiniment plus sentimentale et romantique que la mienne, était définitivement la seule.

Kreisler, Casals et Harold Bauer donnèrent une splendide matinée de trios au Queen's Hall.

[547]

Ces trois grands artistes, de tempérament si divers, se fondirent en un accord parfait.

Un jeune garçon de dix ans témoigna d'un grand talent de pianiste dans un concerto de Mozart. On l'annonçait simplement sous le nom de Salomon.

Mme Bergheim, désormais convertie sans réserve — à part une légère pointe de jalousie — aux « soirées » des Draper, mourait d'envie de rivaliser modestement avec eux. Les petites réceptions, où la musique était « fournie » par un jeune trio inexpérimenté, n'étaient pas une grande réussite. Elle décida donc, à mon instigation, de tenir un véritable « at home » anglais. Bien entendu, je m'offris à jouer tout un programme de récital. On déménagea tout le mobilier de la grande salle à manger, et Bechstein envoya un de ses pianos à queue de concert. Les amis de Mme Bergheim, les amis de ces amis, la petite coterie triée sur le volet de Muriel et mes nouvelles relations emplirent la grande pièce. Ce fut une brillante affaire.

La vieille dame était folle de joie et de fierté ; elle savoura chaque minute de la séance et retint Zosia, Muriel et les deux Paul, très tard, pour bavarder de la soirée. Son « at home » lui valut un regain de vitalité. Le résultat fut qu'elle m'entraîna presque chaque jour dans une tournée de ce qu'il fallait voir selon elle. Le matin, après le petit déjeuner et la lecture du courrier, elle m'emmenait à Kew Gardens ou à Hampton Court, à l'exposition de la Royal Academy ou aux floralies de Chelsea, d'où je revenais à bout de forces, prêt à m'effondrer, tandis qu'elle restait fraîche comme une pâquerette. En outre, tous les jours, je devais passer l'inspection des serres de son jardin. Nina et Peter, eux, demeuraient en dehors de tout cela.

Une fin d'après-midi, où j'étais dans ma chambre, plongé dans la lecture, Wiggins, la femme de chambre, m'appela :

— Monsieur Rubinstein ! Mme Draper au téléphone ... M'attendant à quelque projet pour la soirée, je lui criai :

— Prenez le message, je vous prie !

Un moment passe. Puis Wiggins appelle de nouveau :

— Mme Draper veut absolument vous parler.

Je descends, saisit le récepteur et dit gaiement :

— Allô ? Bonjour, Muriel...

Une petite voix pathétique me répond :

— Arthur, venez tout de suite, si possible. J'ai besoin de vous ; je suis malheureuse... à cause de Paul.

Sans perdre de temps, je pris un taxi jusqu'à Edith Grove.

[548]

Je trouvai Muriel assise à son secrétaire, dans la petite pièce qui menait au studio. La Muriel que je voyais n'avait plus rien de commun avec celle que je connaissais si bien. Vêtue d'une ample robe de chambre, c'était une tendre silhouette féminine qui m'apparaissait là, ses cheveux d'un blond soyeux bouillonnant sur ses épaules et voilant une partie du visage. Ses grands yeux bleus se levaient vers moi, pleins de détresse. A ma question : « Que s'est-il passé ? » elle répondit par des sanglots qu'elle ne pouvait contrôler. Puis, se calmant un peu, elle parla.

— Paul a disparu, il y a quatre jours et, cette fois, personne ne l'a vu nulle part. On a complètement perdu sa trace. J'ai désespérément tenté de le retrouver, en téléphonant dans tous les bars que je pouvais connaître. Finalement, j'ai appelé la police, qui l'a ramené ce matin dans un état indescriptible. J'ai cru qu'il allait mourir. Il est couché en haut, toujours à demi conscient. Le médecin lui a administré un sédatif.

Elle se remit à pleurer et ajouta :

— Je n'en peux plus, Arthur. Je suis toute seule avec mon chagrin ; je fais ce que je peux pour le cacher aux autres. Vous êtes un des rares qui soient au courant ; vous l'avez déjà vu dans cet état, je vous en prie, aidez-moi, Arthur !

Je ne trouvai rien à dire. Je ne pouvais rien faire. Il y eut un long silence. Puis, brusquement, je la pris dans mes bras et l'embrassai. Je lui parlai d'une voix apaisante en lui caressant tendrement les cheveux. J'étais amoureux.

71

Avec les Ballets russes, la saison de Londres s'acheva dans la gloire. Pendant deux semaines, la ville entière vécut sous le charme. A moi-même, ils apportaient la révélation d'un grand compositeur, Igor Stravinski. Son Oiseau de Feu, tel que le dansaient Karsavina, Bolm et le corps de ballet, était un spectacle de beauté. Mais mon attention était entièrement absorbée par la musique. La richesse de l'orchestration, la pulsation rythmique, la subtilité dans le traitement de la mélodie et de la modulation, ainsi que le majestueux crescendo de l'hymne final, me transportèrent.

[549]

Mon ravissement fut encore plus grand la première fois où je vis Petrouchka. Durant toute l'exécution de ce chef-d'œuvre, l'action scénique me plongea dans les transes, tout autant que la musique. Là, l'orchestre prodiguait une orgie de sonorités russes, les plus authentiques depuis Moussorgski. La mort de la marionnette, dansée par Nijinski sur une musique désespérée, m'émut aux larmes. Nous vîmes aussi l'Après-midi d'un faune, dans l'enchantement de sa création nouvelle par Nijinski, et le Daphnis et Chloé de Ravel. Le dernier spectacle était le Sacre du Printemps. Les récits passionnés du scandaleux tumulte qui avait éclaté lors de la première à Paris, avaient suscité l'attente fiévreuse de Londres. Au théâtre de Drury Lane, bondé, nous étions sur les charbons ardents. Le bref prélude semblait plein d'exquises promesses. Mais, lorsque le rideau se leva, la musique se révéla difficile à saisir et, à mesure que progressait le ballet, le vacarme et la monotonie de la partition et l'action incompréhensible qui se déroulait sur scène finirent par m'exaspérer. Quand on en vint à la dernière danse, hystérique, de la vierge sacrifiée, c'en fut trop pour mes nerfs. Je me sentais vaincu et malheureux.

L'assistance applaudit poliment, et il y eut quelques sifflets. Le public anglais bien élevé ne pouvait s'empêcher d'avoir du respect pour l'auteur de Petrouchka. Il me fallut des semaines d'étude pour comprendre la grandeur de cette œuvre. Dix années plus tard, à Paris, de jeunes élèves du Conservatoire jouaient cette partition comme s'il se fût agi d'une étude de Czerny !

Le grand chef d'orchestre Pierre Monteux tint la baguette durant toute la saison. Et je vis presque toutes les représentations, en compagnie des Draper, des Kochanski,

ou de Mme Bergheim, que Muriel appelait maintenant « Tante Clara », mais, derrière son dos, « Clarita », en se moquant.

Paul et Zosia partirent pour la Pologne. Eisenbach aussi. Mon intention était de partir en même temps qu'eux, mais je changeai de plans. J'étais tout simplement incapable de m'arracher à Londres. Edith Grove, avec le temps, devenait pour moi un second foyer. Je passais des jours entiers avec Muriel et Paul ; nous déjeunions au grill du Savoy ou dans un restaurant italien de Soho ; j'accompagnais Muriel chez ses couturières ou dans les galeries de tableaux ; nous allions au théâtre et au music-hall, ou bien nous faisons de la musique dans le studio.

[550]

Je découvrais un nouvel aspect de Paul. C'était un joueur invétéré, qui pariait aux courses de chevaux avec une chance tenant de la sorcellerie. La chose éclata un jour à déjeuner, au Savoy. Paul se leva brusquement et quitta le restaurant. Voyant mon air inquiet, Muriel me rassura :

— Cette fois, il n'y a rien de mal, Arthur.

Paul revint après quelques minutes, un peu rouge, et déclara :

— J'ai gagné trois mille livres.

Puis, il me dit ce qu'il en était. Il avait toujours éprouvé une passion pour les courses de chevaux, et, tous les jours, il se penchait sur les tuyaux et les pronostics des spécialistes du turf. Avec le temps, racontait-il, il en avait tiré une sorte de pouvoir de divination, un instinct de clairvoyant.

— Quand je sens venir ce genre d'intuition, poursuivit-il, je me précipite sur le téléphone pour parier. Mon bookmaker — la firme Ladbrooke — chez qui j'ai ouvert un compte, prend n'importe quel pari, jusqu'à la dernière seconde avant la course.

Il ajouta en souriant :

— Je joue toujours très gros, ce qui signifie aussi que je dois courir de gros risques.

Muriel me confirma cette histoire.

— Cette intuition qu'il a des chevaux gagnants, c'est cela qui nous a permis de payer Edith Grove, la musique, les soupers, la belle vie, sans compter les leçons de Paul chez Zur Muhlen.

Elle riait de contentement.

Durant la fin de ce séjour à Londres, je me découvris un nouvel ami, en la personne de l'écrivain bien connu Norman Douglas. Il faisait de temps à autre une apparition à Edith Grove, pour prendre un verre et bavarder. Muriel, qu'il avait connue jeune fille, lui était dévouée. Il avait une suprême maîtrise de la langue anglaise et il aimait à émailler sa conversation d'un mélange de gros mots et d'obscénités qui eussent fait rougir même Rabelais. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme d'une intelligence rare, d'une science et d'un esprit infinis, à quoi s'ajoutaient un cœur d'or et l'amour de la musique. Quand il était d'humeur sentimentale, il me rappelait mon cher Franc Fiszler, de Pologne. Douglas aimait à m'emmener à Soho pour déjeuner et causer.

[551]

Honoré par l'amitié d'un homme tellement plus âgé et plus expérimenté que moi, je lui confiai mes soucis d'amour et, notamment, les remords que j'éprouvais vis-à-vis de Pola.

— Mais bon Dieu, Arthur ! Tout cela n'est qu'une sacrée absurdité ! Suivez votre instinct, soyez toujours vous-même ! Si votre Pola a perdu votre amour, c'est sa faute ; c'est qu'elle n'est pas assez forte pour vous retenir.

C'était bien mon sentiment, mais je n'avais pas le courage de l'admettre.

A Edith Grove, vers cette époque, Muriel me dit un jour négligemment :

— Arthur, Paul et moi, nous partons pour Florence, pour y séjourner chez une de nos vieilles amies, Mabel Dodge. Elle a une magnifique villa dans les collines, non loin de la ville. Elle nous a écrit : « Amenez qui vous voulez parmi vos amis. » Veux-tu te joindre à nous ?

J'acceptai sans la moindre hésitation, mais avec une pointe de remords secret. J'avais promis à Pola de venir à Zakopane où elle passait le reste de l'été.

« Tante Clara » accueillit la nouvelle de mon départ pour Florence avec un sourire indulgent.

— Je ne suis nullement surprise, mon cher enfant, me dit-elle. Je m'y attendais plutôt.

Elle donna un charmant souper d'adieux en notre honneur, la veille de notre départ.

Le voyage fut long et fastidieux. Débarquant du train à Florence, nous avions l'air de ramoneurs : nous avions failli périr asphyxiés, sous les cent et quelques tunnels entre Gênes et Florence.

Deux fiacres nous conduisirent à la villa, où nous refusâmes de nous montrer à quiconque avant d'avoir fait toilette. Finalement, quand le gong sonna le dîner, je fus le dernier à descendre et à pénétrer dans une immense pièce, où Muriel me présenta à Mme Dodge et à ses invités.

La villa Curonia était en effet un magnifique endroit. De Florence, on y arrivait par un sentier escarpé et sinueux. Elle couronnait la colline d'Arcetri. Le palais Renaissance, au centre, était entouré de hauts cyprès et d'odorants parterres fleuris. Une vaste loggia donnait sur les tendres collines avoisinantes et sur le paysage toscan, qui frémissait au soleil.

Si nous avions été seuls dans cette villa, Muriel et moi, c'eût été le paradis. En fait, c'était l'enfer.

[552]

Mabel Dodge était une jeune femme d'une trentaine d'années, au visage agréable, à la silhouette un peu trop généreuse et au sourire figé et absent à la Mona Lisa. Elle parlait par monosyllabes, sauf lorsqu'elle s'adressait aux domestiques, et elle répondait à toutes les questions d'un simple et bref mouvement de tête.

La vie, à la villa Curonia, était un carrousel constant. Notre hôtesse avait le don, semblait-il, de rassembler les combinaisons d'invités les plus saugrenues du monde. Il y avait là le critique d'art et de musique Cari Van Vechten, qui avait le génie de la discussion, Robin de la Condamine, acteur charmant et bégayant, que personne n'avait jamais vu sur scène, John McMullen, jeune décorateur amateur de fort bel air, et chouchou de Muriel. Il y avait aussi John Reed, journaliste et poète, qui plus tard

trouva la mort comme militant communiste ; il était renfermé et très agressif. C'était lui le compagnon de choix de Mabel. Se trouvaient également là deux Anglaises à la voix perçante, dont j'ai oublié le nom.

Et, comme si cela n'avait pas suffi, un flot continu de visiteurs de l'extérieur envahissait constamment les lieux, du matin jusqu'à la nuit. Nous eûmes droit à Gertrude Stein, qui n'en finissait plus de ses joutes verbales avec Van Vechten, cependant que Reed haïssait tout et tout le monde, que Norman Douglas recourait avec délices à son répertoire de jurons le plus profane, et que moi-même je brillais par une irascibilité et une jalousie tenaces. Chaque fois que je jouais, et quoi que ce fût, Beethoven ou Stravinski, il y avait toujours des gens dans l'assistance qui sortaient de la pièce en signe de protestation, parce qu'ils détestaient ceci ou cela.

Paul Draper, complètement écœuré, décida de repartir seul pour Londres, pour y reprendre ses leçons. Muriel était la seule qui gardait un calme imperturbable au milieu du tohu-bohu général. Je la soupçonnais même de s'en régaler. Sa voix forte et son rire aigu me tapaient sur les nerfs, et je détestais sa façon de s'habiller à la Shéhérazade, turban et tout. En outre, je ne pouvais jamais la voir seule, nos chambres étant à des étages différents.

Au bout de dix jours de cette vie éprouvante, nous en avons tous assez. Muriel, McMullen et moi, nous résolûmes d'aller prendre un peu de repos à Venise. Comme nous prenions congé d'elle, Mabel Dodge nous gratifia d'un de ses sourires énigmatiques et d'un hochement de tête lourd de sens. Sur quoi, nous filâmes.

Ah, Venise, chère Venise ! Comment te remercier de ces trois jours de félicité ?

[553]

Dans la noble tranquillité de cette ville miraculeuse, je redécouvris la Muriel du jour où j'étais tombé amoureux d'elle. Là, enfin, délivrant ses cheveux d'or de la résille abhorrée qui les tenait prisonniers, elle apprit à parler tendrement et à retrouver son charme féminin.

Nous restions assis des heures sur la Piazza, à en admirer en silence la beauté. A pied, nous allions voir les Carpaccio de l'Accademia. Chez Martini, nous dégustions nos scampi grillés, tout en bavardant sans fin et gaiement. John McMullen était un compagnon aimable et amusant.

Le matin du dernier jour, alors que nous prenions le petit déjeuner à la terrasse de notre hôtel, Muriel annonça, avec un sourire de bonheur :

— Mes chéris, je pars demain pour Londres, pour apporter à Paul la bonne nouvelle. Je suis enceinte !

Je reçus le coup bravement. John et moi, nous fîmes la réponse de rigueur :

— Quelle chose merveilleuse ! Bravo ! Quelle chance pour vous deux !

Le tout accompagné de bons vœux, d'embrassades et de baisers.

Dans l'après-midi, nous l'accompagnâmes à la gare en gondole, l'embrassâmes en lui disant au revoir sur le quai, puis la regardâmes s'installer confortablement dans son compartiment.

Comme le train se mettait en marche, je sautai brusquement sur le marchepied, poussé par une impulsion irrépressible, et criai à John :

— Je reviendrai chercher mes bagages !

Muriel était de bonne humeur, et nous passâmes le reste de la journée et de la nuit à bavarder, à manger, à dormir et à bavarder encore, jusqu'à Paris. Je l'accompagnai à la gare du Nord, puis demeurai seul, déprimé, toute une journée, dans la grande ville déserte et étouffante de chaleur. De retour à Venise, je remerciai John de son aide, payai ma note d'hôtel et pris le train pour Vienne, Krakow et Zakopane.

Pola — j'avais télégraphié — m'attendait à la gare et m'accueillit avec sa douceur et sa gentillesse habituelles. Cela me pesait trop ; je sentais que je lui devais la vérité. Sur le chemin de sa maison, je lui confessai toute l'histoire. Elle écouta calmement, en courbant la tête, et resta silencieuse un long moment.

[554]

Puis, se tournant vers moi, elle me dit d'une voix douce :

— Il y a longtemps que je vois venir cela, Arthur. Je suis vraiment trop vieille pour toi et je ne te cause que des ennuis.

— Non, non, non ! m'écriai-je. Ce n'est pas vrai, tu ne me comprends pas. Je t'aime plus que jamais, ma chérie, et je t'admire ! Simplement, je n'ai pu m'empêcher de tomber amoureux de cette femme, mais je ne l'aime pas vraiment !

Pola ne répondit pas.

Notre fiacre s'arrêta devant une maison spacieuse, bâtie selon ce style de Zakopane que j'aimais tant. Il s'agissait d'une demeure privée, non d'une pension de famille. La propriétaire, pani Zagorska, était une dame distinguée, cousine de Joseph Conrad. Après la mort de son mari, elle s'était vue contrainte de prendre quelques hôtes payants qui étaient, en règle générale, des amis personnels. Pola en était, et elle avait obtenu une chambre voisine de la sienne pour moi, où nous parlâmes et parlâmes très tard et passâmes une adorable nuit d'amour.

Mme Zagorska avait une fille célibataire, Aniela, qui vivait avec elle. Très vive et remarquable, cette jeune femme était en fait l'esprit régnant de la maison. Connue, en outre, comme excellente traductrice des romans de Conrad, elle était tenue en haute estime par les écrivains et les poètes. Grâce à elle, la maison Zagorska était devenue un lieu de rencontre préféré pour le monde littéraire polonais. Tous les jours, prenaient pension pour le dîner le romancier populaire Stefan Zeromski, l'excellent poète Léopold Staff, et mon cher vieil ami Stanislaw Witkiewicz (Witkey pour les intimes), dont les écrits, au début de ce siècle, passaient pour les extravagances littéraires d'un homme à la personnalité séduisante, et très doué d'autre part, et en qui, dans les années 1950, l'intelligentsia de la Pologne a découvert le précurseur philosophique de Sartre et de Camus, et dont le monde littéraire en général a fini par découvrir le génie de nos jours. Nous nous régaliions des discussions intellectuelles les plus intéressantes que je me rappelle, et nous y participions.

De temps en temps, un personnage sombre, maigre et de grande taille, faisait une apparition à la table du dîner. Il avait une petite tête aux traits vigoureux, avec des sourcils broussailleux, une épaisse moustache et les cheveux en brosse. Taciturne et peu communicatif, il prenait congé d'Aniela et de sa mère en leur baisant poliment la main, et sans prêter attention à personne d'autre. Toutes sortes de railleries couraient sur son compte ; on prétendait qu'il faisait faire l'exercice militaire aux étudiants bossus et infirmes.

[555]

En réalité, on finit par savoir que cet homme était Jozef Pilsudski, le futur libérateur de la Pologne, qui vainquit les armées russes sous le commandement de Trotski.

Les six ou sept semaines que je passai à Zakopane me rétablirent complètement après tout le tourbillon de la « saison » passée. Grâce à la sollicitude d'Aniela, j'étais à même de travailler, sans être dérangé, sur le piano du grand salon, qu'elle me réservait tous les matins. Le reste de la journée était rempli de la façon que je préférais entre toutes : lecture, longues promenades avec Pola, cueillette de champignons et — mon passe-temps favori — interminables discussions philosophiques avec Witkiewicz, au café Morskie Oko.

Nous vivions en parfaite harmonie, Pola et moi, dans le bonheur de notre compagnie mutuelle. On ne parlait jamais de « l'autre ». De toute façon, j'étais sans nouvelles et avais coupé les rapports. Mme Bergheim m'envoya quelques cartes, d'une station estivale anglaise, mais sans allusion aux Draper.

Eisenbach vint passer quelques jours, pour me consulter sur ma prochaine tournée de concerts, qui semblait prometteuse. Il m'aida à organiser un récital de charité, que j'offris au Dr et à Mme Dluski, pour leur clinique pour tuberculeux. Ce récital eut lieu la veille de notre départ, et mon jeu fut, ce soir-là, plein de nostalgie et de sentiment, tandis que ma mémoire me reportait dix ans en arrière, au jour où, en ces mêmes lieux, j'avais ouvert mes ailes pour prendre mon premier envol vers un avenir solitaire et inconnu.

Zakopane a toujours gardé une importance mystérieuse et heureuse dans mon existence. Bien des années plus tard, je devais retourner dans ce même endroit cher à mon cœur, pour y courtiser ma future épouse.

72

Avec le début de l'automne, notre petit cercle Zagorska se désintégra. Pola partit pour Varsovie, et moi pour Krakow, où je restai jusqu'à mon premier concert de la saison.

Eisenbach faisait bien les choses — trop bien même, dirais-je, peut-être.

[556]

Il me fit voyager et jouer tout l'automne et tout l'hiver, m'accordant à peine deux semaines de repos aux alentours de Noël. La tournée commença en Galicie ; mes concerts à Krakow et à Lwow étaient devenus des événements annuels, une règle de rigueur.

Pour Lwow, je préparai une surprise qui n'allait pas sans un très grand risque : j'annonçai quatre récitals uniquement consacrés à Chopin — exploit remarquablement audacieux, mais aventure dangereuse, en réalité. Mon répertoire de Chopin ne se composait que de deux programmes, et non de quatre. Il en découlait que j'étais obligé d'apprendre, au petit bonheur la chance, des douzaines de morceaux, tout en étant en tournée. L'idée venait d'Eisenbach : il était avide de l'argent que ma fidèle cité de Lwow était prête à donner. Par bonheur, il n'y eut pas de catastrophe : chaque morceau se grava comme il fallait dans ma mémoire, tout en restant fort loin de la bonne interprétation que méritent ces chefs-d'œuvre.

Je me souviens d'un petit incident qui a trait à ce récital Chopin. A l'un d'eux, un professeur de piano, assez pédant, et connu pour la sévérité de sa critique, vint m'écouter. Pris de panique, je lui fis tenir un mot avant le début du concert : « Cher professeur, je vous supplie de me rendre le service personnel de ne pas rester dans la salle. Ma condition physique ce soir est telle que je ne peux être à la hauteur de votre niveau élevé. Si vous avez la bonté d'accepter de souper avec moi, au restaurant Georges, après le concert, je vous expliquerai les raisons de cette requête insolite. » Il quitta la salle, mais vint au souper.

Le reste de ma tournée de Galicie fut long, fatigant et assez peu profitable. En conclusion, je fis ma première visite à Bucarest, la capitale roumaine. Là, je me trouvais dans mon élément : la ville et les gens dans la rue me rappelaient Varsovie. Une foule colorée et musicienne assistait au concert et y apporta le genre d'attention sincère, si nécessaire à un artiste. Les gens m'aimaient bien, et je le leur rendais — c'était particulièrement vrai des Roumaines, femmes adorables, avec leurs cheveux sombres et leurs yeux pétillants. On m'entraîna ensuite dans un endroit où j'entendis de la musique populaire roumaine — celle qu'a si magnifiquement explorée et exprimée mon ami Georges Enesco. Elle est moins langoureuse que la musique hongroise, et plus vivante et stimulante.

Le lendemain, au palais royal, je jouai pour la vieille reine Elisabeth, bien connue pour ses poèmes sentimentaux en allemand, publiés sous le pseudonyme de Carmen Sylva.

[557]

Avec sa dame de compagnie, elle prêta, pendant une demi-heure, une oreille distraite à mon jeu, qui était franchement mauvais. Dès l'instant où je m'arrêtai, la reine m'adressa quelques mots pleins de bonté, en allemand, puis épingla à mon revers une médaille étincelante, portant l'inscription suivante : « Bene Merenti », c'est-à-dire : « Au Bien Méritant ».

Je retrouvai Varsovie avec plaisir, mais n'y séjournai que quelques jours. Eisenbach veillait à ce que je n'eusse pas de répit ; il me tint occupé, avec des concerts en Pologne, jusqu'à Noël. Je jouai donc à Lodz, où mes parents et toute la famille furent dûment impressionnés par le tour nouveau et meilleur que prenait ma carrière.

Les fêtes de Noël, dans la capitale polonaise, avaient une beauté et un charme tout particulier auquel j'ai toujours été très sensible. C'était une célébration marquée par une paix sereine et une bonne volonté pure et sans mélange. Pola et moi, nous étions parfaitement heureux au milieu de ces vacances idéales. Mais rien n'était comparable à une veille de Nouvel An à Varsovie. Les Polonais ont le don inné de la gaieté, de l'amusement, et savent goûter pleinement tout ce que la vie peut avoir à offrir. Ils crient, chantent, dansent, et boivent — le tout, par pure joie et sans perdre leur sens naturel de la dignité, de la courtoisie, de l'élégance.

Nous franchîmes donc ainsi, mes amis et moi, le seuil de la sinistre année 1914, passant joyeusement la nuit en bruyantes et tumultueuses célébrations.

Dans les premiers jours de janvier, je repartais pour ma tournée de Russie, qui était longue et considérable. Débutant par Kiev et Odessa, je suivis la route qui menait à Rostov, sur le Don, tout en jouant en chemin à Poltava, à Krementchug et à Kharkov. Après un concert et un bref repos à Moscou, et des visites quotidiennes au théâtre

Stanislavski, je repris ma tournée. Mes derniers concerts eurent lieu le long de la Volga, à Nijni-Novgorod, à Kazan, à Samara et à Saratov.

Très franchement, je ne tirai guère de plaisir ni de profit de cette interminable cycle de concerts. Les salles étaient petites ; le public, morne, partout. La puissante Société Impériale de Musique, qui m'avait engagé pour l'ensemble de cette tournée, négligeait manifestement ses branches provinciales, les abandonnant aux mains d'organiseurs incompetents. Et, pour tout arranger, mes cachets suffisaient à peine à couvrir les frais de voyage et d'hôtel.

[558]

Tout heureux de rentrer à la maison — car Varsovie, c'était pour moi la maison — je me préparai pour mes concerts importants à venir : Vienne, Rome, Berlin et Londres. Pola était inquiète de cette dernière ville.

— Tu vas la revoir, me disait-elle.

— Oui, j'imagine, répondais-je. Mais ne te fais pas de souci, ma chérie, je suis complètement guéri.

Je devinais bien à ses yeux qu'elle n'était pas rassurée. Moi non plus, je dois l'avouer.

Cela me fit du bien d'apprendre que Paul et Zosia retournaient aussi à Londres. Après une tournée d'adieux à mes amis, je partis avec Eisenbach pour Vienne. Un froid et une bise glacials nous accueillirent à notre arrivée dans la capitale autrichienne ; par comparaison, il faisait chaud à Moscou. Marcher dans les rues était périlleux : les trottoirs verglacés étaient glissants. Fort heureusement, le jour de mon premier récital, le temps changea. Tout alla bien. Le public m'accueillit chaleureusement et mes amis personnels étaient tous présents. Je dînai avec le prince Ladislas, rendis visite aux McGarvey et déjeunai avec Godowsky et sa famille. Je reçus une longue lettre de Mme Bergheim, qui m'invitait de nouveau à descendre chez elle, à Belsize Park. Effenberger m'apporta quelques bons livres et me présenta à de jeunes musiciens pleins de talent.

Le second concert, avec le Quatuor Rosé, fut extrêmement intéressant. Cet ensemble, de renommée mondiale, m'avait invité à jouer avec lui des quintettes pour piano à la Musik-vereinssaal. Nous jouâmes le quintette de Brahms, ainsi que celui de Schumann ; tous deux m'étaient familiers, grâce à mes nuits musicales de Londres. On parla beaucoup du succès de cette collaboration - d'autant plus que ni le public ni les critiques ne me croyaient capable de valoir quelque chose en matière de musique de chambre.

Arnold Rosé me proposa de me joindre à son quatuor pour une tournée en Espagne en 1915. Rien n'aurait pu me faire plus plaisir. Depuis mon enfance, j'avais une prédilection pour les airs et les rythmes espagnols. Par la suite, tout ce qui appartenait à ce pays — musique, art, littérature ou histoire — a éveillé en moi un intérêt particulier. Ainsi donc, j'acceptai avec reconnaissance la proposition de Rosé, même si elle signifiait que je devais apparaître pour la première fois en Espagne comme un auxiliaire seulement, et non en soliste.

[559]

Eisenbach me fit un triste bilan de notre situation financière. Le peu de revenus qu'il pouvait y avoir, m'expliqua-t-il, était dévoré par nos frais à tous deux.

Nous arrivâmes à Rome les poches vides, et avec fort peu d'espoir de les remplir suffisamment, dans l'avenir immédiat.

Le comte San Martino voulait que je joue dans ses concerts, mais se refusait obstinément à augmenter mon cachet : l'orchestre, prétendait-il, lui coûtait trop cher. J'eus cependant droit à une aubaine, sous la forme d'une soirée musicale bien payée, donnée par la marquise Casati. A l'Augusteo, avec Molinari comme chef d'orchestre, je jouai le Concerto en sol majeur de Beethoven, qui ne provoqua pas de demande de « bis », mais eut un solide succès auprès des musiciens.

Mon récital, dans la salle de la Sainte-Cécile, comportait beaucoup de Liszt et de Chopin qui plurent énormément à l'assistance.

De Rome, nous gagnâmes directement Berlin, où Rudolf avait arrangé un récital à la Salle Beethoven. Comme lors de mes apparitions précédentes, j'avais le Lampenfieber — le trac. La salle n'était qu'à demi pleine, et il y avait beaucoup de billets de faveur. Je fis un énorme effort pour jouer toutes les notes, et aussi peu de fausses notes que possible. Le résultat fut que cela avait l'air laborieux et sans inspiration.

A mon grand étonnement, le public, y compris mes amis personnels et la presse, louèrent en particulier ce concert, proclamant que c'était mon meilleur à ce jour. Par chance, nous n'eûmes pas d'ennuis avec le déficit : Eisenbach avait envoyé un dépôt, qui boucha le trou.

Berlin vivait dans un état d'inquiétude, à cause de la tension politique qui régnait en Europe. La presse allemande publiait des nouvelles alarmantes sur les troupes russes, qui se livraient à des grandes manœuvres menaçantes à proximité immédiate de la frontière autrichienne. J'avais bien entendu parler, à Vienne, de mutineries d'étudiants ukrainiens à Lwow, pour réclamer l'autonomie, ainsi que d'une révolte ouverte, en Bosnie-Herzégovine, contre l'Empire austro-hongrois ; mais on ne prenait pas très au sérieux tout cela, dans la capitale autrichienne. Les bons Viennois prenaient trop la vie du bon côté pour ne pas dire : « Nous avons l'habitude, nous savons régler ces problèmes. »

[560]

Les Allemands ne prenaient pas les choses aussi à la légère. Vivant dans la crainte et le respect de leur Armée et de leur Marine, ils perdaient tout sens de la mesure. Et les violents et continuels discours de l'empereur Guillaume II contre l'Angleterre, la France et la Russie tenaient leurs nerfs en état d'alerte perpétuelle. C'est avec un soupir de soulagement que nous quittâmes Berlin.

73

Londres baignait dans le soleil. La ville entière avait pris son air de fête des débuts de printemps. Las de leur long hiver froid, sombre et brumeux, les Londoniens s'asseyaient sur les marches de la colonne Nelson, à Trafalgar Square, et autour de la fontaine d'Eros, à Piccadilly Circus. Ils occupaient en foule les pelouses verdoyantes des parcs, buvant la lumière céleste comme s'il s'était agi de Champagne. Belsize Parle

avait sa part de ce festival solaire. La maison avait l'air toute propre et toute blanche ; les serres étincelaient et le jardin bourgeonnait, promettant une orgie de fleurs.

Vêtue de gris clair, Mme Bergheim m'accueillit avec une émotion toute maternelle. Elle avait invité des gens à dîner en l'honneur de mon retour.

— J'espère que vous trouverez votre chambre bien en ordre, me dit-elle. Wiggins y a veillé. Et j'ai fait accorder le piano, ajouta-t-elle avec un sourire de satisfaction.

Au cours d'une longue et aimable conversation, devant du thé et des muffins, je lui fis un solide compte rendu de mes voyages et de mes concerts à Vienne et à Berlin. En retour, elle me parla de ses propres activités et de toutes sortes de gens. Mais pas un mot sur les Draper — ce qui ne laissait pas que de m'intriguer vivement. Depuis le triste adieu à la gare du Nord de Paris, je n'avais pas eu de nouvelles d'eux, ni sur eux, et je ne me souciais pas d'en demander.

Après deux ou trois jours d'extrême impatience, je composai le numéro de téléphone du 19, Edith Grove. Ce fut une servante qui répondit.

— Ici, M. Rubinstein. Voulez-vous avoir la gentillesse de dire à M. Draper que je voudrais lui parler.

[561]

Des instants passèrent, et j'entendis enfin la voix de Paul, froide et nette :

— Comment allez-vous ?

Saisi, je répondis sur le même ton :

— Très bien, merci. Et vous et votre famille ?

Mais c'était plus que je ne pouvais en supporter, et je repris :

— Paul, tout cela est de la c... Il y a quelque chose qui cloche entre nous. Viens déjeuner avec moi chez Scott demain. Il faut vider l'abcès.

Il répondit de sa voix naturelle :

— Parfait, j'y serai.

Le lendemain, chez Scott, il me sortit la vérité. Il avait été pris de jalousie à Florence, en remarquant ma propre jalousie, que j'avais fort mal déguisée. Lorsque Muriel lui avait déclaré, à son retour, que nous avions été à Venise ensemble, il s'était refusé à croire que nous n'avions pas passé ce séjour seuls tous les deux. Je répondis :

— Je reconnais avoir été amoureux d'elle, comme tous les autres hommes de son entourage. Mais maintenant c'est fini, complètement. L'été de bonheur que j'ai passé avec Pola a effacé pour moi Florence et le reste. Et pour ce qui est de Venise, je jure, Paul, sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde, que John McMullen est resté constamment avec nous et que nous n'avons jamais été seuls. Oublie donc tout cela. Quant à moi, je ne puis supporter la pensée d'être à Londres, privé d'Edith Grove, du studio et de nos nuits musicales. J'aimerais mieux quitter cette ville immédiatement.

Paul acheva de boire son café. Nous étions déjà debout, prêts à sortir, lorsqu'il me dit :

— Arthur, viens voir notre petit enfant.

Nous trouvâmes Muriel en bas, dans la salle de musique, assise sur le canapé, devant une table couverte de tasses et de gâteaux, occupée à verser le thé.

— Diable, Arthur, dit-elle, tu as maigri !

— Et moi, je suis content de te voir si bonne mine, Muriel. Toi, tu as dû engraisser.

Une invitée, une jeune femme, était assise près de la table.

— Je te présente Ruth, ma petite sœur. Elle vit avec nous pour le moment, dit Paul en achevant la présentation.

— Je suis heureuse de faire enfin votre connaissance, me dit la jeune femme, d'une voix douce et musicale. Paul m'a énormément parlé de vous.

Il n'y avait aucune ressemblance entre le frère et la sœur, bien qu'elle eût un peu du charme et de la chaleur de Paul.

[562]

Elle avait un visage mince et aux formes délicates, une chevelure sombre, un nez sensible et légèrement busqué, des yeux noirs et expressifs.

Tout en buvant notre thé à petites gorgées, nous nous lançâmes tous quatre dans une longue conversation sur la musique. A ce moment-là, Nancy, la nurse irlandaise, parut avec le bébé et son frère aîné, Paul Junior. Muriel interrompit la conversation et prit dans ses bras le bébé, qui ressemblait à n'importe quel autre.

— On l'appelle « Smudge » (Barbouillot), déclara-t-elle.

Je n'ai jamais su son vrai nom.

Ruth et moi, nous usâmes de tout le répertoire classique en pareille occasion :

— L'adorable bébé !... C'est ton portrait tout craché, Muriel !... C'est vrai, mais il a les yeux de Paul, etc.

Le bébé se mit à pleurer, et Nancy l'emporta. Le petit Paul, fort joli rouquin de quatre ou cinq ans, demeura avec nous, à manger des gâteaux.

Muriel, encore plus maîtresse d'elle-même que d'habitude, les cheveux soigneusement emprisonnés sous la résille, nous parla des merveilles de la prochaine saison Diaghilev.

— Nous aurons la joie d'avoir à la fois l'opéra et le ballet. Chaliapine doit chanter Boris Godounov, le Prince Igor et la Khovanchtchina. Et nous reverrons le Sacre du Printemps et Petrouchka. J'ai loué une loge pour chaque première.

— Quelle merveille cela va être pour nous tous ! m'exclamai-je. Mais qui a financé tout cela ?

— Le père de Thomas Beecham, qui s'est enrichi follement avec ses petites pilules purgatives. Il garantit la saison tout entière ; tout ce qu'il exige, c'est de voir Thomas diriger quelques ballets, en même temps que tous les programmes porteront imprimé : « Pilules Beecham, pilules Beecham, pilules Beecham ».

— Tout cela est parfait, dis-je. Si je comprends bien, il se propose de faire courir tout Londres pour l'art russe avec son laxatif anglais.

Mais personne ne rit de cette saillie : l'art russe était chose sacrée en ce temps-là.

Les jours s'écoulaient rapidement, à Londres. Avant que j'aie pu m'en rendre compte, celui de mon premier récital était là, Paul et Zosia débarquaient en ville (afin d'éviter toute confusion dans l'esprit du lecteur entre les deux Paul, j'appellerai désormais Paul Draper : Draper tout court, et Paul Kochanski : Paul tout court), et la grande saison débutait déjà.

[563]

Muriel offrit une grande soirée, avec de la grande musique et une grande surprise. Les musiciens participants actifs furent, outre Paul et moi-même, Sammons, Tertis, Sylvia Sparrow, Rubio et un excellent violoncelliste, Félix Salmond, d'une taille exceptionnelle. Parmi les invités, il y avait Henry James, John Sargent, Norman Douglas, les trois sœurs Wiborg, de retour en ville, et même Montague Chester, plus solennel que jamais et qui fit son apparition en queue-de-pie et gants blancs.

Notre programme, commença par le Trio en mi bémol de Schubert, avec Paul, Salmond et moi. Comme il ne posait pas de problème de lecture à vue ni de difficultés techniques — nous connaissions bien cette œuvre —, nous le jouâmes de tout cœur. Suivit un exquis quatuor de Haydn, avec Sammons, Sylvia Sparrow, Lionel et Rubio, suivi à son tour du quintette de Brahms, que jouèrent Paul, Sammons, Tertis, Rubio et moi-même. Notre auditoire était en extase, à l'exception de Henry James — qui n'avait pas l'air d'aimer la musique, mais qui avait une tendresse pour Muriel —, et de Chester, qui, lorsque cela lui plaisait, se contentait d'émettre un bref renâclement.

Après un long et délicieux souper, où nous vîmes arriver Pierre Monteux, un étui à alto sous le bras, nous revînmes au studio.

Tout le monde s'attendait à entendre la voix de commandement de Muriel suggérer, comme d'habitude, l'œuvre qu'elle avait envie d'entendre. Au lieu de cela, elle se mit à chuchoter à l'oreille de Draper. Il lui retourna le chuchotement. Après quoi tous deux parlèrent tout bas et intensément à l'oreille de Ruth, qui commença par dire résolument non, mais, après d'autres apartés, finit par céder.

Et, cette fois, Muriel annonça, très haut :

— Ma belle-sœur, Ruth Draper, va dire un monologue.

Il y eut un instant de consternation générale. Eh quoi ! Nous étions prêts à jouer de la grande musique, et voilà que les Draper s'avisèrent de nous imposer Dieu savait quel babillage bon pour une fête de Noël en famille, ou pour l'anniversaire de grand-papa !

Ruth revint avec un châle marron élimé, qu'elle se jeta pardessus la tête et se noua sous le menton. Puis elle nous expliqua doucement :

[564]

— Une vieille émigrante irlandaise débarque en Amérique pour venir vivre avec sa fille, qu'elle n'a pas vue depuis vingt-cinq ans. Elle s'attend à la trouver sur le quai pour l'accueillir ; mais la fille ne se montre pas.

Et soudain, elle fut la vieille femme, qui fouille la foule de ses yeux anxieux, dans l'espoir angoissé de ces heureuses retrouvailles. Elle cherche à se renseigner auprès des gens, mais personne ne comprend son jargon irlandais. Au fur et à mesure, son visage et son corps semblent se friper et se ratatiner. Elle commence à redouter l'issue de l'aventure et, pour finir, changée maintenant en personnage de tragédie, elle ne trouve plus qu'un faible murmure pour exprimer sa destinée de solitude, de détresse et de pauvreté en pays étranger...

Ruth ôta le châle. Nous avions tous la gorge serrée. Henry James bégaya :

— Mais, ma chère, vous êtes géniale ! Ruth souriait, et elle annonça gaiement :

— Et maintenant, ce sera une dame anglaise faisant admirer son jardin à des amis.

Elle se lissa un peu les cheveux et devint aussitôt l'aristocrate britannique blasée :

— Ma chère, est-ce que vous n'adorez pas mes pétunias ? Vous ne trouvez pas qu'ils sont simplement divins ? Et regardez mes exquis petits dahlias !...

Et elle poursuivit ce monologue, imitant à la perfection l'accent et les inflexions de voix de l'Anglaise bien née.

Au comble de l'enchantement et de la surexcitation, nous criâmes nos bravos et nos louanges : « Où avez-vous appris tout cela ? Qui vous a écrit ces textes ? » Et Ruth de répondre modestement :

— Oh, mais j'ai tout inventé moi-même. J'ai toujours adoré imiter et caricaturer les gens.

Draper et Muriel étaient tout fiers de leur « surprise ». Et, de fait, c'était une grande révélation.

Mon récital à la Salle Bechstein fut un franc succès. La magnifique Fantaisie et Fugue en sol mineur et les Etudes Symphoniques de Schumann furent fort applaudies. Je commençais vraiment à faire mon chemin à Londres. Eisenbach était tout heureux de m'apprendre que nous n'avions pas de déficit.

Un peu plus tard, nous fîmes de la musique à Edith Grove. Thibaud, Paul, Tertis, Monteux, Salmond et May Mukle jouèrent splendidement les deux sextuors de Brahms. Ruth nous joua aussi deux de ses sketches drôles.

[565]

Sargent était venu, cette fois, surtout pour étudier le visage de Ruth : il faisait des esquisses d'elle dans ses différents rôles. Je demandai à Norman Douglas ce qu'il pensait d'elle. Il me répondit :

— Je me fiche de sa foutue espèce de vieille garce irlandaise, mais j'aime bien ses sketches comiques.

Ma vie atteignait un rythme frénétique. Chaque jour apportait sa nouveauté. Londres était la ville la plus hospitalière du monde. Le grand chic était d'être invité à dîner et à l'Opéra, ou au théâtre et à souper, ou au concert. Je rencontrai énormément de gens intéressants en ces occasions. Entre autres, lady Colefax, femme de Sir Arthur Colefax, baronet, était la plus grande chasseresse de célébrités qui fût ; elle y déployait un vrai génie, ce qui ne l'empêchait pas d'être la plus charmante des femmes. Usant d'une technique bien à elle, elle télégraphiait par exemple à Bernard Shaw : « Faites-moi le plaisir de venir prendre le thé demain stop H.G. Wells meurt d'envie de vous rencontrer. » Et H.G. Wells recevait aussi ce télégramme : « Bernard Shaw vient prendre le thé demain stop il espère vous voir stop pouvez-vous venir. » Et tous les deux venaient. Elle se servait de la même astuce pour les politiciens, les artistes, les musiciens, quiconque était dans la mire du public.

En dehors de mes activités sociales, il y avait le plus important : mes concerts. Le suivant était un récital de sonates avec Paul. Sur l'invitation de Draper, nous allions souvent répéter dans son studio.

Un matin, Muriel déclara :

— J'apprends que Casals est en ville ; demandons-lui de venir ce soir et de jouer le quintette de Schubert.

Draper et Paul se portèrent volontaires pour essayer de le trouver. Pendant que nous attendions leur retour, Muriel appela les autres musiciens ; tous promirent d'être là. Deux heures plus tard, les deux Paul revenaient au studio.

- Alors, demandai-je, l'avez-vous vu ? Vient-il ? Ils s'assirent, le visage assombri.
— Qu'y a-t-il ? Pourquoi vous taisez-vous ?
Ils s'en tenaient à un silence têtue. J'en avais assez et je repris :
— Paul, dis-moi tout de suite ce qui s'est passé. En polonais, j'ajoutai :
— Je sens que cela me concerne personnellement.

[566]

Paul finit par céder à contrecœur et répondit :

— C'est exact. Casals refuse de venir dans une demeure où tu es présent.

— Quoi ? bégayai-je, au comble de la consternation. Mais pourquoi ?

— Nous n'en savons rien. Il n'a pas voulu nous le dire. Nous avons eu beau insister et le supplier de nous en donner la raison, il n'a rien voulu savoir.

Je me laissai tomber sur un siège. J'étais profondément blessé par la cruauté de cet affront inattendu. Ce qui m'offensait le plus, c'était le mystère : du coup, j'avais l'air d'avoir commis un crime. En toute honnêteté, et même en y appliquant toute mon intelligence, je ne parvenais pas à me souvenir d'avoir fait quoi que ce fût qui méritât pareil traitement.

J'envoyai à Casals une lettre dont les termes étaient approximativement les suivants : « Vous m'avez très gravement blessé. Je considère votre refus de dire ce qu'il y a derrière tout cela comme inadmissible et intolérable. Cela ne peut venir que d'un malentendu. J'ai la conscience limpide ; j'ai toujours dressé et entretenu au fond de mon cœur un monument pour vous et votre grand art... (phrase affreuse, mais c'est un fait que je l'ai écrite)... Vous n'avez pas le droit de cacher la vérité. J'exige une réponse immédiate. »

La réponse arriva le lendemain. Je me la rappelle mot pour mot : « Les amis qui empruntent de l'argent et ne le rendent pas, cessent d'être des amis. » Et c'était signé de sa main.

Après avoir lu ce mot, je partis d'un grand éclat de rire. Ce n'était donc que cela ! Oui, certes, je me rappelais parfaitement les dix livres qu'il m'avait prêtées et que je n'avais pas remboursées, parce que je les considérais comme un gage sur le cachet de ma collaboration à son concert. Et je n'avais toujours pas de quoi le rembourser. Je dus emprunter de l'argent à Paul. Après quoi, je lui écrivis ceci : « A mon grand soulagement, j'apprends qu'il ne s'agit que d'une vulgaire question d'argent. Si j'ai bon souvenir, je vous dois quinze livres ; vous les trouverez ci-jointes, avec mes regrets pour le long retard dans ce remboursement. »

Ma lettre resta sans réponse. Tout naturellement, l'affaire fut largement commentée. Certains de ces commentaires durent parvenir aux oreilles de Casals ; car, quatre ou cinq semaines plus tard, il m'envoya une lettre, avec un billet de cinq livres dans l'enveloppe. Le mot disait : « Parcourant mes notes et mes comptes, je découvre que vous m'avez remboursé cinq livres de trop, que je m'empresse de vous restituer ci-joint. »

[567]

Telle fut la fin d'une triste et absurde histoire. Nous avons rattrapé cela, des années plus tard, tous les deux. Ce fut Rubio qui nous rapprocha de nouveau. Nous

avons même joué de nouveau ensemble, une ou deux fois ; mais le charme était rompu. Mon « monument » rapetissa, jusqu'à n'être plus qu'une taupinière d'admiration pour le grand violoncelliste, mais non pour l'homme. Nous ne voyions pas la vie du même œil.

La fabuleuse saison d'opéra et de ballet de Diaghilev débuta par un gala, présentant Chaliapine dans Boris Godounov. Son incarnation du malheureux tsar est restée sans égale. Le soir de la première, il chanta plus magnifiquement que jamais, et ce fut un immense triomphe. Les Kochanski et moi, nous étions avec les Draper dans leur grande loge, littéralement transportés. Après les vingt ou trente rappels de Feodor, nous nous rendîmes tous dans les coulisses pour le saluer. Nous frayant péniblement un chemin à travers une foule de Londoniens enthousiastes, qui se comportaient comme des Russes, nous parvînmes finalement à la loge.

— Artoucha ! Cela fait du bien de te voir ! s'écria-t-il en m'embrassant trois fois, dans la meilleure tradition moscovite.

Après les présentations, il promit de venir au 19, Edith Grove, à sa première soirée libre.

J'avais eu la grande chance d'assister à toutes les premières d'opéras et de ballets, soit avec les Draper, soit avec Mme Rergheim, qui avait pris des places pour beaucoup de ces spectacles. Sur ce, Karol Szymanowski et Joseph Jaroszynski arrivèrent à Londres, attirés par l'éclat de la saison. Mme Bergheim invita Karol à loger à Belsize Park, sachant le plaisir que c'était pour moi. Il accepta naturellement, mais ne tarda pas à le regretter, peu familier qu'il était avec le genre de chichis et d'embarras propres à notre hôtesse.

Edith Grove, en revanche, l'enchantait. Joseph et lui, en plus de Chaliapine, devinrent très vite des habitués du studio. En l'occurrence, Feodor pardonna généreusement à Joseph son indiscretion passée. Un soir, il amena son amie Jeanne Granier, célèbre comédienne et chanteuse d'opérettes de l'époque. Après le souper, Draper chanta quelques mélodies nouvelles et difficiles de Szymanowski, accompagné par l'auteur. Trop modernes, trop compliquées, elles parurent peu convaincantes à tout le monde, à part nous. Seule, Jeanne Granier s'écria :

[568]

— Bravo, bravo ! C'est merveilleux !

Chaliapine, qui détestait les compliments mensongers, la rabroua :

— Ne faites pas semblant, ma chère. Vous n'avez pas compris une seule note de ces chansons.

A quoi elle répliqua, furieuse :

— Comment osez-vous dire une chose pareille ? J'adore ces chansons depuis toujours ! Quand j'étais jeune, je chantais d'un bout à l'autre son Amour d'un Poète.

Manifestement, elle faisait allusion au Dichterliebe de Schumann. La pauvre femme pensait que, en Pologne, Schumann se disait Szhu-man-owsky.

Pour changer de sujet, Feodor sortit la partition pour piano de la Khovanchtchina de Moussorgski, me demanda de me mettre au piano et chanta l'opéra entier.

Paul et moi, nous eûmes un grand succès artistique avec notre récital de sonates, mais une maigre assistance. Mon second récital de soliste subit un sort semblable.

L'attrait tout-puissant des Ballets russes absorbait tout l'intérêt des amateurs de

concerts londoniens. De toute façon, j'étais très satisfait de mon succès, et Daniel Mayer me trouva trois engagements importants, pour janvier et février 1915.

Nous allâmes revoir Petrouchka, un soir. J'étais assis à l'orchestre avec « Tante Clara ». Karol, Paul et Zosia s'étaient joints à Muriel dans sa loge. Le ballet remporta le même succès tumultueux que le soir de la première. Après quelques rappels, un petit homme parut sur scène pour saluer. Une ovation prolongée l'accueillit : c'était Igor Stravinski en personne. Je me levai d'un bond de mon siège et m'écriai, en proie à une folle émotion :

— Il faut absolument que je fasse-sa connaissance !

Je me précipitai hors du théâtre pour passer dans les coulisses. Stravinski était encore sur scène, saluant toujours. J'avais fini par connaître presque tous les membres du ballet, si bien que, lorsque je dis familièrement à un machiniste barbu, en le suppliant : « Je vous en prie, présentez-moi au maître », il me répondit en russe :

— D'accord.

Après le dernier rappel, Stravinski se retournait, s'apprêtant à partir, lorsque le machiniste, me désignant du doigt, lui dit :

— C'est Rubinstein.

[569]

Le compositeur s'arrêta net, attendant ce que j'avais à lui dire.

— J'ai étudié attentivement votre *Sacre du Printemps*, dis-je en russe, timidement. Et j'aimerais beaucoup savoir si la conception que j'ai de cette grande œuvre est la bonne ou la mauvaise. Pourriez-vous m'accorder quelques moments pour échanger avec moi des idées à ce sujet ?

Très évidemment, il s'était préparé à me congédier sur-le-champ, mais son intérêt s'éveilla, et il m'écouta. Quand j'eus fini, il hésita une seconde :

— Je suis pris toute la journée de demain, répondit-il enfin, d'une voix basse et pleine de résonance. Mais s'il vous est égal de venir à neuf heures du matin, vous me trouverez en train de prendre mon petit déjeuner, et nous aurons une demi-heure pour parler. Je suis à l'hôtel Cecil, sur le Strand.

Je le remerciai et revins en courant à ma place.

Le lendemain matin, j'étais debout dès sept heures, pour ne pas être en retard. A neuf heures juste, je frappais à sa porte. J'entrai et le trouvai installé à une table près de la fenêtre, achevant son petit déjeuner. Il me pria de m'asseoir et, sans perdre de temps, je commençai à lui développer mes impressions sur le *Sacre*, mais non sans avoir commencé par lui exprimer ma profonde admiration pour l'*Oiseau de Feu* et pour *Petrouchka*.

— A la première audition, le *Sacre* m'a déconcerté au-delà de toute expression, lui dis-je. Tout mon instinct musical se révoltait contre le carnage féroce que représente votre œuvre. Mais je m'en serais voulu d'emboîter le pas à la suffisance caractéristique de tant de gens d'aujourd'hui, qui écartent négligemment les œuvres qui leur échappent, en se contentant de dire : « Ce doit être un fou », ou, ce qui est pire : « Cet homme n'est pas sincère. » Après avoir longuement étudié la partition, j'ai abouti à la conclusion que votre f3ée de base était d'évoquer l'évolution du son, à l'aube même de la nature, plutôt que d'illustrer je ne sais quel rite sacrificiel et tribal d'immolation d'une vierge dans l'intention de pacifier les dieux.

Il se montra frappé et reconnu que la majeure partie de ce que j'avais dit était tout près de ses intentions.

— Le Sacre, me déclara-t-il, représente essentiellement ma révolution personnelle contre les traditions musicales existantes. Je me suis simplement efforcé d'infuser un nouveau sang à la musique, de lui injecter une vie nouvelle.

[570]

Partant de là, nous nous lançâmes dans l'une de ces interminables discussions sur tous les sujets possibles : art, littérature, langage, politique, religion, amour...

Brusquement, il s'arrêta net au milieu d'une phrase :

— Nous sommes là à bavarder, et j'en ai oublié mon rendez-vous ! Ah, peu importe, ce sont des raseurs, de toute façon.

Et nous continuâmes la conversation. Il était près de midi lorsqu'il me proposa, avec une lueur d'amusement dans les yeux :

— Si nous allions jeter un coup d'œil en coulisses sur le nouveau ballet de Richard Strauss ? On est justement en train de le répéter en ce moment. Diaghilev s'est ruiné avec les décors et les costumes de Sert. J'aimerais bien voir si cela en vaut la peine.

A pied, Drury Lane était tout près. Nous pénétrâmes dans la pénombre du théâtre et nous assîmes au dernier rang de l'orchestre. Le décor de Sert était en réalité un pastiche de la scène biblique de Joseph et de Mme Putiphar telle que l'a peinte Véronèse ou le Tintoret (j'ai oublié lequel des deux).

Strauss dirigeait lui-même cette dernière répétition. La musique était caractéristique du Schwung (élan) straussien. L'orchestration portait toute la marque de sa riche texture polyphonique, mais était vide de substance et sans inspiration. "Stravinski me pinçait de temps à autre le bras, aux moments saillants, et critiquait la musique en des termes impossibles à reproduire. Nous quittâmes le théâtre sans être vus. Dans la rue, il me dit :

— Il est temps d'aller déjeuner. Connaissez-vous un bon coin ?

J'étais attendu à déjeuner à Edith Grove, avec Paul, Zosia, Karol et Jaroszynski.

— Cela vous plairait-il de vous joindre à moi pour un bon repas chez des amis ? Vous y rencontreriez un certain nombre de gens intéressants qui parlent le russe et le français, lui demandai-je.

L'idée lui plut. Nous avions juste le temps. Muriel, heureusement, aimait à déjeuner tard. L'invité inattendu fut, reçu avec tous les honneurs dus à son rang ; et lui, de son côté, trouva notre petit groupe entièrement à son goût. A table, la conversation fut animée au-delà de toute mesure. Nous prîmes le café au studio. Stravinski fut immédiatement sensible au charme de l'endroit. Mais, à la vue du grand piano de concert, il lança quelques remarques péjoratives sur le piano en tant qu'instrument.

[571]

— C'est un instrument à percussion, et rien d'autre, déclara-t-il.

Karol s'éleva contre cette affirmation :

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Les plus grands musiciens ont écrit pour le piano des chefs-d'œuvre qui exigent une sonorité chantante.

— Ils se sont tous trompés, rétorqua le compositeur russe. Je suis certain qu'une musique nouvelle verra le jour, qui le traitera de la bonne façon.

Karol, qui ne voulait pas en démordre, donna à la chose un tour personnel :

— Si vous aviez entendu Arthur jouer votre Oiseau de Feu ou votre Petrouchka, vous auriez changé d'opinion sur le piano.

Ah, Rubinstein est pianiste ? s'enquit Stravinski, stupéfait.

Tout le monde rit, croyant à une plaisanterie. Mais je m'aperçus soudain que j'avais négligé de le prévenir.

Nous restâmes à Edith Grove jusqu'à quatre heures du matin. Il y eut musique de chambre dans la soirée, deux soupers et beaucoup de Champagne. Sur le chemin du retour, en taxi, je déposai Stravinski à son hôtel. Nous nous embrassâmes sur les joues, en décidant de nous appeler mutuellement par notre petit nom et de nous servir du tutoiement, familier aux Français et aux Russes. Nous déjeunâmes ensemble tous les jours, pendant la semaine où il séjourna à Londres, et, en dépit de maintes discussions et disputes sur l'art, nous demeurâmes liés par une amitié fraternelle jusqu'au bout. " Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, était assassiné à Sarajevo par un patriote serbe fanatique. Le monde entier fut bouleversé par cette nouvelle tragédie qui frappait la maison de Habsbourg. Il y eut une explosion de sympathie pour le pauvre vieil empereur, si durement éprouvé. Le roi George V décréta une semaine de deuil pour la Cour.

Notre petit groupe ne fut pas affecté à l'excès par ce crime politique. La vie continua sans changement. Nous avions toujours l'opéra et le ballet à Drury Lane ; tous les grands artistes étaient encore en ville ; nos nuits musicales s'enrichissaient de répertoires nouveaux, et d'exécutants nouveaux aussi ; nos soupers étaient plus gais que jamais. Oui, certes, la vie à Londres était enivrante. Et la magnifique saison n'était pas encore finie.

[572]

Un jour, Draper me dit en confidence :

— Garde cela pour toi, Arthur, je suis ruiné. Voilà quinze jours que j'ai la chance contre moi. J'ai joué de plus en plus gros pour essayer de rattraper mes pertes, mais j'ai tout perdu. Je n'ai plus qu'un espoir : le Derby. J'ai parié cinq mille livres sur un cheval qui ne peut pas perdre. Viens avec moi suivre la course. Je sens que tu me porteras chance.

Je le promis. Et c'est ainsi que, le jour du Derby, fête sacrée pour les Anglais, Draper, Paul et moi, nous partîmes en taxi pour Epsom.

C'était une journée ensoleillée et très chaude. Plus d'un million de spectateurs s'écrasaient sur l'immense champ de courses. Nous frayant un chemin à travers la foule dense, nous parvînmes jusqu'à la barrière, et nous nous cramponnâmes à la barre de métal. Le roi et la reine arrivèrent dans leur carrosse tiré par quatre chevaux et prirent place dans la loge royale. La plus formidable course de l'année allait bientôt commencer. Un à un, une vingtaine de chevaux, montés par leurs minuscules jockeys dans leurs casaques multicolores, défilèrent lentement en procession sur la piste. Ces cavaliers, presque accroupis sur leur selle eût-on dit, faisaient parader leurs précieuses montures devant la multitude surexcitée.

Pâle d'anxiété, Draper me montra du doigt un poulain à robe brune :

— C'est lui, c'est Kenymore.

Je lui dis « merde » pour lui porter chance.

Les chevaux s'alignèrent derrière une barrière. Un bref signal... la barrière remonte tout à coup... la course est lancée. D'abord, les chevaux restent groupés, formant une grappe serrée. Mais, au premier virage, la grappe s'étire, se change peu à peu en file qui s'allonge, comme déroulée par quatre ou cinq d'entre eux qui se détachent du groupe et prennent de plus en plus d'avance.

La foule explose en cris sauvages, à crever le tympan. Les gens hurlent comme des fous le nom des chevaux sur lesquels ils ont parié. Draper vocifère comme tout le monde. Il crie :

— Kenymore ! Kenymore !...

Quatre chevaux sont maintenant en tête. Kenymore n'en est pas. Draper continue à s'égosiller, d'une voix de volatile effrayé :

— Kenymore ! Kenymore !...

[573]

Sa voix faiblit de plus en plus...

La course terminée, je l'entendais encore murmurer : « Kenymore. » C'était pathétique ; j'en avais le cœur gros. Jamais je n'oublierai le nom de cet abominable cheval ; il résonnera jusqu'à mon dernier jour à mes oreilles.

Nous rentrâmes en ville à bord d'un autobus bondé, debout pendant presque tout le trajet. Draper était incapable d'ouvrir la bouche ; il était brisé. Paul, qui avait assisté aussi à la course, séparé de nous par la cohue, était parfaitement conscient du drame — Draper lui avait tout raconté.

Au 19, Edith Grove, Muriel, Ruth et Zosia prenaient le thé en nous attendant.

— Muriel, nous sommes ruinés ! Complètement ruinés ! annonça Draper d'une voix forte, en pénétrant dans le studio.

— Asseyez-vous tous les trois et buvez un peu de thé, dit Muriel, qui s'était évidemment préparée à la mauvaise nouvelle.

— Mais, Muriel, insista Draper, je ne raconte pas d'histoires. Nous avons tout perdu, jusqu'au moindre sou.

— Ne sois donc pas assommant. Nous avons un dîner au grill du Savoy, ce soir, et nous jouissons encore d'un certain crédit.

Draper s'affala sur un siège en renonçant.

Leur situation financière était réellement désespérée. Non seulement Draper avait perdu tout son argent mais il était endetté auprès de la firme de bookmakers Ladbrooke. Et avoir des dettes de jeu n'est pas une plaisanterie, en Angleterre.

Ils eurent de longues conversations et d'interminables discussions, des consultations avec des experts, des entretiens avec des créanciers. Ils hypothéquèrent la maison et le studio. Au bout du compte, un ange vint à la rescousse, en la personne de Ruth Draper. Ruth, qui avait une vraie dévotion pour son frère, leur offrit la totalité du capital dont elle avait hérité, pour les libérer des dettes les plus urgentes et leur permettre de rester à flot pour le moment. Draper fut profondément touché par ce geste. Muriel joua les reines recevant un présent d'un vassal.

La politique était de nouveau au premier plan de l'actualité. L'Autriche exigeait l'extradition de l'assassin de l'archiduc. La Serbie repoussait cette exigence.

Un matin, Eisenbach entra en brandissant la Neue Freie Presse de Vienne, au comble de la surexcitation et me criant :

— Lisez cela, lisez ! C'est la guerre !

[574]

Je lus en effet que le gouvernement autrichien avait envoyé un ultimatum à la Serbie, la veille, et que, si cette dernière persistait dans son refus, les troupes autrichiennes franchiraient ses frontières. Je lâchai le journal et je dis :

— Il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Une guerre de ce genre ne serait jamais qu'une expédition punitive, de la part d'un formidable empire, contre une petite nation voisine et rebelle.

Le lendemain matin, cependant, je changeai d'avis. Tous les gros titres annonçaient que la Russie menaçait l'Autriche d'une intervention armée, en cas d'attaque contre la Serbie.

Les journaux londoniens publiaient des articles parlant d'une crise grave ; mais l'homme de la rue n'y prêtait guère attention et ne se sentait pas personnellement visé. Pourtant, la situation s'aggravait de jour en jour. Le Kaiser Guillaume II semblait espérer ce genre de crise depuis longtemps. Il pressait son sénile collègue, l'empereur d'Autriche, d'attaquer la Serbie sans retard, et expédiait à son tour aux Russes une note diplomatique, les menaçant d'une guerre s'ils se mêlaient d'intervenir dans le conflit austro-serbe.

Les gouvernements d'Angleterre et de France étaient maintenant franchement alarmés. La triple « Entente Cordiale » entre ces deux nations et la Russie stipulait que, si l'un des signataires entrait en guerre, les deux autres devaient lui emboîter le pas.

Les gens ordinaires, comme nous, ne voulaient ni ne pouvaient croire à la possibilité d'une guerre de dimensions aussi monstrueuses pour notre monde civilisé. Mais les nouvelles étaient angoissantes.

Paul et Zosia partirent pour la Lituanie, emmenant avec eux Sylvia Sparrow. Ils étaient invités à passer l'été avec les Mlynarski, qui avaient là-bas leur domaine. Karol s'en retourna à Tymosovka, et Jaroszynski à Kiev. J'étais censé accompagner aussi Paul et Zosia, mais je décidai de ne pas partir — un peu parce que j'ai toujours aimé à rester là où se passent des événements importants, et surtout parce que j'étais encore amoureux.

Paul Draper décida brusquement, de son côté, de partir pour l'Allemagne — entre tous les pays ! — au beau milieu de cette crise politique périlleuse. La raison qu'il en fournit était vague et peu convaincante : il désirait apprendre l'allemand, entendre de la musique de chant allemande, ou Dieu sait quoi. A mon avis, il voulait surtout fuir le gâchis survenu par sa faute et qu'il était incapable de regarder en face. Muriel prit ce départ avec un calme parfait.

[575]

Nous allâmes, ce soir-là, à la dernière représentation des ballets pour la saison.

Le Kaiser à présent menaçait ouvertement la France et l'Angleterre, aussi bien que la Russie. Au cours d'une de ses harangues belliqueuses, il fit serment à son peuple de lutter contre l'ennemi jusqu'à la victoire finale. Les troupes allemandes étaient en

état d'alerte sur les frontières russe et française. La situation se dégradait rapidement. Les gouvernements français et anglais ripostèrent à ces menaces en décrétant la mobilisation générale des armées de terre et de mer.

Sérieusement alarmés, cette fois, les Londoniens restaient plantés par milliers devant les affiches de la mobilisation, lisant et relisant, dans un silence angoissé, les mots fatals. La presse publiait d'heure en heure des communiqués.

Le roi George V et le tsar Nicolas II supplièrent l'empereur d'Allemagne, leur cousin, de reconsidérer d'urgence sa décision inflexible, l'assurant qu'ils étaient prêts à se joindre à lui autour d'une table de conférences, pour chercher une solution satisfaisante à ce conflit. Froidement, le Kaiser rejeta leurs propositions. S'adressant solennellement à ses sujets, il déclara que la mobilisation générale décrétée par les nations de l'Entente Cordiale constituait une provocation et un acte d'hostilité, auxquels on ne pouvait répondre que par la guerre.

Et puis, vint le jour où l'on put lire dans les journaux la stupéfiante nouvelle : « L'armée allemande a envahi la Belgique ! »

L'Angleterre, qui avait espéré, malgré tout, qu'un miracle pouvait encore arrêter l'issue fatale à la dernière minute, fut outrée par cet assaut brutal contre un petit pays pacifique. Le parlement britannique vota à l'unanimité la déclaration de guerre, que signa le roi. La France était déjà en guerre. La Russie également.

La tragique catastrophe, qui en entraîna bien d'autres par la suite, était en route. Une longue ère de facilité et de paix dans les rapports entre nations, de vie gracieuse et aimable, de bon goût, de bonnes manières, de prospérité, était finie pour toujours. Le monde, à ce moment-là, a perdu confiance en l'avenir.

[576]

74

Aux premiers jours de la guerre, le Londonien, perplexe, fit surtout grief aux Allemands de leur manque de considération. « Penser que ces Allemands osent déclencher une guerre pendant nos sacro-saintes vacances du Bank holiday ! » Ainsi se résumaient à peu de chose près les commentaires. Mais, en même temps, le pays entier se rangeait derrière son souverain, prêt à tous les sacrifices.

Mme Bergheim, plus tracassière que jamais, mais, au fond, tout heureuse de ce regain d'activité, accompagna à la gare Peter, en uniforme, qui rejoignait son régiment. La sœur de Peter, Nina, se consacra à je ne sais quelle tâche dans un hôpital. Londres prit l'allure d'un camp militaire.

Eisenbach était mort de peur — sa qualité de sujet autrichien le plongeait dans un dilemme. Rester en Angleterre signifiait pour lui peut-être le camp de prisonniers ; d'un autre côté, toutes les routes d'un retour éventuel à Krakow lui étaient coupées. Je lus un jour dans la presse que l'ambassadeur d'Autriche devait quitter Londres pour Trieste à bord d'un navire.

— Si ces gens consentent à vous prendre avec eux, vous êtes sauvé, dis-je à mon malheureux secrétaire terrifié. J'ai fait la connaissance de votre ambassadeur à un « at home » ; c'est un homme charmant ; il y a donc une chance pour vous. Mais je doute qu'il consente à me recevoir, étant donné les circonstances.

Pourtant, l'ambassadeur nous accueillit immédiatement et promit son aide. Le soir même, je reçus un télégramme de lui, avec des instructions indiquant à Eisenbach de rejoindre les membres de l'ambassade à Southampton, à une certaine date. Vrai geste de grand seigneur.

Muriel Draper, cette Américaine de Boston, se métamorphosait du jour au lendemain en la plus zélée des patriotes anglaises. Je pouvais lire dans son regard qu'elle désapprouvait le fait que je n'entras pas moi-même en guerre. Inutile de lui expliquer que, dans les trois parties de la Pologne déchirée, des frères étaient contraints de se battre contre des frères, que je n'aurais rien tant aimé que de me battre moi aussi contre les Allemands, mais certainement pas du côté russe.

[577]

Un manifeste du grand-duc Nicolas Nicolajevitch, cousin du tsar et commandant en chef des forces armées russes, proclama que la Pologne russe avait le droit de participer à la guerre sous son propre drapeau. En même temps, parvint la nouvelle que les milliers de Polonais qui vivaient en France formaient une Légion polonaise, pour lutter contre l'ennemi dans les rangs de l'armée française.

Je résolus de partir aussitôt pour Paris, afin de m' enrôler dans la légion de mes compatriotes. Nanti de la maigre somme d'argent qui me restait et d'un petit sac de voyage ne contenant que le strict nécessaire, je pris le train à la gare Victoria. Mme Berghem et Muriel vinrent me dire au revoir sur le quai. La chère « Tante Clara » me remit cinq livres en pièces d'or.

— Cela, au cas où vous auriez besoin d'un peu plus de nourriture. Je me méfie de ces Français, me dit-elle dans la meilleure tradition anglaise.

Quant à Muriel, elle me vit partir, pleine de fierté à la pensée d'avoir fourni une nouvelle recrue à la guerre.

J'arrivai à Paris vers le soir et me rendis immédiatement en taxi à l'hôtel Scribe, boulevard des Capucines, où je pris une chambre pour une seule nuit. Mon intention était de me présenter à l'ambassade de Russie, dès le lendemain matin, pour m' enrôler sur-le-champ au siège de la Légion polonaise.

Dans les rues décorées de drapeaux comme pour un 14 Juillet, la ville vivait dans un maelström de patriotisme. Les troupes, musique en tête, défilaient à intervalles réguliers sur les boulevards encombrés d'une foule dense. Des masses de Parisiens surexcités acclamaient les soldats, criaient : « Vive la France ! Vive la Belgique ! » et agitaient des chapeaux et des mouchoirs ; les femmes lançaient des fleurs aux soldats ; les jeunes filles leur sautaient au cou pour les embrasser. Certaines des marches jouées par les musiques militaires me prenaient invariablement à la gorge, par leurs accents pathétiques, bouleversants d'exaltation : le Régiment de Sambre et Meuse, et le Chant du Départ avaient la même noblesse émouvante que la Marseillaise.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. L'image que je me faisais de moi en soldat, armé d'un fusil et prêt à tuer d'autres hommes, me tenait éveillé et m'emplissait de visions de cauchemar.

[578]

Je me sentais capable d'abattre de sang-froid le Kaiser ; mais l'idée de tuer d'innocents jeunes Allemands et, peut-être, parmi eux, d'anciens amis des Lesekränzchen, me semblait d'une injustice si flagrante que j'en étais révolté.

A la terrasse du Café de la Paix, où je pris mon petit déjeuner, tout le monde lisait anxieusement les dernières nouvelles de la guerre : « L'ennemi a atteint la frontière française. L'invasion est imminente ! » Les journaux montaient en épingle le courage du roi Albert de Belgique et de son armée, pour leur résistance héroïque qui donnait aux Français le répit capital leur permettant de regrouper leurs troupes.

Il était temps de me rendre à l'ambassade de Russie. Un taxi me déposa à l'entrée, rue de Grenelle, où je trouvai des groupes de citoyens russes surpris à Paris par la guerre, et faisant queue dans la cour en attendant de pouvoir pénétrer dans les locaux. Je priai un huissier en livrée de faire passer ma carte de visite à l'attaché militaire.

— Le comte Ignatiev est à Saint-Pétersbourg, me répondit cet homme. Mais le colonel Osnobishine, qui le remplace, pourra peut-être vous recevoir.

Il disparut avec ma carte. Ce nom d'Osnoishine rendait un écho familier. Au bout d'un moment, un officier russe, gras et de haute taille, sortit dans le couloir. Il jeta un coup d'œil sur moi, puis sur ma carte, et demanda :

— Rubinstein ?

Et soudain, éclatant de rire :

— Artùr Roubinshtäin ? Que diable faites-vous ici ?

Au même instant, je le reconnus : c'était un ami du colonel Stremoukhov, le grand amateur de musique qui nous avait protégés, Paul et moi, contre le service militaire, autrefois à Varsovie. Je me rappelais que parfois, ce gros homme nous écoutait jouer avec un plaisir visible. Je lui fis part de ce qui m'amenait à Paris et en vins au point précis :

— L'armée française exige un document portant la signature de l'attaché militaire russe, et légalisant mon enrôlement dans la Légion polonaise qui combat en France.

Le colonel Osnoishine retrouva alors son sérieux :

— Sa Majesté le tsar a révoqué le manifeste de notre commandant en chef. Les Polonais combattent sous les couleurs russes. Il n'existe pas de Légion polonaise en France.

Le coup était terrible. Un long instant, je ne sus que dire ni que faire. A la fin, déjà résigné, je dis :

[579]

— Il ne me reste qu'une solution : m'enrôler dans la Légion étrangère. Croyez-vous qu'on me prendra ?

— Mais bien sûr ! répondit-il. Cependant, suivez mon conseil : n'en faites rien. Servir dans la Légion étrangère vous abîmerait les mains pour la vie, même si vous aviez assez de chance pour revenir intact de la guerre.

Je protestai faiblement de mon intention de me battre.

— C'est absurde ! m'objecta le colonel. Nous avons bien assez d'hommes en campagne. En revanche, il est de notre devoir de préserver, pour le bien de l'humanité, les individus de grand talent. Laissez-moi votre adresse, Roubinshtäin ; j'essaierai de vous trouver une occupation qui n'endommagera pas vos précieux doigts.

Il me congédia sur une cordiale poignée de main. Sur le chemin de l'hôtel, je songeai, non sans soulagement :

— Quelle chance pour moi que le comte Ignatieff soit parti pour Saint-Pétersbourg ! Il eût été capable de m'expédier directement en Russie.

En attendant des nouvelles du colonel, je m'efforçai de retrouver trace de mon frère Ignace. Je savais qu'il vivait dans le quartier de Montparnasse, mais j'avais perdu son adresse. Après avoir interrogé le voisinage, je dénichai le café où j'avais des chances de le rencontrer : la Rotonde, alors très en vogue comme rendez-vous des artistes de toutes nationalités.

La large terrasse de ce café était bondée d'une foule pittoresque et très mélangée. La plupart des hommes avait incontestablement l'allure de peintres, de musiciens ou d'écrivains. Les cheveux longs et mal soignés, les barbes, les moustaches abondaient partout. Les vêtements offraient une palette colorée, où voisinaient les pantalons de velours d'ouvrier, les gros chandails usés, les chemises à col ouvert, les costumes d'hiver fatigués et luisants, les cols blancs raides et toute une amusante diversité de chaussures : mocassins, vernis, brodequins marron, sandales, voire pantoufles. Et pourtant, tout cela s'harmonisait parfaitement. On entendait toutes les langues, à l'exception du français, la jeunesse française entière étant mobilisée. Quant aux femmes, il s'agissait, pour la plupart, des modèles et des petites amies des peintres. Tous ces gens semblaient se connaître entre eux et s'interpellaient d'une table à l'autre.

J'adorai cet endroit. Repérant une table où trois hommes parlaient le polonais, je demandai à l'un d'eux s'il connaissait mon frère.

[580]

— Mais oui, très bien, me répondit-il. Il n'est sûrement pas en ville, sinon vous le verriez ici.

Comme, cependant, personne ne semblait savoir l'adresse d'Ignace, je décidai de revenir souvent à ce café.

Une semaine passa sans nouvelles du colonel Osnobishine. Je devenais nerveux. Ma chambre de l'hôtel Scribe était beaucoup trop chère ; de plus, c'était le genre de dépense que je n'avais pas prévu. Le pire était que je n'osais pas quitter l'hôtel, puisque c'était l'adresse que j'avais laissée au colonel.

Les nouvelles du front étaient alarmantes. Les armées allemandes, sous le commandement du général von Kluck, avaient pris Sedan et Saint-Quentin et s'approchaient rapidement de Paris. Le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, battait en retraite sur des positions plus sûres, pour résister et défendre la capitale menacée. Un matin, les tableaux affichant les communiqués firent leur apparition dans les rues. Le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, venait de signer un appel aux citoyens. Il les avertissait de l'imminence du péril et les engageait à quitter la capitale. Seuls, devaient demeurer ceux qui participaient d'une façon ou d'une autre à la guerre.

Paris était vide, de toute façon. La déclaration de guerre avait changé en un véritable exode l'évasion annuelle vers les vacances.

La police édictait de nouvelles mesures : tous les lieux publics devaient fermer à neuf heures du soir ; on devait obscurcir les lumières. D'heure en heure, de nouveaux règlements, de nouvelles restrictions voyaient le jour.

Un matin, de bonne heure, un bruit étrange me tira de mon sommeil. Je sautai d'un bond à bas de mon lit et courus jusqu'au balcon pour voir ce qui arrivait. Le bruit venait du boulevard, où une file interminable de taxis transportait des troupes vers une destination inconnue. Terrifié par ce spectacle, je commençai par penser que la garnison de Paris était en fuite, que Joffre avait perdu la bataille et que Gallieni s'apprêtait à organiser la reddition de la capitale.

Je m'habillai précipitamment et gagnai en hâte l'ambassade de Russie, pour me renseigner.

[581]

Rue de Grenelle, deux agents de police français montaient la garde devant le bâtiment et refusèrent de me laisser passer.

— J'ai rendez-vous avec l'attaché militaire, dis-je avec autorité.

— Il est parti la nuit dernière pour Bordeaux, avec toute l'ambassade, me répondit l'un des agents.

Je refusais d'y croire.

— C'est impossible, dis-je. Une ambassade n'a pas le droit de partir ainsi, du moment que le gouvernement reste dans la capitale.

— Le gouvernement français est parti aussi pour Bordeaux, hier matin, rétorqua l'agent en me tournant le dos.

Mon cœur cessa de battre. C'était la fin de tout ! Désespéré, je revins à l'hôtel. Je me voyais déjà arrêté par les Allemands, comme espion, torturé, les doigts brûlés. A l'hôtel Scribe, je bouclai mon sac de voyage, réglai ma note et partis à pied, en quête d'une chambre à bon marché dans un établissement modeste.

Comme je longeais la terrasse du Café de la Paix, j'entendis une clameur et des cris perçants, venant de la place de l'Opéra. Les crieurs de journaux brandissaient le dernier communiqué : « Grande bataille sur la Marne ! La garnison de Paris, transportée jusqu'au front par Gallieni, enfonce un flanc de l'ennemi ! L'armée de von Kluck en retraite ! »

Le sang se remit à couler normalement dans mes veines. La foule criait : « Gallieni ! Gallieni ! » Je mêlai mes cris aux siens.

Rue du Helder, tout près de là, je trouvai une minuscule chambre, pour trois francs par jour, à l'hôtel du Nil (nom absurde et qui n'avait rien à voir avec l'Égypte). L'endroit était vraiment modeste, mais avait l'air propre. Je défis mon bagage, descendis et pris l'autobus pour Montparnasse.

Le café de la Rotonde débordait de monde. La plupart des clients étaient debout, tasse de café ou verre à la main. Tous les gens parlaient en même temps de la bataille de la Marne. Je retrouvai mes Polonais à la même table, et l'un d'eux m'invita à partager une moitié de chaise avec lui. Nous fîmes mieux connaissance, et je découvris ainsi que mon compagnon de chaise était docteur en médecine et adorait la musique, comme la plupart des membres de sa profession. Nous passâmes des heures au milieu de cette foule. De temps à autre, l'un d'entre nous allait aux renseignements ; mais les nouvelles restaient les mêmes : l'ennemi battait en retraite.

A neuf heures du soir, c'était le couvre-feu : tout le monde dut partir.

[582]

Mon médecin polonais me proposa de l'accompagner à son hôpital, où il était de service de nuit, en qualité d'interne.

— Vous pourrez prendre une tasse de thé à la salle de garde, me dit-il. Il y a même là un piano.

Impossible de résister, d'autant que je n'avais pas vu un piano depuis mon départ de Londres. L'hôpital Lariboisière offrait un spectacle lugubre, cette nuit-là : des ambulances arrivaient de minute en minute, transportant du front des soldats gravement blessés et repartant sans perdre de temps pour aller en chercher d'autres. Dans la salle de garde, mon interne polonais me présenta à quelques médecins assis autour d'une longue table et occupés à boire du thé ou du café. Ils parlaient entre eux, sans la moindre émotion, de cas difficiles, sans pouvoir finir de vider leur tasse, appelés qu'ils étaient sans cesse pour pratiquer une nouvelle intervention chirurgicale.

Pour la première fois, je prenais conscience, de façon aiguë, de l'absurdité et de la véritable horreur de la guerre. Des jeunes hommes innocents, hier encore pleins de santé et d'insouciance, se faisaient massacrer aujourd'hui par d'autres, aussi jeunes et innocents qu'eux. Quelle farce tragique et intolérable !

Mon regard avait timidement repéré le piano droit dans un angle de la pièce. Je m'en approchai, soulevai le couvercle et frappai quelques notes. L'instrument sonnait abominablement faux ; deux ou trois touches étaient muettes. Je m'assis néanmoins, et me mis à jouer. J'ai joué la Sonate Pathétique de Beethoven, et je dois dire que je ne l'avais jamais encore jouée ainsi. Ce n'était pas une question de sonorité ; c'était une question d'émotion. J'étais au bord des larmes ainsi que toutes les personnes présentes.

Mes maigres réserves financières s'amenuisaient terriblement. Les cinq livres-or avaient déjà fondu. Je m'accrochais désespérément à garder la somme dont j'avais besoin pour régler deux semaines de plus à l'hôtel. De ce fait, il ne me restait rien pour acheter un peu de nourriture vraiment solide. Pendant quatre ou cinq jours, je ne me nourris que de ces petites grappes de raisin que l'on vendait en France dans les rues, pour quelques centimes, à la saison des vendanges. Je mourais de faim à tel point qu'il m'était impossible de dormir.

Ces terribles journées où j'avais le ventre creux me rappellent un petit épisode tragi-comique.

[583]

Un soir où je passais devant le Café de la Paix, je remarquai, dans le restaurant illuminé, trois officiers anglais qui dînaient à une table tout contre la vitre. L'un d'eux était une de mes relations londoniennes. M'apercevant à travers la glace, il me fit des signes et des mimiques d'invite à les rejoindre. Je pénétraï dans le restaurant. Il se leva pour m'accueillir et me présenta à ses compagnons de façon flatteuse :

— Dites donc, c'est un plaisir de vous revoir, mon vieux ! Sacrée saloperie d'histoire, cette guerre, hein, quoi ? Mais je vous le dis, mon vieux, on les aura, les Boches ! ajouta-t-il.

Le tout, accompagné de gros éclats de rire. Puis, il reprit :

— Asseyez-vous, mon cher vieux, et dînez avec nous. Je répondis vivement, sans réfléchir :

— Merci, mais je viens juste de dîner.

Quelque chose en moi se révoltait à l'idée que ces Anglais pussent voir à quel point un homme qui a faim peut se jeter furieusement sur la nourriture. Il m'offrit une tasse de café, que j'acceptai ; mais j'étais si nerveux que je me brûlai affreusement la langue à la première gorgée.

Le résultat de cette petite aventure, et du sentiment de frustration qu'elle me laissa, fut une nuit d'insomnie hantée par des visions d'énormes beefsteaks, garnis de pommes soufflées et de sauce béarnaise.

Le lendemain après-midi, je fis à pied le long trajet jusqu'au café de la Rotonde, où mon ami, l'interne des hôpitaux, m'offrit généreusement une tasse de thé. A une table voisine, un homme parlait d'une voix forte, d'une soupe populaire pour artistes. Je me renseignai auprès de lui, et j'appris ainsi qu'il existait un endroit aux Champs-Elysées où, deux fois par jour, une institution charitable servait des bols de soupe et du pain aux artistes naufragés à Paris. Cette fois, je pris l'autobus et n'eus pas de mal à trouver l'endroit. Mais là, on me déclara :

— Il faut attendre encore une heure, avant qu'on distribue ce précieux repas.

Pour tuer le temps, j'achetai une autre grappe de raisin, que je mangeai, assis sur un banc. Peu à peu, mes collègues en art et en ventre creux arrivaient. Il y eut bientôt une assemblée d'une cinquantaine de personnes, dont certaines m'avaient un air familier. Mais chacun restait sur la réserve et ne parlait guère — attitude que je comprenais parfaitement.

Quelques dames (les bonnes âmes charitables) firent leur apparition derrière une immense table et s'affairèrent à empiler des bols, à couper du pain, et autres corvées semblables.

[584]

Pour finir, un homme déposa sur la table une énorme soupière de soupe fumante, avec une longue louche. Nous fîmes la queue devant la table, et deux dames nous distribuèrent nos rations. C'était une bonne soupe de légumes, avec des morceaux de pain qui nageaient dedans, et je savourai le tout, comme si jamais je n'avais aussi bien mangé. Je mastiquais lentement, plein d'un profond respect pour chaque bouchée et chaque gorgée, quand j'entendis une voix m'appeler par mon petit nom. C'était Gabriel Astruc en personne, qui me regardait, ahuri :

— Arthur ! Que faites-vous à Paris dans un moment pareil ? Je rougis de honte d'être ainsi vu par lui dans une soupe populaire.

— Si cela vous amuse, je vous raconterai pourquoi je suis à Paris, et ici par-dessus le marché, répondis-je.

— Attendez-moi, je reviens tout de suite.

Il alla parler aux dames et à quelques-uns des avaleurs de soupe. C'était lui, je l'appris ensuite, qui était à l'origine de cette institution. Il m'entraîna dans un café proche, où je lui fis part de ma malencontreuse aventure.

Je vais tâcher de t'arranger quelque chose, me dit-il quand j'eus fini.

Et il me promit de me tenir au courant aussi rapidement que possible. Il me glissa aussi un billet de cent francs.

— En avance sur un futur concert, me dit-il en souriant, avant de me quitter.

De fait, M. Astruc se débrouilla pour me trouver un petit travail de traducteur de lettres ou de documents saisis sur les prisonniers de guerre. Ma connaissance de l'allemand, du polonais, du russe, de l'anglais et du français, me servit. On me payait cent francs par semaine, et j'étais libre l'après-midi. Cette occupation n'avait rien de militaire. On m'employait en qualité de civil.

La Rotonde devint mon quartier général ; j'appartenais maintenant au « club ». Un jour, Ignace finit par se montrer. Il avait passé tout ce temps à Tours, où il avait fui avec d'autres, lors de la déclaration de guerre. Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus. La vie nous avait séparés. Mais, (que la vie s'en mêlât ou non, nous n'avions jamais eu beaucoup de choses en commun.

La Rotonde, cependant, nous rapprocha involontairement. Deux Polonais, nouveaux venus aussi dans ce café, se joignirent à nous : l'un, peintre de Varsovie (il s'appelait Kramsztyk) ; l'autre, musicien, du nom de Morawski, qui vivait à Paris depuis des années.

[585]

Mon frère et moi, nous formâmes avec eux un quatuor d'inséparables. Nous nous rencontrions tous les jours au café, pour passer ensemble le reste de la journée.

La guerre était dans une impasse, en un sens. Elle avait pris la plus cruelle de toutes les formes : elle s'était enterrée dans les tranchées. Les Français étaient résolus à tenir leurs lignes. Le mot d'ordre était : « Ils ne passeront pas. » L'armée anglaise était elle-même solidement retranchée à l'aile gauche, et l'héroïque roi Albert résistait tenacement, à la pointe extrême de son brave petit pays. L'Italie, à l'origine membre de la Triplice avec l'Allemagne et l'Autriche, avait tourné casaque et déclaré la guerre à l'Empire austro hongrois.

La presse française était pleine d'histoires atroces sur les crimes commis par les armées allemandes en Belgique, en Pologne et dans le nord de la France. Des centaines d'innocents citoyens de ces pays étaient fusillés de sang-froid, en représailles pour la mort d'un soldat allemand abattu par un franc-tireur. Des meurtres, des viols, des tortures inutiles faisaient l'objet de rapports sinistres dans les journaux. Les autorités allemandes déclaraient que ces accusations relevaient de la Greuelpropaganda (propagande de l'horreur) ; mais une part des documents et des lettres qui me passaient par les mains confirmait ces rapports français. Un compositeur connu, Albéric Magnard, avait trouvé la mort, simplement parce qu'il ne s'était pas montré assez poli à l'égard de l'envahisseur. J'étais profondément humilié à la pensée que notre belle civilisation pouvait tomber dans une dégradation aussi abominable, en suivant docilement cet homme néfaste qu'était le Kaiser.

Dans une explosion de rage impuissante, je me fis un jour, subitement, le serment de ne jamais plus jouer de ma vie en Allemagne. Je suis resté fidèle à ce serment jusqu'à ce jour, où j'écris ces lignes — et ce, malheureusement, pour des raisons encore plus atroces.

Je me liai d'une solide amitié avec Morawski, qui devait devenir, bien des années plus tard, directeur du Conservatoire National de Varsovie. Nous échangeons souvent

nos idées, à la Rotonde, sur beaucoup de sujets, et nous apprîmes à nous mieux connaître l'un l'autre, non seulement humainement, mais aussi musicalement.

[586]

Nous passions des heures devant son piano, sur lequel il me jouait ses compositions, qui témoignaient d'un réel talent. De mon côté, je l'initiais à la musique de Szymanowski.

A cette époque, j'assumais également un autre rôle : je posais pour un portrait. Le peintre était une vieille fille, Mlle Olga Boznanska, polonaise et très connue dans les cercles d'art parisiens. Elle m'avait entendu à Krakow, avait aimé mon jeu, et tenait maintenant absolument à faire mon portrait. Elle avait un très grand studio, boulevard du Montparnasse, où je venais chaque jour, à quatre heures de l'après-midi, prendre place dans un fauteuil dressé sur une petite estrade, et poser une heure ou deux.

Elle était un peu excentrique, la chère Olga Boznanska. Elle avait une cinquantaine d'années ; petite et mince, elle avait aussi des yeux sombres d'une grande intensité et qui vous regardaient, du fond d'un petit visage trop poudré lui donnant un air de Pierrot. Elle portait toujours une longue robe noire, comme si elle avait été sur le point de se rendre à l'église, et un boa autour du cou, probablement pour dissimuler un double menton. A cinq heures juste, chaque jour régulièrement, elle cessait de peindre. Elle annonçait :

— C'est l'heure du thé et de la visite de mes petites souris.

Là-dessus, sortant on ne savait d'où, une douzaine, au moins, de souris se mettaient à trotter jusqu'au milieu du studio, pour recevoir à manger des mains de leur amie peintre. S'il y avait des dames en visite, il arrivait que certaines d'entre elles s'enfuyaient vers la porte en poussant des cris perçants. Quant à moi, je prenais la chose assez philosophiquement. De toute façon, mon grand portrait en pied était superbe, et elle en commença un autre, de trois quarts.

Kramsztyk, brillant portraitiste lui-même, demanda à Mlle Olga l'autorisation de faire aussi mon portrait dans son studio, en même temps qu'elle ; ce qu'elle accorda gracieusement. J'ai toujours en ma possession le très beau portrait qu'il fit de moi ; mais les deux autres, peints par Boznanska, ont disparu de mon domicile parisien au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Pour en revenir à la Première Guerre mondiale... Morawski me présenta un soir à une famille roumaine : une veuve, dotée de deux filles et d'un fils, tous trois musiciens. Le fils était un violoniste extrêmement doué ; la fille aînée jouait fort bien du piano ; la cadette était bonne violoncelliste.

[587]

C'étaient des gens charmants et très vivants. Morawski enseignait le piano à l'aînée et était devenu un intime de la famille. Lors de ma toute première visite, la mère nous retint à dîner et nous régala de quelques merveilleux plats roumains. Je me découvris beaucoup de choses en commun avec cette famille. Naturellement, après le dîner, nous nous livrâmes à une débauche de musique. Avec le fils, je jouai une sonate ; la pianiste joua de façon remarquablement belle Thème et Variations de Fauré, et moi-

même, ma foi, je jouai tout. Il était minuit lorsque, Morawski et moi, nous prîmes congé.

Je revins souvent dans cette famille hospitalière. La mère était une femme intelligente et communicative, qui dirigeait avec infiniment de perspicacité l'avenir de ses enfants. De toute évidence, elle préférait le fils, qui était beau, et gentil garçon ; elle se montrait aussi très maternelle envers la plus jeune des filles. Marguerite, la pianiste, était traitée en Cendrillon. Cela me semblait incompréhensible, car c'était une jeune fille adorable, du type roumain le plus pur, avec un très beau teint, une chevelure très brune et des yeux de velours noir. Son expression mélancolique me touchait. Je devins en un sens son protecteur. Je la faisais jouer, je la félicitais avec emphase, je multipliais à son égard les petites attentions polies, aux repas. Et je l'embrassais aussi, quand nous étions seuls une minute, ou je lui pressais la main sous la table.

Le gouvernement français finit par regagner Paris, et avec lui tout le corps diplomatique. Je me hasardai à pousser une pointe, un jour, jusqu'à la rue de Grenelle, et trouvai le comte Ignatiev de retour à l'ambassade. Je n'en demandai pas moins à voir le colonel Osnobishine. Il me reçut, cette fois, dans un petit bureau. Il avait l'air un peu embarrassé.

— Je regrette de vous avoir laissé tomber, dit-il. Mais le temps me manquait pour quoi que ce fût. Nous avons reçu ordre de partir immédiatement. L'ambassade était en proie à la panique. Alors, qu'êtes-vous devenu, depuis notre départ ?

Je lui fit un récit plus ou moins exact de ma vie. Il écouta avec sympathie. Quand je me levai, il dit :

— Ecoutez, Roubinshtain, si vous avez besoin de quoi que ce soit, venez me trouver !

La vérité est que la vie, à Paris, pendant cette guerre, n'était pas seulement tolérable — elle offrait même certains avantages.

[588]

La grande capitale, désertée par la plupart de ses citoyens, s'était rétrécie aux dimensions et à l'allure d'une très attrayante ville de province. En dépit de la dangereuse proximité du front et des incessants mouvements de troupes, on finissait par se faire à ce genre d'existence. Je suis convaincu que l'adaptabilité de la race humaine à tout changement, quel qu'il soit, est infinie.

Un matin, la bonne de l'hôtel du Nil me réveilla à huit heures, pour me dire :

— Il y a là une jeune fille qui désire vous voir. Elle attend en bas.

Je demandai de qui il s'agissait.

— Elle n'avait pas envie de donner son nom, répondit-elle. Mystère... Je pensai que ce devait être quelqu'un débarqué de l'étranger, car personne à Paris ne m'eût réveillé de si bonne heure.

Je m'habillai rapidement et descendis dans le petit salon voisin de l'entrée. Marguerite, la pianiste, y était assise calmement, un sac de voyage à ses pieds. Elle se leva en me voyant et dit simplement :

— Je me suis enfuie de la maison. Je viens vivre avec vous.

Ma première réaction fut la stupéfaction. Puis, je me souvins de ce terrible matin où Pola était "arrivée ainsi, à Varsovie. Je pris la main de Marguerite.

— Ma chère amie, que vous a-t-on fait ? lui demandai-je.

— Rien. Personne ne sait où je suis. Personne ne m'a vue partir.

C'était absurde. Il fallait absolument savoir ce qu'il y avait là derrière.

— Déposez votre sac chez le concierge, dis-je. Et allons parler de tout cela.

Je l'emmenai dans un petit café du boulevard, où nous nous installâmes devant des tasses de café et des brioches, et je la priai de tout me raconter. Cela se résumait à peu de chose :

— Ma mère ne m'aime pas, depuis toujours. Elle ne s'intéresse qu'à mon frère et à ma sœur. Elle n'a qu'une idée : me renvoyer en Roumanie, pour que j'y épouse un riche vieillard. Mais moi, c'est avec vous que je veux vivre, Arthur. Nous nous aimons, et c'est la seule chose qui compte.

Sa voix avait quelque chose de pathétique et de ridicule à la fois.

— Ma chère enfant, dis-je, tout cela est un aimable rêve, mais ne peut que rester un rêve et rien d'autre.

[589]

La réalité est souvent cruelle ; elle nous permet rarement de vivre nos rêves.

Puis, lui prenant les mains, je repris :

— Vous êtes mineure, ma chère. Votre mère a le droit de lancer la police sur vos traces et de vous faire ramener de vive force. Elle a aussi le droit de me poursuivre pour enlèvement de mineure.

Elle restait assise, sans bouger, et m'écoutait avec la plus complète indifférence, ses grands yeux perdus dans le rêve.

Ce fut une journée difficile et que je ne suis pas prêt d'oublier. Nous sommes restés interminablement assis dans ce café, à tel point que je m'attendais que l'on nous jetât dehors. Puis, nous avons marché jusqu'aux Tuileries, où nous nous sommes assis sur un banc dominant la place de la Concorde. Par sa faute, je négligeai de me rendre à mon travail. L'heure du déjeuner avait passé, et je continuais à parler, et elle, à m'écouter. C'était un jour froid de décembre, et nous étions gelés. Au bout du compte, épuisé et exaspéré, je la saisis par la main et lui dis, d'un ton glacial :

— Bien, je vais vous conduire à Morawski. Nous lui demanderons que faire.

Elle obéit placidement. A la Rotonde, Morawski occupait la table habituelle, avec Ignace et Kramsztyk. A ma requête urgente, il répondit en me suivant dans la rue, où Marguerite nous attendait.

Nous montâmes dans la chambre de Morawski, où il m'écouta avec une consternation et une impatience croissantes. Puis, se tournant vers la jeune fille, il s'écria furieusement :

— Espèce de petite idiote ! Comment as-tu l'audace de faire un gâchis de ta vie, et de celle de Rubinstein par-dessus le marché ? Allons, viens, je te ramène chez ta mère !

Elle obéit tout aussi placidement. Nous passâmes prendre son sac de voyage à mon hôtel, et ils s'en furent tous deux.

Etrange fille, que cette Marguerite ! Si douce et si jolie — ce qui ne l'empêcha pas d'empoisonner pour moi l'air de Paris, toute cette longue journée.

Un jour, un Anglais m'accosta à la Rotonde :

— J'espère bien vous entendre à Londres, pour votre concert de janvier, me dit-il.

Devant l'expression d'incrédulité qui figeait mon visage, il tira de sa poche un journal londonien le Daily Telegraph, où je pus me voir annoncé comme soliste dans le Concerto en sol majeur de Beethoven, avec le London Symphony Orchestra.

[590]

Fou de joie à cette nouvelle, je remerciai cet Anglais avec effusion. Je n'avais plus qu'un désir en tête : partir pour Londres aussi vite que possible.

Une visite au colonel Osnobishine régla l'affaire. Il me remit un document légal, signé, déclarant que mon travail d'artiste constituait une contribution utile à la guerre, en tant que propagande pour les Alliés.

De mon côté, j'écrivis un petit mot à Mme Bergheim pour l'avertir de mon arrivée, et une lettre à Muriel, lui expliquant les raisons de mon retour.

Ce ne fut pas sans tristesse que je quittai Paris. J'avais fini par m'attacher à la Rotonde et à l'animation de son « club », à Olga Boznanska et à ses souris, ainsi qu'à mes Roumaines exaltées. Paris en guerre était tout ensemble tragique et beau, et ses habitants témoignaient d'un cœur et d'un courage que je ne leur avais jamais connus.

Ignace, Morawski et Kramsztyk m'accompagnèrent à la gare du Nord. En les quittant, je leur promis de les retrouver à la Rotonde, aussitôt après la guerre.

75

Londres en guerre offrait un contraste complet avec Paris. Au lieu de la diminution de population que je m'attendais à trouver, on eût dit que la capitale anglaise s'était enrichie d'un afflux considérable de gens.

Des milliers de Belges, fuyant devant l'envahisseur, avaient cherché refuge en Angleterre. Beaucoup de familles françaises considéraient les îles Britanniques comme plus sûres que le continent. Des soldats, des marins, en permission ou se rendant sur le front, sillonnaient les rues. Les théâtres, les salles de concert et les cinémas étaient bondés tous les soirs. Les concerts attiraient même plus de gens qu'avant la guerre.

Mme Bergheim envoya une voiture pour m'accueillir à la gare Victoria et me reçut avec sa bonté habituelle. Elle était un peu blessée de ne pas avoir eu de mes nouvelles au cours de cette longue absence — reproche bien naturel de la part d'une épistolière aussi assidue qu'elle.

[591]

Muriel, que je vis le jour suivant, prit la chose plus intelligemment. Elle avait perdu beaucoup de son agressivité et de son esprit offensif, et elle avait gagné en tolérance. Paul, me raconta-t-elle, était rentré immédiatement après la déclaration de guerre, puis reparti pour l'Amérique, pour aller voir sa mère qui était gravement malade.

— Il m'a abandonnée à mon sort, me dit-elle, sans s'apitoyer le moins du monde sur elle-même. Mon secrétaire croule sous les notes impayées de boucher, d'épicier, de laitier et le reste. Mais les boutiquiers anglais sont la race la plus généreuse et la plus confiante du monde. Ils continuent à me faire crédit, dans la certitude que je paierai mes dettes, un jour ou l'autre.

Tant et si bien que Muriel poursuivait ses séances musicales, recevait toujours ses amis et servait toujours le thé dans le studio — même si c'était à une échelle très réduite.

Sylvia Sparrow était rentrée de Lituanie, après avoir dû traverser le nord de la Finlande et de la Suède, d'où elle avait pu revenir en sécurité, par mer. Elle me conta merveilles du domaine des Mlynarski, de leur magnifique hospitalité, de leur maison d'invités, des beautés du fleuve Niémen et des charmants enfants de la famille.

— Les Allemands ont remporté une grande victoire en Prusse orientale et pénétrèrent actuellement en Lituanie, ajouta-t-elle. Toute la famille Mlynarski a fui vers Moscou, et Paul et Zosia sont retournés à Varsovie.

Ce même soir-là, Sylvia m'emmena dans une demeure amie, où des musiciens belges jouaient de la musique de chambre. On peut imaginer sans peine ma surprise et ma joie en voyant parmi eux Eugène Ysaye. Ils jouèrent le Quatuor en sol mineur pour piano de Mozart, avec Mark Hambourg au piano. Hambourg était un pianiste de la vieille école des virtuoses ; sa sonorité percutante et son traitement libre de l'œuvre convenaient aussi peu que possible à Mozart.

Quand ce fut fini, Sylvia me présenta à la maîtresse de maison, qui était elle-même pianiste, ainsi qu'aux Belges. Ysaye me fit un accueil très chaleureux et, de but en blanc, m'invita à jouer avec ses collègues et lui-même (tous membres du quatuor de Bruxelles qui portait son nom), le Quatuor en ut mineur de Fauré. Hambourg, qui ne m'avait jamais entendu, eut la bonté d'accepter ; j'acquiesçai donc, le cœur battant, et nous attaquâmes l'œuvre avec élan.

[592]

Au milieu du premier mouvement, il y a une très belle phrase pour le piano, que le violon reprend en écho. Ce soir-là, inspiré par le maître, je fis passer dans cette phrase une émotion extraordinaire. Ysaye s'arrêta de jouer et s'écria :

— C'est beau, c'est beau ! Tu es un poète ! Recommence ! Je recommençai la phrase en rougissant et en y mettant tout le sentiment que je pouvais avoir en moi. Cette fois, Ysaye poursuivit de son côté, de façon si divine que ce fut mon tour d'avoir la gorge serrée. Si curieux que cela puisse paraître, cette phrase de Fauré scella entre nous une affection de père à fils, qui a duré jusqu'à la mort d'Ysaye.

Sylvia m'aida à trouver un nouveau moyen de gagner ma vie. Elle avait loué un studio avec un piano, et y donnait des leçons de violon. Comme je l'en félicitais, elle m'offrit de partager l'aventure avec elle.

— Deux jeunes filles et un jeune garçon m'ont demandé si vous donniez des leçons, m'expliqua-t-elle. Je leur ai conseillé de passer à midi, demain, et de venir jouer pour vous. Tous les trois, ils peuvent se payer ce luxe. Je suis sûre que vous pourriez trouver autant d'élèves qu'il vous plairait.

Cette offre me séduisait et, le lendemain, je me transformai en professeur de piano. L'une des jeunes filles était une travailleuse acharnée ; la seconde transpirait si abondamment qu'elle devait s'arrêter toutes les cinq ou six mesures pour s'essuyer la figure et les mains. Quant au garçon, il était doué, mais manquait de coordination.

Mon séjour à Belsize Park posait un problème important. J'étais trop loin de mes occupations quotidiennes. Il me fallait trouver une forme de logement quelconque,

quelque part entre Kensington et Chelsea — entre le studio de Sylvie et celui de Muriel. Mme Bergheim fut touchante à ce propos :

— Vous me manquerez, mon cher enfant, me dit-elle. Mais je vous comprends. Promettez-moi, s'il vous plaît, de venir me voir de temps à autre.

Après avoir vainement tenté de trouver mieux, je finis par louer une chambre sordide dans Fulham Road, non loin d'Edith Grove. Elle était éclairée au gaz ; elle sentait mauvais ; elle était crasseuse ; son unique vertu était son prix, très bas.

Grâce à Eugène Ysaye, que je voyais presque quotidiennement, ma vie de concert ne tarda pas à prendre une allure vraiment passionnante. Le maître et son épouse habitaient en ville dans une belle demeure, qu'un admirateur — un lord anglais qui préférerait rester à la campagne — avait mis à leur disposition pour la durée de la guerre.

[593]

Ysaye aimait bien que je vienne dans l'après-midi, après sa sieste, pour partager avec lui du café très fort (il abhorrait le thé) et jouer quelques sonates ou parler des concerts.

Il loua mon interprétation du Concerto en sol majeur de Beethoven, qui m'avait valu beaucoup d'applaudissements, et il accepta de se joindre à moi, après le concert, pour souper à Edith Grove.

Le souper consistait en cheddar, en crackers, en jambon froid, le tout arrosé de café fort. Heureusement, Muriel avait un peu de bière dans la glacière. A peine eut-il aperçu la salle de musique, qu'Ysaye s'exclama :

— Quel cadre magnifique ! Je pourrais passer ma vie ici !

Sammons et Sylvia (qui étaient amoureux l'un de l'autre) jouèrent, avec ce cher Lionel et Rubio, le quatuor de Debussy, en l'honneur du maître, à qui il est d'ailleurs dédié. Ravi de leur jeu, Ysaye embrassa Tertis sur les deux joues, mais déclara, à notre stupéfaction, qu'il n'arrivait pas à comprendre cette musique : elle était trop moderne pour lui.

Ysaye et moi, nous donnâmes plus de vingt concerts durant la saison, dont beaucoup pour la Croix-Rouge, les Belges, les Polonais et pour d'autres œuvres de guerre. Mais j'eus aussi la chance de jouer avec lui des sonates, à son propre récital au Queen's Hall — et ce, en refusant le cachet qu'il m'offrait. Ensuite, ce fut lui qui joua avec moi, à mon récital de Wigmore Hall (ainsi avait-on rebaptisé la Salle Bechstein) — cette fois à mon bénéfice.

Naturellement, je ne parle pas de toutes nos séances de musique de chambre à Edith Grove, en compagnie de notre vieille garde et des nouveaux venus belges. Désormais, c'étaient nous, les musiciens, qui organisions les soupers. Tout cela était merveilleux. Et quelle chose étrange, quand j'y pense, que les deux hommes qui ont eu une importance aussi capitale dans l'évolution de ma carrière de pianiste, aient été les deux plus grands violonistes de notre temps !

Un après-midi où je me promenais dans Piccadilly, quelqu'un m'arrêta. C'était le peintre John Sargent, qui s'écria :

— Rubinstein ! Quelle heureuse surprise ! Je parlais justement de vous, hier soir, à une délicieuse vieille dame qui meurt d'impatience de vous revoir. Voilà des années qu'elle essaie de mettre la main sur vous ; elle m'a demandé de l'y aider.

[594]

Je vous en prie, venez demain, à quatre heures, à mon atelier de Tite Street. Elle y sera ; je travaille actuellement à une esquisse d'elle. J'étais intrigué et lui demandai :

— Me connaît-elle personnellement, ou simplement par ouï-dire ?

— Elle vous connaît très bien, me répondit-il. J'avais beau faire, je ne pouvais me souvenir d'aucune vieille dame correspondant à la description qu'il me faisait.

— Merci, lui dis-je. Je serai donc à votre studio, à quatre heures, demain.

Le jour suivant, très intrigué, je me rendis chez lui. Il y avait trois autres personnes dans l'atelier, en train d'examiner ses toiles : une dame à cheveux gris et un jeune couple. La dame s'exclama, dans un mélange d'anglais, de français et d'espagnol :

— Ah, ah, voilà Rubinstein, enfin ! Ah, comme je suis heureuse ! Oh, que bien ! Juanita ! José Antonio ! Je vous présente Rubinstein.

Et s'adressant à moi en souriant, elle ajouta :

— Voici mon neveu et sa femme. Ah !

Impossible toujours de deviner qui elle était. Le mystère ne s'éclaira pour moi qu'après plusieurs autres petites exclamations décousues de sa part.

Son nom était Eugenia Errazuriz, et sa fille et elle avaient déjeuné avec Armand de Gontaut Riron et moi chez Romaine Brooks, à Paris, en 1906. Brusquement, je me rappelai comme elle avait été impressionnée par mon exécution de l'Après-midi d'un Faune. Et maintenant, elle me déclarait, avec la manière drolatique qui n'était qu'à elle, qu'elle ne m'avait jamais oublié et que, depuis ce jour lointain, elle essayait en vain de me retrouver. Son neveu, José Antonio Gandarillas, qui était celui des trois qui s'exprimait le plus clairement, m'expliqua que sa tante m'admirait fanatiquement comme artiste, et qu'elle avait toujours tellement parlé de moi, que, lui-même, il avait l'impression de m'avoir connu toute sa vie.

— Maintenant qu'elle vous a enfin retrouvé, elle n'est pas près de vous perdre de nouveau, conclut-il.

Sa tante approuvait à grands renforts de « ah » et de « oh ». La nièce, jeune femme exquise et très élégante, se taisait ; mais ses yeux étincelaient.

J'étais assez ahuri et très gêné de toutes ces outrances. John Sargent, lui, restait à l'écart, avec un sourire indulgent.

[595]

Eugenia Errazuriz donna une fois de plus libre cours à sa surexcitation :

— Venez, ah ! los dos, venez dîner, oh ! ce soir, nous dit-elle, à Sargent et à moi, avec un sourire enjôleur.

— Avec grand plaisir, merci, répondîmes-nous tous deux en chœur.

Il y avait quelque chose d'irrésistible en cette femme.

Je rentrai me changer et passer un smoking, et décidai de revenir à l'atelier pour prier M. Sargent de m'amener au dîner. Pour être franc, j'avais très envie d'en savoir plus long sur ces gens. Il eut la bonté de satisfaire entièrement ma curiosité.

— Eugenia, comme tout le monde l'appelle, est l'épouse divorcée d'un diplomate chilien. Toute son existence, depuis son mariage, s'est passée entre Paris et Londres.

Célèbre pour sa beauté, elle était connue à Paris comme « la belle Mme Errazuriz ». Pour avoir vécu tant d'années loin de son pays, elle a tendance à oublier un peu sa langue maternelle, l'espagnol ; et son français et son anglais n'ont jamais été tout à fait à la hauteur. C'est ce qui explique l'étrange charabia dont elle se sert. Quoi qu'il en soit, poursuivit Sargent, brandissant un index emphatique dans ma direction, je n'ai jamais connu personne qui ait un goût aussi infallible, à croire qu'elle est sorcière. Que ce soit en art, en musique, en littérature ou en décorations d'intérieurs, elle a le don de voir, d'entendre, de sentir, de flairer les vraies valeurs, la vraie beauté. Ce qui signifie, conclut-il en souriant, que sa joie de vous retrouver implique qu'elle a vu en vous quelqu'un de très extraordinaire et de très rare.

Je ris, n'en croyant rien.

Nos Chiliens vivaient à l'angle de Tite Street et de l'Embankment, à quelques maisons du studio de Sargent. Sur le chemin, le peintre me fournit encore quelques renseignements supplémentaires :

— Elle vit avec son neveu et sa femme, laquelle est très riche et est la sœur de l'ambassadeur du Chili à Londres. Eugenia elle-même n'a jamais eu vraiment d'argent. Lorsqu'elle en a, elle le dépense, ou le distribue à un artiste ou à un poète dans le besoin.

Nous entrâmes et un maître d'hôtel nous conduisit au grand salon qui se trouvait à l'étage. Les trois Chiliens nous reçurent avec la même exubérance. La grande pièce lambrissée de chêne renfermait beaucoup de très beaux objets, entre autres un magnifique Steinway à queue.

[596]

En plus d'un Boldini, il y avait un portrait d'Eugenia par Sargent, accroché au mur (j'appris ensuite que nombre d'autres artistes, connus ou non, avaient fait son portrait). Les fleurs, le mobilier étaient choisis et disposés avec un goût parfait.

A mes compliments admiratifs, Eugenia répondit par des protestations :

— Trop de choses, ah ! beaucoup trop de petites choses, ah ! ah ! il faut jeter tout ça ; Juanita aime les bibelots, hum-hum (etc.)

Finalement, j'examinai de plus près cette Eugenia. Sa beauté avait dû être resplendissante, et elle était encore belle à sa façon, malgré qu'elle eût dépassé la cinquantaine. Elle était agréablement rondelette ; le teint et la texture ferme de sa peau étaient remarquables (le lecteur ne doit pas oublier que nous vivions encore avant l'ère du « lifting ») ; elle avait un petit nez retroussé et mutin et une bouche à l'arc parfait ; ses cheveux étaient gris, avec encore beaucoup de fils noirs. Mais ce qui, en vérité, lui conservait toute sa séduction, c'étaient son charme et sa vitalité irrésistibles.

Pendant le dîner, dont le menu eût réjoui Lucullus, nous discutâmes passionnément de la guerre et de ses conséquences tragiques. Eugenia, malgré tous ses petits défauts de langage, exprimait beaucoup de mes propres pensées — par exemple, le refus délibéré d'abdiquer et la notion d'un amour de la vie inconditionnel. Nous parlâmes de miracles — sujet toujours délicat en la présence de catholiques — et je ne pus m'empêcher de livrer le fond de ma pensée. Toute ma vie, j'ai eu une grande tendresse pour ce mot de « miracle », parce que mon sentiment a toujours été que

tout dans l'univers — et tout sans exception — est miracle et que rien de ce que notre cerveau peut concevoir, ou même rêver, n'est impossible. Je disais :

— Si le hasard voulait que l'on pût regarder le monde d'un œil frais et intact, au sortir d'une crise d'amnésie, vous comprendriez ce que je veux dire. Peut-il y avoir plus grand miracle que la vie elle-même, que la musique, que les fleurs, que l'amour ? Le malheur est que la nature humaine a tendance à s'habituer aux miracles, à tel point que nous finissons par avoir une manière complètement faussée de considérer tout comme allant de soi.

Mon credo philosophique favori, et maintes fois répété, trouvait un écho de sympathie en Eugenia. Les autres, j'en ai peur, ne comprenaient pas le sens de mes paroles, mais en aimaient la conviction passionnée.

[597]

De toute façon, je les apaisai en jouant quelques morceaux sur le merveilleux Steinway.

Eugenia, José Antonio et Juanita ne me perdirent certes plus. Ils entrèrent dans mon existence de façon étrange, subrepticement. Chaque jour, ils me faisaient signe. Un matin, un lourd sac de voyage en cuir, de chez Asprey, fut déposé à mon logement. Il y avait dedans un nécessaire de toilette en argent, à mes initiales, et accompagné d'une carte d'Eugenia avec ces mots : « Merci pour votre merveilleuse musique. » Un autre matin, ce fut une belle robe de chambre en satin bien chaude, de chez Harborow dans Bond Street, qui trouva son chemin jusqu'à ma chambre. Un mot de Juanita m'expliquait qu'elle se tourmentait à la pensée que je risquais de prendre froid dans une robe de chambre trop légère. Un soir, je remarquai le délicat parfum masculin qui se dégageait du mouchoir de José Antonio. Le lendemain, un énorme flacon de Hammam de Penhaligon était en ma possession — et je dois avouer que depuis lors, je n'ai jamais cessé d'employer ce parfum. A leurs dîners, ils me présentaient à des artistes, des écrivains, des hommes politiques, des ambassadeurs, en me traitant régulièrement en hôte d'honneur.

Mais ce n'est pas tout. Un matin, le maître d'hôtel de Juanita se présenta chez moi :

— C'est pour vos bagages, monsieur.

— Mes bagages ? Pourquoi ? demandai-je, intrigué.

— Madame m'a ordonné de vous ramener à la maison. C'était un samedi. Je pensai : « Sans doute ont-ils l'intention de m'emmener hors de la ville pour le week-end ; n'empêche, ils doivent me réserver une surprise. »

Nous fîmes mes bagages très rapidement : ma grosse malle et le reste étaient restés chez Mme Bergheim. Le chauffeur me conduisit à une maison, à l'angle de Royal Hospital Road et de Tite Street. Le maître d'hôtel m'ouvrit la porte, prit mes bagages, disparut avec eux dans la maison en gravissant un étage. Je suivis docilement, comme un enfant suivrait le Père Noël. Nous pénétrâmes dans une large pièce où le soleil ruisselait par deux fenêtres. Dans un angle, un grand piano de concert Bechstein. Pour mobilier, un divan confortable, deux fauteuils et une table basse, couverte de fruits et de fleurs. Le maître d'hôtel me montra également une petite chambre à coucher, avec salle de bains adjacente.

— C'est votre appartement, monsieur, ajouta-t-il avec un large sourire.

Je courus jusque chez eux, où ils attendaient tous, se doutant bien que je viendrais.

[598]

La scène qui suivit fut si émouvante et si pleine de cœur que je renonce à la décrire.

Il va de soi que je présentai mes Chiliens à Muriel, que je leur amenai Ysaye et que je leur fis faire connaissance de « Tante Clara ».

Avec Muriel, cela n'alla pas trop bien. Son air mal déguisé de supériorité et son rire moqueur juraient avec leur courtoisie innée de Latins. Mais Eugenia adora la salle de musique. Lors de notre nuit musicale suivante — avec Ysaye et son quatuor, Sylvia, Tertis et Sammons — Juanita se chargea du souper, qui me rappela l'âge d'or où Draper gagnait aux courses.

Un autre soir, nous fîmes de la musique de chambre chez les Gandarillas. Les peintres Sargent et Augustus John, l'ambassadeur du Chili et sa femme, ainsi que la femme de l'ambassadeur d'Espagne y assistaient.

Ysaye, Désiré Defauw, Tertis, un violoncelliste belge et moi-même, nous étions en train de jouer le quintette pour piano de Frank, lorsqu'un coup violent frappé au mur nous arrêta net. José Antonio expliqua :

— Ah, ah, ça recommence ! Notre voisin est un vieil hypocondriaque, colonel en retraite de l'Armée des Indes. Il déteste les étrangers et ne manque jamais une occasion de nous ennuyer.

Les coups dans le mur avaient cessé ; nous nous remîmes au quintette.

Brusquement, il y eut une clameur dans la rue, juste en dessous de la fenêtre ouverte :

— Arrêtez votre sacré bruit ! Nous sommes en guerre ! Vous n'avez pas honte de danser en un moment pareil ? La police devrait chasser de ce pays tous les étrangers !

Nous avons cessé de jouer pour écouter. Gandarillas, indigné de ce langage insultant, se précipita dans la rue, prêt à se battre avec le voisin. Mais celui-ci était déjà rentré chez lui. Refusant d'abdiquer, José Antonio alla tirer sa sonnette. L'homme ne réagit pas. José Antonio sonna encore, longtemps, cette fois. Toujours rien. A la fin, hors de lui de fureur, Gandarillas brisa la vitre d'une fenêtre à côté de la porte et rentra à son tour, une main en sang.

Nous en étions tous à commenter son courage, lorsqu'on sonna à la porte. Deux agents de police demandaient à voir le propriétaire de la maison. José Antonio descendit leur parler et revint, l'air un peu embarrassé.

— Ils veulent que nous allions tous, immédiatement, au commissariat, nous avoua-t-il.

[599]

Cela devenait drôle et nous finissions par être ravis. Tout notre petit groupe, en vêtements du soir élégants — les hommes en chapeau haut de forme — pénétra dans le commissariat, où notre colonel chauvin, les yeux exorbités et le nez rouge, nous attendait. A la vue de l'ambassadeur, des deux grands peintres, de l'imposante silhouette d'Ysaye et des dames très dignes, ainsi que des autres, le fonctionnaire de police resta bouche bée. Puis, se mettant en colère, il s'adressa ainsi à notre accusateur :

— C'est cela que vous appelez une bande de fauteurs de troubles, d'ivrognes et de mauvais garçons ? Et où est donc cet orchestre qui jouait une abominable musique de danse ?

Le vieux colonel resta sans réponse. Il était vraiment muet — et aussi un peu ivre.

M. Sargent expliqua toute l'affaire, en quelques mots bien choisis. Et le fonctionnaire, tout rouge, nous renvoya avec de vives excuses pour l'embarras qu'il nous avait causé. Gandarillas offrit à son voisin coléreux de payer la vitre brisée ; mais l'homme refusa fièrement.

Un matin, je lus dans la presse que les armées russes s'étaient repliées sur de nouvelles lignes fortifiées, de l'autre côté du Bug, abandonnant la Pologne aux Allemands. Dans le courant de la journée, des communiqués extraordinaires annoncèrent : « L'armée allemande a pris Varsovie. »

De rage impuissante, je me martelai la tête des poings. Je croyais voir ma famille assassinée, Pola violée, Varsovie en flammes, l'écroulement d'un monde. Je me demandais qui je haïssais le plus, des Russes ou des Allemands. Retrouvant un peu mon calme, je n'avais plus qu'un espoir : que Pola avait pu enfin rejoindre ses enfants pour fuir avec eux en Russie, que Paul et Zosia étaient sains et saufs et qu'il ne serait pas fait de mal à ma famille. Nous étions complètement coupés les uns des autres. Toute la journée, je restai chez moi, effondré dans un fauteuil, couvant mon désespoir.

Le lendemain matin, je reçus un mot de Muriel : « Je sais quels peuvent être tes sentiments. Viens manger un bout de fromage avec moi. Tendrement, M. » Juanita m'envoya des fleurs, de son côté, comme pour un enterrement, la chère âme. Ysaye, m'administrant une tasse supplémentaire de café très noir, trouva la meilleure des consolations en me disant :

— Ne t'en fais pas trop, mon petit. Ils ont pris Bruxelles aussi. Mais on les aura un jour.

[600]

Peu de temps après, Ysaye suggéra à Lionel, le violoncelliste belge, en même temps qu'à moi, de passer le week-end avec lui, à jouer de la musique de chambre dans la demeure campagnarde de lord Curzon de Kedleston, l'ancien vice-roi des Indes.

— La reine Elisabeth de Belgique, ma fidèle et dévouée élève, m'expliqua-t-il, a confié à lord Curzon la charge de ses trois enfants, pour la durée de la guerre. En tant que vieil ami de la famille royale, j'ai formulé le vœu de pouvoir leur rendre visite. Très poliment, lord Curzon nous invite tous les quatre à venir passer le week-end chez lui, pour y faire un peu de musique.

Nous acceptâmes volontiers cette séduisante invitation et, le samedi après-midi suivant, nous arrivâmes à Basingstoke, la résidence campagnarde de lord Curzon. A l'entrée de la majestueuse demeure, lady Irène, la fille aînée du maître de maison, nous reçut avec cette grâce caractéristique des Anglais.

— Mon père se trouve encore en ville, nous apprit-elle. Mais il sera de retour pour le dîner.

Et, se tournant vers Ysaye, elle ajouta :

— Le prince Léopold, l'héritier du trône, est parti ce matin pour aller rejoindre son père, le roi Albert, sur le front, et son frère passe le week-end chez un ami d'école.

Cela nous laisse seuls avec la petite princesse Marie-José ; mais c'est elle qui aime vraiment la musique.

Après avoir fait un brin de toilette, nous rejoignîmes lady Irène et ses deux sœurs pour le thé. Toutes les trois étaient encore dans l'adolescence (elles avaient perdu leur mère alors qu'elles étaient très jeunes). Elles frappaient par leur beauté. Tandis qu'Irène servait le thé (et du café pour Ysaye), l'adorable petite princesse Marie-José pénétra dans la pièce et nous tendit à chacun sa minuscule menotte, de façon déjà royale.

Le grand violoniste lui demanda d'un ton plein de sollicitude :

— Petite princesse, vous devez être bien triste, après le départ de votre frère pour le front, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête et répondit :

— Mais non, pas du tout. Il est parti pour donner l'exemple, c'est tout.

Ysaye joua pour elle plusieurs morceaux de violon, qu'elle lui avait déjà entendu exécuter, et elle battit des mains de joie.

[601]

Tout le monde alla ensuite se changer pour le dîner, à part le maestro, qui en tenait pour son costume noir habituel, avec col de velours, chemise blanche et lavallière noire.

Lord Curzon, arrivant enfin pour saluer ses invités dans la grande pièce de réception, fit une entrée de juge suprême s'apprêtant à prononcer une condamnation à mort. Son crâne chauve, ses yeux gris d'acier et froids, ses lèvres minces et serrées lui donnaient un visage à la fois suave et sans expression, et il marchait avec une dignité pompeuse. Son grand portrait en pied et en costume d'apparat de vice-roi et de Chevalier de la Jarretière semblait écraser la pièce.

Et pourtant, à table, il se montra sous le jour de l'hôte anglais dans sa perfection, veillant lui-même sur le service des vins, prenant grand soin de faire emplir nos verres, et nous offrant le porto et les cigares, après que les dames eurent quitté la salle à manger.

Plus tard, au salon, comme nous nous apprêtions à jouer un quatuor, il nous arrêta d'un geste en disant :

— Messieurs, j'espère que vous nous accorderez le plaisir de votre musique demain après-midi. Pour l'instant, je crois qu'il est temps de se retirer.

Le matin venu, le maître d'hôtel m'informa de ce que le petit déjeuner était servi dans la salle à manger, en ajoutant :

— Quite informai, Sir. (Sans façons, monsieur.)

Avec Lionel, je fus le premier prêt à descendre. Lady Irène, qui était déjà attablée, nous désigna une longue desserte, en nous invitant à choisir selon nos goûts. Il y avait là dix ou douze plats sur des réchauds, avec tout un assortiment d'œufs brouillés, de saucisses, de bacon, de rognons, de champignons sur toasts, de harengs fumés et de haddock. Nous nous servîmes et rejoignîmes Irène à table.

Au bout d'un moment, les deux Belges firent à leur tour leur entrée, et, cette fois, ce fut le signal d'une vraie scène de comédie. Ysaye, en voyant tous les plats de poisson, s'écria, en s'adressant à son compagnon :

— Mais ce sont des sauvages ! Ils mangent du poisson à huit heures du matin !

Et de commencer à se plaindre à la pauvre Irène du fait qu'il n'y avait pas le moindre honnête morceau de pain en vue, que le café avait une odeur de thé, et le thé une odeur de café. La jeune fille avait, fort heureusement, le sens de l'humour. Elle rit aux larmes et nous l'imitâmes. Ysaye retrouva son calme quand on lui dit qu'il y avait autour de la demeure d'excellents endroits pour pêcher : il avait une passion pour la pêche.

[602]

Lord Curzon ne descendit pas pour le petit déjeuner. Nous passâmes la matinée en compagnie des jeunes filles, tandis que le maestro partait pour la pêche, escorté d'un domestique. Je jouai une sonate pour alto avec Lionel, puis, seul, un peu de Brahms et de Chopin.

A l'heure du déjeuner, lady Irène nous annonça :

— Mon père vous prie de l'excuser. Il sera de retour pour le thé.

Il arriva à quatre heures, nous salua d'une inclination polie de la tête, but une tasse de thé, et dit :

— Messieurs, si vous n'êtes pas fatigués, ce serait un délice d'entendre un peu de musique.

Nous nous installâmes donc pour jouer un quatuor de Dvorak. Les jeunes filles et la petite princesse Marie-José tirèrent leurs sièges tout près de nous, tandis que lord Curzon prenait place dans un profond fauteuil, à l'autre bout de la pièce. Au bout du premier mouvement, il devint évident qu'il dormait paisiblement. Il se réveilla brusquement à la fin du quatuor.

— C'était tout à fait délicieux. Merci infiniment, messieurs. Nous prîmes le train avant le dîner et arrivâmes à Londres un peu fatigués, mais d'excellente humeur.

— C'était tout à fait délicieux, messieurs, nous répétions-nous sans arrêt mutuellement.

José Antonio et Juanita offrirent un grand dîner. Parmi les invités, il y avait deux ambassadeurs et leurs épouses, Harold Nicholson, du ministère des Affaires étrangères, John Sargent et quelques autres personnalités dont j'ai oublié le nom. J'étais assis à côté d'Eugenia. Au cours du dîner, entre autres propos et banalités, je me laissai aller à un panégyrique de l'Espagne et j'exprimai à ma voisine ma passion pour tout ce qui appartenait à ce pays. Je lui parlai aussi de la chance que j'avais failli avoir de jouer en Espagne avec le Quatuor Rosé, mais qui était passée.

Eugenia écouta très attentivement mon long discours. Soudain, me tapotant le bras en prenant un air mystérieux de bonne fée, telle la marraine de Cendrillon avec sa baguette magique, elle me dit :

— Demain, ah ! ah ! demain, nous allons en Espagne ! Je lui baisai la main pour la remercier de ce vœu charmant. Le lendemain même, je reçus un coup de téléphone d'un organisateur de concerts, qui n'avait rien de commun avec mon Daniel Mayer.

[603]

— Est-ce que, par hasard, vous jouez le Concerto en ré mineur de Brahms ? s'enquit-il au bout du fil.

J'éclatai de rire et je répondis :

— C'est exactement le seul morceau que je n'ai jamais cessé de jouer depuis l'âge de douze ans.

— Eh bien ! le maestro Arbos a télégraphié pour me demander si je connaissais un pianiste capable de le jouer sous sa direction, à Saint-Sébastien, en Espagne. Pourriez-vous vous arranger pour venir là-bas, à la date fixée ?

Et il me donna la date, que j'ai oubliée depuis.

Eugenia ? me demandais-je. Était-ce Eugenia qui avait arrangé tout cela ? Non, c'était impossible : elle n'avait jamais rencontré Arbos...

Pour moi, c'était la proposition la plus tentante de mon existence jusqu'alors. Mais comment faire ? L'Espagne était un pays neutre, et moi, un sujet russe œuvrant pour la guerre. En outre, il était à ce moment-là difficile de passer par la France. Je n'en décidai pas moins de ne pas décourager cet organisateur.

— Je vais essayer, répondis-je. Pouvez-vous me rappeler demain après-midi ?

Au comble de la surexcitation, je courus voir Eugenia. Elle prit calmement la nouvelle.

— Ah ! que vous avais-je dit, ah ! ah ? Je l'avais senti, n'est-ce pas ?

C'était donc encore un coup du deus ex machina ! Et quand je lui démontrai les formidables complications que cela entraînait, elle sourit, nullement impressionnée.

— Pourquoi vous énerver ainsi, ah ! Arturo ? Je vais arranger ça. Vous irez là-bas.

Elle monta dans sa chambre pour téléphoner à une dame — « une amie intime de l'ambassadeur de Russie », m'expliqua-t-elle. Après une brève conversation, elle revint et me déclara, avec une lueur de triomphe dans les yeux :

— Vous aurez votre visa, ah ! ah ! patientez seulement un peu.

Son coup de téléphone suivant fut pour Harold Nicholson, aux Affaires étrangères. En dépit de sa façon un peu fantaisiste de parler l'anglais ou le français, il comprit parfaitement ce qu'elle désirait et lui promit une prompte réponse.

Au début de l'après-midi, je téléphonai à l'organisateur de concerts :

[604]

— Je vous prie de faire savoir à Arbos qu'il y a une bonne chance que je puisse être à temps à Saint-Sébastien.

Les choses bougèrent rapidement. Le soir même, je recevais un télégramme de l'ambassadeur de Russie : « Vous attendez à l'ambassade dimanche matin onze heures. Apportez passeport. » De son côté, Nicholson annonça de bonnes nouvelles : lord Grey, le ministre des Affaires étrangères, consentait à me permettre d'embarquer à bord d'un navire de guerre auxiliaire anglais à destination de Bilbao.

Le dimanche matin, l'ambassadeur de Russie, le baron Benkendorff, me recevait à la Chancellerie de l'ambassade, complètement vide.

— Je suis revenu de la campagne spécialement pour signer votre document, me dit-il d'un air à peine poli. J'espère que vous le méritez.

Toutefois, à la vue de mon passeport diplomatique, il changea de ton :

— Ah ! A ce que je vois, mon collègue vous tient en haute estime ?

Et il signa une déclaration m'autorisant à me rendre dans des pays neutres.

J'allai voir Muriel pour lui dire au revoir.

— Espèce de veinard ! me dit-elle en riant. A ton retour, tu ne me retrouveras sans doute pas ici. Je dois regagner pour de bon la vieille Amérique. Londres n'est plus en mesure de nous nourrir.

Je ne la croyais qu'à demi ; mais nous en ressentîmes une forte émotion.

Je partis, avec la bénédiction de mes anges chiliens. Je continuais à me demander si Eugenia était sorcière ou si elle était simplement la reine de toutes les bonnes fées.

Le voyage en mer jusqu'à Bilbao fut abominable. La mer était grosse. De plus, nous étions contraints de ne jamais quitter nos gilets de sauvetage, en raison de la menace permanente des sous-marins allemands. Nous arrivâmes à Bilbao la veille de mon concert. Un train me conduisit à Saint-Sébastien, où Arbos m'avait réservé une chambre à l'hôtel Continental.

Tout en prenant le café à la terrasse, Arbos me donna quelques renseignements sur le concert :

— Les Espagnols détestent Brahms, tout comme les Français et les Italiens. Pour lutter contre ce préjugé imbécile, j'ai organisé un festival Brahms, ici même, à Saint-Sébastien.

[605]

Madrid n'a rien voulu savoir. Mais ici, je suis libre de faire ce que je veux avec mon orchestre.

En me rendant à mon unique répétition, le lendemain matin, je remarquai que mon nom venait en surcharge sur les affiches et était écrit à la plume : on avait dû avoir des doutes sur mon arrivée.

Le concert avait lieu au petit théâtre du casino, lequel était un lieu de jeu licite, mais ne représentait pas un endroit idéal pour mon bien-aimé Concerto en ré mineur.

Quoi qu'il en fût, l'Orchestre Symphonique de Madrid, sous la baguette d'Arbos, était bien préparé, et la répétition se déroula parfaitement. Les musiciens de l'orchestre semblaient fascinés par mon jeu : ils se conduisirent de la façon la plus folle du monde, poussant des bravos au milieu d'une phrase, et me firent une immense ovation à la fin, en m'assurant d'interminables tapes dans le dos et en répétant sans arrêt, en espagnol : « Que bien ! que bien ! » que je n'avais pas de mal à comprendre. Arbos m'assura qu'il ne les avait jamais vus se conduire ainsi.

Le concert ne vit pas une grande affluence : le théâtre n'était qu'à demi plein. Mais mon succès personnel, au sortir de cette œuvre à la fois monumentale et sobre, fut littéralement sensationnel. Jamais rien de Saint-Saëns, de Liszt ou de Chopin n'avait mis aucun de mes publics dans un état pareil. On me força à revenir saluer et saluer, jusqu'à ce que je me fusse décidé à donner un bis, contre toutes les règles du festival. Le directeur du casino, M. Dominguez, me proposa aussitôt trois concerts de plus — un avec orchestre, et deux autres en soliste.

La reine mère Maria Cristina m'invita à son palais d'été, Miramar. Elle me reçut des plus gracieusement, regrettant de n'avoir pas de piano dans son palais, mais promettant de se rendre à l'un de mes concerts.

Mon second concert, également avec orchestre, était bondé. Le théâtre fut totalement loué en une heure. Toute la ville semblait avide de m'entendre. Arbos me demanda de jouer le Concerto en sol mineur de Saint-Saëns. Pendant la répétition, le

théâtre s'emplit d'une foule d'intrus qui, sous un prétexte ou un autre, avaient forcé l'entrée de la salle.

Une heure avant le concert, une autre foule de gens sans billets occupait déjà l'escalier entier, bloquant l'accès du théâtre. Ils restèrent assis sur les marches pendant toute la durée du concert, essayant d'attraper un peu de musique venant de la salle.

[606]

Un délégué de l'association espagnole des Sociétés Philharmoniques me proposa un contrat pour vingt concerts, dans les villes les plus importantes d'Espagne, à partir de janvier 1916. Tout en n'étant pas sûr de ce que pouvait me réserver l'avenir, je courus le risque et signai. Quoi qu'il arrivât par la suite, j'étais humblement reconnaissant à la Providence de m'avoir permis de poser le pied sur cette terre de mes rêves.

Mon prochain récital devait prendre place à Saint-Sébastien, à quinze jours de là. Je sautai sur l'occasion. Toute ma vie, j'avais désiré visiter l'Espagne, et j'allais réaliser ce rêve sans retard (voir mes exploits italiens). J'avais la superstition de ne jamais laisser passer la chance qui pouvait se présenter. Arbos m'indiqua la façon la plus pratique de voyager dans son pays :

— Faites l'addition des kilomètres que vous avez l'intention de couvrir, et achetez un kilométrico. Le contrôleur détachera de votre petit carnet le nombre de kilomètres utilisés, à chaque halte de votre parcours. L'avantage est de voyager en première classe pour le prix des troisièmes.

J'achetai fièrement un carnet pour deux mille kilomètres, représentant Madrid, Tolède, Cordoue, Séville, Grenade et retour à Saint-Sébastien.

Sans vantardise, cela tenait vraiment de l'héroïsme. Le mois d'août, à Madrid et en Andalousie, signifiait une canicule d'enfer : la chaleur était intolérable, même la nuit. Ce qui ajoutait terriblement à mon inconfort, c'était mon manque total de garde-robe pour un été de cette sorte. Au milieu du laisser-aller général des indigènes, mes costumes d'automne me donnaient une silhouette assez surprenante. Et pourtant, je n'ai jamais mieux appris à connaître ces villes qu'à l'occasion de ce premier contact.

Madrid était complètement désert. On m'expliqua que la plupart des habitants étaient à Saint-Sébastien ! Je passai donc des heures et des heures, durant les deux journées où je séjournai dans la capitale, au musée du Prado, qui est, à mon avis, la galerie d'art la plus parfaite du monde. Tous les tableaux que l'on y voit sont de sublimes chefs-d'œuvre. Il n'y a qu'à Madrid que l'on peut véritablement juger du grand art de Vélasquez et de Goya : leur œuvre presque entière est enfermée dans le Prado.

[607]

Le roi Philippe IV d'Espagne, à ce que j'appris, avait eu l'intelligence d'expédier Vélasquez en personne à Rome, pour y acheter les meilleures peintures des meilleurs peintres d'Italie — fait qui explique les trésors de Raphaël, de Titien, du Tintoret et de tant d'autres maîtres que l'on peut admirer dans ce musée unique.

Tolède fit grosse impression sur moi, avec son allure médiévale et son site majestueux sur le Tage, ainsi que sa sombre et riche cathédrale, enfouie dans un

dédale de vieilles rues étroites. Ce qui m'intéressa le plus, ce fut de voir l'immense plaza au centre de la ville, où se tenaient les autodafés à l'époque de l'Inquisition.

Mais ce fut surtout de Séville, de Cordoue et de Grenade que je tombai amoureux. Là, était l'Espagne que j'imaginai, l'Espagne que j'avais toujours eue la nostalgie de voir. Je sais que beaucoup de mes lecteurs espagnols secouèrent la tête et penseront : encore un qui ne voit dans notre pays que la España de pandereta (expression ridiculisant l'Espagne du flamenco, de la guitare et de la corrida — celle que voient ordinairement les touristes). De leur point de vue, ils n'ont pas tort. Mais, plaidant pour moi seul, j'avoue sans honte que l'amour que j'ai eu toute ma vie pour ce pays est né de ma passion pour le Don Juan de Mozart, comme pour ses Noces de Figaro, pour le Carmen de Bizet, Y España de Chabrier, le Barbier de Séville de Rossini, la suite d'Iberia d'Albeniz, et tant d'autres chefs-d'œuvre de grands compositeurs de nombreux pays, qu'a inspirés la richesse du folklore espagnol. La plupart de ces créateurs évoquent dans leurs œuvres la musique, la vie et les coutumes de l'Andalousie, avec Séville pour centre principal. La libération de Grenade et ru reste du pays par la reine Isabelle la Católica, ainsi que la vision prophétique qui poussa cette souveraine à donner à Christophe Colomb les moyens nécessaires à sa découverte de l'Amérique, avaient toujours fait battre mon jeune cœur.

Ce que l'histoire m'a appris sur le reste de l'Espagne, et ce qui m'a le plus frappé, c'est l'histoire de la Grande Inquisition, qui coûta tant de vies aux gens de ma race, et aussi les interminables guerres de succession au trône d'Espagne, sans compter le désastre de l'Armada dans la guerre avec l'Angleterre.

L'homme qui m'a ouvert le cœur au vrai caractère de ce pays, que j'ai appris à connaître plus tard à fond et très personnellement, c'est Cervantes — du jour où j'ai acquis assez de connaissance de l'espagnol pour lire Don Quichotte dans son incomparable original.

[608]

J'espère que ce long plaidoyer expliquera suffisamment mon ravissement, lorsque le guide de Séville me montra le Barrio Santa Cruz — ce quartier de pur style xvni6, demeuré intact au centre de la ville — et, m'indiquant du doigt un banc dans une plaza pleine de poésie, me déclara :

— C'est là que dona Elvira attendait Don Juan.

Et, plaza San Fernando, sous mon balcon, une douzaine d'adorables petites filles dansaient la classique sevillana, se passant à tour de rôle leur unique paire de castagnettes.

La fabrique de cigarettes, qui a l'air d'un palais, et le faubourg de Triana me rappelaient nostalgiquement Carmen. Quant à la Plaza de Toros, on eût dit que les courses de taureaux avaient vu le jour là.

En dépit de la chaleur torride, je forçai mon guide à escalader avec moi la fameuse tour la Giralda, vestige célèbre des Maures. Le pauvre homme gravit derrière moi la longue spirale en marmonnant d'abominables imprécations.

J'aimais les cochers de fiacre paresseux, avec leur sombrero fièrement planté sur l'œil et un œillet rouge à la boutonnière, et la Venta Eritaña, où l'on chantait et dansait le flamenco tandis que je regardais, dans l'enchantement, en buvant un xérès et en

dévorant du jambon crudo, ce délicieux jambon espagnol. Une vraie splendeur, ces premiers jours à Séville !

Cordoue, par la brûlante journée que j'y passai, sommeillait en plein midi. Les rues étaient abandonnées à elles-mêmes, gardées ici et là par quelques chiens et chats errants. Le concierge de mon hôtel me promit un guide pour l'après-midi. En attendant, pour tuer le temps, je partis à l'aventure et découvris tout seul la Mezquita, l'ancienne mosquée maure changée en église, avec son dédale de colonnes de marbre et de porphyre. Je passai deux heures pleines dans cette énorme cathédrale mauresque (quatre étoiles dans le Baedeker), autant pour sa beauté que pour la précieuse fraîcheur qui y régnait.

Après le déjeuner et la sieste, mon guide m'entraîna dans une longue promenade. Il me montra quelques demeures andalouses caractéristiques, avec leurs exquis patios et rejas (fenêtres grillagées), sans compter d'autres églises et les arènes de la ville. Puis, dans un café, il m'initia à une boisson froide abominable, l'horchata (orgeat).

Las, mais content, j'étais prêt à le renvoyer après l'avoir payé — il m'arrêta du geste.

— Vous n'avez pas le droit de quitter Cordoue sans avoir visité le plus beau bordel d'Espagne, me donna-t-il à entendre, par signes et par mots.

[609]

— Je ne me sens pas de penchants érotiques ce soir, répliquai-je, moitié en français, moitié en pantomime.

— Cela n'a pas d'importance, gesticula-t-il. Si vous leur offrez une ou deux bouteilles de Xérès, cela paiera la visite.

J'étais tenté. Il m'entraîna dans une maison qui ressemblait à toutes celles du quartier. Dans l'agréable fraîcheur du patio, entretenue par une petite fontaine, un couple d'âge respectable, confortablement installé dans des fauteuils à bascule, agitait des éventails en bois, d'une main rapide et experte. Tout autour, huit ou neuf très jolies filles, dont aucune n'avait plus de vingt-cinq ans, tricotaient, regardaient les images de magazines ou s'éventaient simplement. Toutes étaient décentement vêtues, n'offraient pas une trace de maquillage et se comportaient comme n'importe quelle jeune fille de la bonne bourgeoisie. J'ai rarement vu photo de famille aussi parfaite. Et notre entrée ne les troubla pas le moins du monde.

Mon guide murmura quelques paroles à l'oreille du vieil homme, qui frappa dans ses mains et lança un ordre bref. L'une des jeunes filles sortit et revint avec deux bouteilles de xérès. Sur quoi, le couple se leva et nous invita à le suivre dans une salle de réception. Là, quelques sofas en peluche rouge, quelques tables, où étaient posés des verres, et un certain nombre d'images suggestives au mur trahissaient le caractère véritable du lieu. Il n'empêche qu'il y avait aussi une Madone dans un coin, au-dessus d'un piano droit.

Toute la « famille » prit place pour boire son Xérès. Les jeunes filles, sous prétexte de la chaleur, relevèrent leurs jupes en montrant les cuisses. Là-dessus, le vieillard me tapota le bras et, avec un clin d'œil, me désigna du doigt les jolies paires de jambes. La situation devenait quelque peu embarrassante pour moi. Le Xérès trop sec, l'air brûlant et suffocant, tout cela, à quoi s'ajoutait mon handicap linguistique, ne

m'inspirait aucun désir sexuel. Toutefois, ma vanité innée ne pouvait tolérer l'idée de paraître ridicule aux yeux de ces filles — de passer un peu pour le jeune homme affligé d'impuissance.

Le seul moyen de faire impression était la musique. Je soulevai le couvercle du piano et leur donnai un récital d'airs espagnols, de fragments de Carmen, de valse viennoises et Dieu sait quoi. Ce ne fut pas à proprement parler une réussite — mieux vaudrait dire que ce fut un triomphe apocalyptique.

[610]

Les filles me tombèrent dessus pour me couvrir d'embrassades et de baisers ; le vieillard refusa de me faire payer le vin et se déclara prêt à m'offrir toutes les filles que je voulais. Naturellement, je repoussai ces faveurs ; mais j'ai dû signer mon nom sur le piano — ce que j'ai fait, non sans une certaine satisfaction, je l'avoue. J'espère bien que ce même piano est toujours là pour porter témoignage de cette charmante histoire caniculaire.

Le matin de mon arrivée à Grenade, je demandai à mon chauffeur de taxi de me conduire à l'Alhambra Palace, hôtel vivement recommandé dans mon guide. Le centre de la ville, que nous traversâmes sur le chemin de cet hôtel, me donna l'impression d'une petite capitale provinciale endormie, dont toute l'importance semblait tenir à sa belle cathédrale.

A l'extrémité d'une rue banale, j'aperçus une grille étroite et antique, ouvrant sur un magnifique parc. Brusquement, toute l'atmosphère changea ; un charme mystérieux m'envahit. Je décidai de marcher, pour mieux m'imprégner de la sensation.

En ce lieu enchanteur, sous la fraîche pénombre que nourrissait l'épais feuillage des arbres, j'entendais un bruit délicat d'eau, comme d'invisibles ruisseaux cascading et courant secrètement, sans qu'on en pût déceler la source ni le cours. Tel un pays de rêve, l'endroit bruissait des histoires du passé qu'ils murmuraient et dont le mystère me charmait.

La voix de mon chauffeur me tira de l'espèce d'hypnose où j'étais plongé. Par la pente raide d'une allée, il me déposa devant l'hôtel, bâtisse rouge de style pseudo-arabe. Dans la chambre que l'on me montra, je demandai un petit déjeuner.

— On le sert sur le balcon, me répondit-on.

Et comme on avait raison ! La vue, de ce balcon qui était en fait une terrasse, était d'une beauté absolument unique. Ce que l'on voyait de la ville, à cette hauteur, donnait l'illusion d'une sorte d'oasis sacrée, sertie dans une vega — une plaine fertile d'un vert éblouissant, et protégée très loin par le rempart majestueux de la chaîne de la Sierra Nevada. Des couvents aux vastes cloîtres ajourés, des églises aux nombreuses tours dégageaient une atmosphère de paix et de sérénité. J'étais heureux de savourer ce spectacle en solitaire, sans être dérangé.

L'après-midi, je me rendis à pied au fameux Alhambra, le palais des khalifes maures. De fait, le palais se dresse exactement tel qu'il était au temps où Boabdil, le dernier des khalifes, dut le quitter, après la reconquête de Grenade par Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. C'est une vaste architecture, de style mauresque pur, avec nombre de dômes et de tours, de loggias et de couloirs extérieurs, bâtie sur une haute colline d'où l'on domine toute la région.

[611]

Et l'intérieur est un ravissement. A l'extérieur, un chemin mène au plus beau des jardins d'apparat, le Généralife, qui fait partie de l'Alhambra. Tout l'endroit est imprégné d'une tendre mélancolie, qui m'allait droit au cœur. La formidable histoire de cet Alhambra m'émerveillait et me fascinait.

Le soir, après le dîner, un guide me persuada d'aller visiter l'Albaicin, la colline qui se dresse face à l'Alhambra, et où les gitans vivent dans des grottes et régalent les touristes de chants et de danses. Le concierge de l'hôtel m'avertit qu'il était peu sûr de se risquer jusque-là avec mon seul guide.

— Mieux vaut rendre visite à ces gens en compagnie d'autres touristes, ajouta-t-il. Les gitans sont enclins à vous faire des ennuis.

J'avais trop le goût de l'aventure pour ne pas décider de passer outre ; mais je ne pris sur moi que l'argent que j'estimais dépenser pour la soirée et déposai le reste entre les mains du directeur de l'hôtel.

Par des chemins tortueux, nous gravâmes en voiture la colline, et l'on nous déposa devant une sorte de terre-plein, sur lequel ouvrait une longue rangée de grottes servant de demeures. Nous fûmes aussitôt entourés par, au moins, une douzaine d'enfants, aux yeux aussi noirs que les cheveux, et qui se mirent à vociférer en mendiant instamment et sans honte de l'argent. Nous eûmes du mal à nous débarrasser d'eux ; le guide y parvint finalement, grâce à quelques gitans plus vieux qui l'aidèrent à les disperser, mais qui, à leur tour, m'invitèrent à grand renfort de cris à venir les voir danser. Invitation qui avait de quoi me laisser perplexe, d'ailleurs, car pas un d'entre eux n'habitait la même grotte. Si bien que très vite, me tirant de droite et de gauche par la manche en tous sens, ils commencèrent à se battre en se disputant l'honneur de ma clientèle.

Une fois de plus, mon guide m'épargna d'être mis en pièces, en désignant du doigt et de la canne l'une des grottes en particulier. A ce geste, la bagarre s'arrêta comme par magie. Nous pénétrâmes alors dans le trou blanchi à la chaux et ouvert dans la colline, qui était spécialement aménagé pour le spectacle. Quelques chaises pour les invités, deux autres pour les guitaristes et, dans un angle, une image du Christ composaient tout le mobilier. La danse et le chant étaient incarnés par deux jeunes filles, d'une beauté stupéfiante, par une femme d'une soixantaine d'années et par une fillette, qui n'avait pas plus de dix ans.

[612]

Les deux guitaristes, qui ressemblaient aux contrebandiers de Carmen, ne tardèrent pas à attaquer. La force du rythme et l'excellence des sonorités qu'ils en tiraient étaient un enchantement. De temps à autre, l'un d'eux s'arrêtait de jouer et se mettait à improviser d'étranges vocalises, qui sont le propre, comme je l'appris plus tard, du véritable flamenco ; le Cante jondo est une musique traditionnelle qui n'a jamais été écrite et dont les « Flamencos » gardent rigoureusement les rythmes et les cadences.

Dans leur longue robe à traîne, œillet rouge piqué dans les cheveux sous le haut peigne, les jeunes filles dansaient avec une grâce et une passion suprêmes, graves, hautaines, sans jamais un sourire, semblant accomplir un rite religieux. La vieille

femme les surpassait en nature sauvage : on l'eût dite si possédée d'un démon que j'en avais la chair de poule. Même la fillette était une danseuse accomplie, déjà.

Le spectacle terminé, les six exécutants commencèrent aussitôt à réclamer à grands cris de l'argent, en me tendant leur paume ouverte. Le guide avait payé d'avance, mais ces gens estimaient que cela ne suffisait pas. J'eus toutes les peines du monde à me défendre. Même lorsque je leur eus distribué tout l'argent que j'avais sur moi, ils continuèrent à nous poursuivre de leurs cris jusqu'à notre voiture, où mon guide brandit sa canne d'un geste menaçant. Je quittai ces lieux en proie à un mélange de sentiments de beauté et d'horreur.

Le lendemain matin, je prenais le train pour Madrid et Saint-Sébastien, où j'arrivai dans un état de complet épuisement, mais où Arbos m'annonça joyeusement que la salle était entièrement louée pour mes deux récitals. J'en fus tout revigoré et cela m'incita à jouer vraiment très bien. Le public m'accueillit comme un vieil ami, et Arbos m'offrit un charmant dîner d'adieux, où je les amusai, ses invités et lui, en contant mes aventures dans leur pays.

Par bonheur, je fus en mesure de retourner à Londres en passant par la France, grâce à la victoire de la Marne. La longue et tragique guerre de tranchées n'en continuait pas moins.

[613]

76

De retour à Londres et à mon appartement de Royal Hospital Road, je trouvai une lettre de Muriel m'informant de son départ pour les Etats-Unis. La vie à Londres était devenue pour elle absolument intolérable. Elle avait témoigné, je dois l'admettre, d'un courage surhumain et d'un rare entêtement, en faisant vivre toute une année ses enfants, la nurse et la femme de chambre, non seulement sans argent, mais en étant couverte de dettes auprès de ses fournisseurs et de l'hôtel Savoy.

En toute honnêteté, je dois dire que j'étais plutôt soulagé par son départ. J'avais été si malheureux de ne pouvoir lui être d'aucune aide, que j'en avais conçu un sentiment aigu d'infériorité.

Eugenia, Juanita et José Antonio m'accueillirent comme un héros triomphant. Ils avaient reçu des nouvelles de leurs amis de Saint-Sébastien qui avaient assisté à mes concerts.

Je ne restai que quelques jours à Londres et repartis avec eux pour l'Ecosse, où ils avaient loué une maison pour le reste de l'été et une partie de l'automne.

— Nous avons là-bas un bon piano pour vous, me dirent-ils. Vous pourrez travailler, monter à cheval et tirer la grouse.

Nous arrivâmes donc à Forres, petite ville proche d'Inverness. La « maison » était en réalité un château en règle, appartenant à Sir William Gordon Cummings, charmant gentleman que José Antonio insista pour avoir comme invité dans sa propre demeure.

Je passai deux mois parfaitement délicieux en Ecosse, dans la plus parfaite insouciance, à travailler avec plaisir, à monter chaque jour à cheval avec José Antonio, et à les regarder tous tirer les malheureuses grouses — que je mangeais, cela dit, avec plaisir, dans une fabuleuse salle à manger, aux accents de la cornemuse dont jouaient des hommes en kilt paradant autour de la table.

Il y avait dans ma chambre une bonne bibliothèque, pleine de quelques excellents spécimens de littérature anglaise. La demeure offrait aussi une table de billard, qui me permettait de me livrer à mon jeu favori.

[614]

Surtout, je travaillais avec enthousiasme à un nouveau répertoire, pour des concerts avec orchestre en Ecosse, et à Leeds, où l'on m'avait demandé de jouer le Concerto en si bémol de Tchaïkovski et le Concerto N° 2 de Rachmaninov. L'invitation, de Glasgow et d'Edimbourg, à jouer avec l'orchestre écossais sous la direction d'Emil Mlynarski (mon futur beau-père), m'avait apporté une heureuse surprise.

Parfois, la nuit, quand je continuais à jouer, mes hôtes et quelques-uns de leurs invités descendaient en robe de chambre et restaient à m'écouter jusqu'à une heure très avancée.

Nous revînmes à Londres en automobile, en passant par les rives du célèbre Loch Ness et du Canal Calédonien, et nous fîmes halte à Leeds, où je devais donner mon premier concert de la saison.

Ce fut à cette occasion que j'appris à connaître pour la première fois le célèbre fog anglais, dans toute sa classique vérité. Je ne suis pas près d'oublier cette expérience. Il fallut à la voiture une heure pour atteindre l'entrée de la salle des fêtes municipale, alors qu'il fallait moins de dix minutes en marchant. Et lorsque je cherchai du pied la première marche de l'escalier invisible, je me cognai durement la tête dans celle d'un des deux lions en pierre qui « enjolivent » la façade du bâtiment, de sorte que je dus jouer pendant tout le concert avec une énorme bosse au front que, fort heureusement, le public ne pouvait voir. L'assistance elle-même était entièrement noyée dans le brouillard qui avait envahi la salle, tant et si bien que la seule communication entre nous ne fut possible que par le truchement de ma musique et des applaudissements.

Le lendemain matin, le brouillard s'était entièrement levé, et nous pûmes atteindre Londres, le soir même.

Je ne vais pas décrire en détail les mois qui précédèrent mon retour en Espagne.

Sylvia, avec la généreuse assistance de Juanita, donna quelques magnifiques soirées à Edith Grove, que Muriel lui avait laissé jusqu'à expiration du bail. Ysaye, Tertis, Sammons, Defauw, ainsi que le violoncelliste belge dont j'ai oublié le nom, firent là de la splendide musique. Nous jouâmes du Mozart, du Brahms, du Fauré, du Franck, et, par deux fois, nous eûmes la chance d'avoir parmi nous d'excellents exécutants pour l'octuor de Schubert, ainsi que pour mon bienaimé quintette pour deux violoncelles du même, et que pour le septuor de Beethoven.

[615]

Emil Mlynarski était l'un de nos heureux auditeurs. Il m'avait annoncé que sa famille se trouvait en sécurité en Russie ; lui-même était arrivé par la Suède, pour remplir ses engagements en Ecosse. Ce fut à lui que je dus la chance bénie de jouer pour la première fois le concerto de Tchaïkovski.

Après deux concerts à Londres — dont un avec le London Symphony Orchestra — un festival Beethoven, dirigé par Verbrugghen, et un récital avec Ysaye, je partis pour Glasgow.

A la répétition, le matin du concert, ma trop brève familiarité avec les difficultés du concerto de Tchaïkovski laissa transparaitre de nombreuses imperfections. Au lieu de s'impatiser, M. Mlynarski se montra la bonté même.

— Venez déjeuner avec moi, me dit-il. Après le café, nous monterons dans ma chambre. Il y a là un piano, et nous pourrions discuter à notre aise.

Ses précieux conseils sur la façon de traiter, musicalement et techniquement, cette partition exigeante, sont demeurés gravés dans ma mémoire jusqu'à ce jour. Il coupa les fortissimo continus, indiqués par Tchaïkovski, d'un piano et d'un crescendo, chaque fois que la phrase le permettait, rafraîchissant et rehaussant ainsi l'effet de l'ensemble. Il me prouva aussi quelle grave erreur c'était de jouer trop vite la séquence de la valse du second mouvement. Jamais je n'interprète cette œuvre sans avoir ses paroles présentes à l'esprit. Et, grâce à lui, je remportai un franc succès à Glasgow et à Edimbourg.

A Londres, je passai de charmantes fêtes de Noël dans la tradition catholique, en compagnie de mes Chiliens, et nous fîmes un réveillon typiquement anglais, avec dinde et plum-pudding flambé, chez Mme Bergheim. Et une semaine plus tard, à minuit, nous saluâmes la naissance de 1916 par un grand souper, offert par Juanita à tous nos amis musiciens et auditeurs d'Edith Grove, dans le studio.

Peu après la nouvelle année, je partis pour l'Espagne. Mes trois premiers concerts étaient à Saragosse, à Oviedo et à Bilbao. Je les partageai avec un jeune et brillant violoncelliste espagnol, Gaspar Cassado, chacun de nous jouant à son tour. Après ces trois récitals, très réussis mais sans événements marquants, je poursuivis la tournée tout seul.

[616]

Valence est la ville où je connus de nouveau ce contact électrisant et passionnant avec le public espagnol, que j'avais déjà si vivement ressenti à Saint-Sébastien. Mon engagement prévoyait deux concerts en quarante-huit heures ; mais, pendant l'entracte du second, le comité de la Société Philharmonique vota par acclamations deux récitals supplémentaires, dans les deux jours qui suivraient. Ce qui fit que je jouai quatre fois en quatre jours pour le même public.

J'eus l'occasion, en l'occurrence, d'apprendre un peu ce que signifie l'hospitalité espagnole. Quelques peintres, originaires de la partie autrichienne de la Pologne et qui, comme citoyens d'une nation ennemie, avaient dû quitter la France, s'étaient installés à Sagonte, près de Valence. J'avais connu certains d'entre eux en Pologne et à Paris ; j'étais donc ravi de les retrouver là. Après mon dernier concert, je les invitai à souper dans un bon restaurant. Nous étions une dizaine à parler le polonais, lorsqu'un monsieur s'approcha de notre table, me félicita de mon succès, tira une chaise et se joignit à notre table. Nous étions tant soit peu scandalisés de cette intrusion fort peu désirée — personne de nous ne savait suffisamment l'espagnol —, mais notre qualité d'étrangers nous incitait à la politesse. J'offris au personnage un verre de vin, qu'il but à ma santé. Après quelques minutes de bavardage futile, il se leva, nous serra la main à tous et sortit du restaurant. Beaucoup plus tard, lorsque je demandai l'addition, le

garçon me répondit que tout avait été réglé par ce monsieur, dont personne ne connaissait le nom. D'après ce que je pus comprendre des paroles du garçon, il était parti en déclarant :

— Ces messieurs sont les hôtes de mon pays.

Après Valence, ma tournée fut un véritable triomphe. Mes débuts à Barcelone, deuxième grande ville de l'Espagne, eurent pour cadre une petite salle. Mais, cinq jours plus tard, je jouais au Palacio de la Musica, vaste salle qui ne fut cependant pas assez grande pour mon public. J'interprétai du Bach, du Beethoven, du Schumann, du Chopin, du Liszt, et aussi du Debussy, du Szymanowski, du Scriabine et du Medtner — mais pas de Brahms, ni de musique espagnole (que j'avais peur de jouer en y mettant un « accent étranger »). Ce que l'on préféra surtout, ce fut Chopin et Liszt. La Société Philharmonique de Madrid, à ce que je découvris, ne voulait pas de moi parce qu'elle préférait la musique de chambre aux solistes.

[617]

Mais mes débuts à Saint-Sébastien avaient eu une répercussion telle, à Madrid, qu'un théâtre, qui présentait habituellement des drames et des comédies, m'engagea pour trois concerts, prévus en fin d'après-midi — l'heure habituelle pour les concerts en Espagne, où l'on dîne terriblement tard.

Lorsque j'arrivai dans la capitale, j'appris que je jouerais à bureaux fermés les trois fois, et l'organisateur me proposa deux autres récitals. Fort heureusement, je dénichai, dans un magasin de pianos, un vieux Bechstein assez usé, mais qui gardait encore certaines de ses qualités de noblesse.

Mon premier récital au Teatro Lara connut un succès si fantastique que je fus forcé de donner quatre ou cinq bis. Le public refusait de sortir. L'infante Isabelle, la vieille tante du roi Alphonse XIII, était présente ; pendant l'entracte, elle me fit prier de venir dans sa loge et m'invita à prendre le thé, le lendemain.

— Je vous attendrai demain, à cinq heures, à mon palais, me dit-elle très gracieusement. Sa Majesté la reine Victoria Eugenia sera là et compte bien vous entendre jouer.

Ce « thé » marqua le début de mon amitié avec la famille royale d'Espagne, que, seule, la mort a interrompue. Je sais que ce mot d' « amitié » peut avoir l'air trop prétentieux. Peut-être serait-il plus correct de dire que « la famille royale m'accorda bien des faveurs ». Mais je ne puis m'empêcher de considérer que mes véritables sentiments à l'égard de ses membres furent, et restent, ceux d'une chaude amitié humaine, parce que j'ai trouvé en chacun d'eux l'enthousiasme et la compréhension les plus généreux et les plus spontanés — et ce par-delà même la révolution et la guerre civile, au point qu'ils continuent, avec la troisième génération des descendants du roi Alphonse et de la reine Victoria Eugenia.

Mes concerts madrilènes, à dater de ce jour, furent honorés par la présence de la jeune reine, charmante, belle et très musicienne, de l'infante Isabelle, de la reine mère Maria Cristina, et, souvent des petites infantes Beatriz et Maria Cristina.

Il semblait aller de soi que mes auditoires fussent composés des gens les plus intéressants de Madrid. Outre les gens de la Cour, les musiciens, les grands écrivains, les hommes politiques et les diplomates venaient constamment à mes concerts. Le grand dramaturge espagnol Jacinto Benavente avait coutume d'assister à mes récitals,

sur la scène même, dans un fauteuil à bascule, en fumant un énorme cigare. Le roi Alphonse n'était pas du tout musicien ; on ne le voyait au concert que lorsque sa présence y était requise ; mais ses sentiments d'amitié à mon égard n'en étaient pas moins réels et d'ordre purement personnel : il aimait bien à me parler et à m'entendre parler.

[618]

Eugenia Errazuriz et José Antonio — ou Tony, comme on l'appelait familièrement — arrivèrent de Londres avec Juanita, pour ne pas manquer mes derniers récitals. Eugenia était extrêmement populaire dans la société espagnole ; elle me présenta à beaucoup de familles de Grands, dont bien des membres aussi devinrent, grâce à elle, mes amis intimes pour la vie.

En avril, Tony et le duc et la duchesse de Fernan-Nuñez organisèrent une grande « excursion » à Séville pour la Semana Santa et la Feria (les fameuses Semaine sainte et fêtes de Pâques). L'expédition comprenait le duc et la duchesse et Montellano, avec leur fils et leur fille, le duc et la duchesse d'Aliaga et leur fille, le comte Cuevas de Vera, Carlos Salamanca, dont la sœur, la marquise de Villa-vieja, une beauté, était la meilleure amie d'Eugenia — et Eugenia, Juanita et moi-même. Notre spectaculaire « caravane » disposait de quatre Rolls-Royce ainsi que d'au moins trois camionnettes pour le transport des bagages, des vivres et de tous les accessoires de pique-nique. Nous nous arrêtàmes toute une journée à Tolède et à Cordoue et poursuivîmes à loisir vers notre destination. Tout le long du trajet, nous ne manquâmes jamais de pique-niquer délicieusement sous les arbres, en des lieux pittoresques. C'était le duc de Fernan-Nunez qui décidait d'ordinaire du choix de l'endroit. Aussitôt, les serviteurs déroulaient un tapis sur l'herbe, nous apportaient des confortables sièges de campagne et dressaient de petites tables pliantes devant chacun de nous, avec plats, assiettes, verres et argenterie. Le menu consistait essentiellement en caviar, saumon fumé, canard froid, salade, fromage, fruits, vin de choix, liqueurs et café. On offrait aux hommes des cigares dans de grands humidors, et aux dames, des cigarettes dans des coffrets d'argent. Voilà ce que mes nouveaux amis espagnols entendaient par un « pique-nique ».

A l'une de ces occasions, un vieux berger, qui poussait devant lui deux chèvres, s'arrêta pour nous regarder manger. Il était vêtu d'un pantalon déchiré, d'une chemise passée et d'un chapeau en loques ; mais son visage mal rasé présentait des traits d'une grande noblesse. Le duc de Fernan-Nunez lui adressa la parole :

— Peut-on t'offrir quelque chose à manger, compadre ?

Le vieil homme remercia et déclara qu'il accepterait volontiers.

[619]

Les serviteurs reçurent l'ordre de lui donner la même nourriture qu'à nous, vin et cigare compris. Le berger mangea calmement tous les mets, but le vin et alluma un cigare. Comme nous avions achevé notre pique-nique et que nous nous apprêtions à reprendre la route, le vieillard se leva et dit au duc :

— Señor, lorsque vous arriverez dans la rue principale du prochain village, la seconde maison sur la gauche est celle où je vis. Vous y serez le bienvenu, quand vous le voudrez.

Sur ces mots, il prit congé d'un geste digne et s'éloigna avec ses chèvres.

Le duc resta silencieux un instant. Puis, d'une voix enrouée d'émotion, il dit :

— Ils ne manquent pas de noblesse ni de fierté, nos paysans espagnols, n'est-ce pas ?

La Semana Santa me frappa par sa manifestation de la foi profondément enracinée des catholiques espagnols, sans que cela exclue une forte dose de paganisme. Le vendredi saint les pénitents portent sur leurs épaules de lourdes plates-formes, sur lesquelles sont dressés des représentations de scènes de la Passion. Il y avait là des statues, en bois peint, du Christ pliant sous la croix, et d'autres des Apôtres ou de la Sainte Vierge toute vêtue de blanc et portant des colliers de vrais diamants et des broches serties de pierres, prêtées par de riches dames de la ville dans l'espoir que cela leur porte bonheur. Les porteurs marchaient tout le long du jour, en lentes processions, à travers les rues principales de Séville, De temps en temps, ils s'arrêtaient, pour boire un verre de vin ou pour attendre que, du haut d'un balcon, une jeune fille chante une saeta — sorte de supplication improvisée à la Vierge. Quand, par hasard, Une procession partie de l'église d'un quartier riche en rencontrait une autre venant d'un quartier pauvre, des bagarres à coups de poing éclataient entre les porteurs, en général complètement ivres à ce stade.

— Votre Vierge n'est qu'une putain ! criaient les hommes du quartier pauvre.

La foule dévote qui assistait à ce genre de scène y prenait un certain plaisir.

Durant toute la Semaine sainte, boutiques, théâtres, banques, restaurants, tout était fermé jusqu'au samedi soir, veille du dimanche de Pâques où, selon une étrange tradition, tous les théâtres d'Espagne jouaient le classique Don Juan Tenorio, de Zorrilla, tandis que les music-halls rouvraient leurs portes, et que l'on festoyait partout, un peu comme pour une veille de Nouvel An.

[620]

Et, le dimanche de Pâques et les deux jours suivants, les courses de taureaux les plus importantes de l'année affichaient les plus grands matadors de l'époque, Gallito, Belmonte, et Gaona.

Nous participâmes à toutes les activités de la Feria ; nous regardâmes danser et dansâmes les sevillanas ; nous passâmes des nuits entières à écouter des chanteurs de flamenco, à la Venta Eritana. Dans l'ensemble, ce fut une aventure des plus fascinantes. Pendant des années ensuite, je devins un assidu de la Feria.

Notre caravane prit la route d'Algésiras où, au lieu de se reposer, Carlos Cuevas, Manolo Pons (l'actuel duc de Montellano), Carlos Salamanca et moi-même, nous prîmes le bateau pour Tanger, afin de jeter un coup d'œil sur l'Afrique. La traversée n'était que de deux heures. Nous parcourûmes la cité arabe en tous sens, nous arrêtant au marché, où nous achetâmes quelques fez et quelques babouches arabes ; puis nous fumâmes le narghilé dans un café, tout en savourant l'exotisme de la couleur locale.

La « caravane » rentra à Madrid par Malaga, Grenade et Ronda, où nous fûmes invités à un merveilleux dîner, suivi d'une réception au palais des ducs de Parcent, l'un

et l'autre offerts par la duchesse et sa charmante fille, Piedita Iturbe, la belle et hautaine jeune fille qui m'avait adressé la parole autrefois à Carlsbad. A notre retour dans la capitale, Tony et Juanita repartirent pour Londres par le train, tandis qu'Eugenia restait avec moi à Madrid.

La reine m'invitait souvent à jouer pour elle et pour ses jeunes filles, dans ses appartements privés, sans autre suite que la duchesse San Carlos, sa dame de compagnie. A une autre occasion, je donnai un concert au palais royal, devant une large assemblée du corps diplomatique de Grands d'Espagne et des infants et infantes. Après chacune de ces séances, je reçus d'extraordinaires présents, tant du roi que de la reine : une paire de boutons de manchettes ornés de diamants, une montre en or, un étui à cigarettes en or, portant la signature gravée de Victoria Eugenia, avec la date, et une chaîne en platine.

Le duc d'Albe, le plus grand nom d'Espagne après le roi, m'invitait souvent à dîner.

[621]

Comme il portait aussi le titre écossais de duc de Berwick, il avait estimé de son devoir d'introduire en Espagne la coutume britannique du dîner à huit heures du soir et non, comme c'est la règle ibérique, à dix heures, ou même plus tard. Avec cela, le duc était d'une ponctualité quasi pédantesque — autre trait qui n'a rien de très espagnol.

A mon grand regret, j'arrivai avec un quart d'heure de retard au premier dîner. Le Palacio de Liria, demeure historique des ducs d'Albe, était assez loin de mon hôtel, et je me trompai sur le temps qu'il me faudrait pour accomplir le trajet. A mon entrée dans le vestibule, deux hommes, portant livrée ducale, se saisirent de mon chapeau et de mon manteau et m'avertirent sévèrement que le duc et ses invités étaient déjà à table. Assez consterné, je dus inventer hâtivement une excuse plausible. Je pénétrai dans la salle à manger, portant la catastrophe inscrite sur mon visage, et bégayai :

— Il m'est arrivé un pénible accident dans ma salle de bains, à l'hôtel, señor. La pièce surchauffée et un bain trop chaud m'ont causé un évanouissement.

Je fermai les yeux et j'ajoutai :

— J'ai à peine eu la force de m'habiller.

Ma fable fut accueillie par de grandes exclamations de sympathie, et le duc me dit, avec une inquiétude sincère :

— Asseyez-vous tranquillement et détendez-vous. Une tasse de consommé chaud vous fera le plus grand bien.

Une dame me tendit une pilule, en déclarant de son côté :

— Prenez cela. C'est pour le cœur.

Pendant tout le repas, je fus l'objet de toutes les sollicitudes : « Comment vous sentez-vous ? Mieux ? Voulez-vous une autre pilule ? »

Le fait est que je me sentais parfaitement heureux. Le palais était un magnifique musée. Nous prîmes le café dans une pièce où deux portraits de l'ancêtre de mon hôte, célèbre gouverneur des Flandres en son temps, et qu'avait peints le Titien, étaient accrochés aux murs. Il y en avait un autre, du même ancêtre, celui-ci par Rubens. Je fus ramené à l'hôtel par un couple charmant, qui tint à tout prix à me reconduire jusqu'à ma chambre.

Au dîner suivant, à mon profond dépit, je fus de nouveau en retard. Cette fois ce n'était pas ma faute. Eugenia et certains de ses amis m'avaient retenu trop longtemps à un cocktail. Sur le trajet du Palacio de Liria, j'eus le temps de fabriquer une bonne excuse.

[622]

A cette occasion, le duc se leva pour m'accueillir, marquant une légère irritation dans la voix :

— Mon cher Rubinstein, pardonnez-moi de m'être assis à dîner sans vous, mais je crois aux repas à l'heure fixe.

A quoi je répliquai le plus calmement du monde :

— Vous avez entièrement raison, señor ; mais quelque chose d'imprévisible est survenu. Comme je montais dans mon taxi, un chasseur est venu me dire que j'avais un appel téléphonique urgent. C'était un impresario américain, qui me proposait une tournée de concerts dans son pays, l'hiver prochain. Cette conversation m'a retardé ; j'en suis terriblement navré.

La sévérité du duc se mua en sourire ravi :

— Oh, oh, toutes mes félicitations, mon cher ! Et, se tournant vers ses invités, il annonça :

— Rubinstein vient d'être engagé pour une tournée en Amérique.

— Bravo, bravo, et enhorabuena ! (et félicitations) s'écrièrent les invités.

On me porta un toast selon les règles et je devins le héros de la soirée.

Quelques semaines plus tard, nouvelle invitation à dîner du duc d'Albe. Cette fois-ci, j'étais résolu à être à l'heure. « Si je suis en retard, ce soir je me tue », me jurai-je. A six heures et demie, j'étais en tenue, et à huit heures moins vingt, dans un taxi.

— S'il vous plaît, au Palacio de Liria, dis-je au chauffeur.

Nous roulions depuis moins de quinze minutes, passant facilement partout : la circulation était nulle.

Tout à coup, devant un jardin public mal éclairé, j'entends un énorme fracas, comme un coup de fusil. C'était un pneu du taxi qui venait d'éclater. Au désespoir, je criai :

— Dépêchez-vous de me trouver une autre voiture ! Le chauffeur sourit en haussant les épaules :

— Il n'y a pas de taxis dans le coin. Mais c'est tout près à pied. Tout droit, juste la longueur de trois pâtés de maisons, puis d'un autre, plus long, à main droite, et vous y êtes.

Je me mis à courir comme pour un championnat olympique et j'arrivai au palais, en sueur et hors d'haleine, avec seulement dix minutes de retard. Mais, fatalement, je trouvai tout le monde déjà à table. J'étais dans un tel état d'indignation que j'en aurais pleuré.

— Il vient de m'arriver la plus terrible des choses, dis-je, d'une voix brisée.

[623]

EEt de raconter toute la tragédie de mon taxi. J'étais si malheureux que j'étais sur le point de m'en aller. Le duc d'Albe me déclara avec le plus grand calme :

— Il n'y a pas de quoi vous mettre dans cet état. Je comprends parfaitement.

Et, avec un charmant sourire, il reprit :

— J'ai beaucoup aimé votre petite histoire.

Cette fois, il ne me croyait pas ! La vérité n'était pas convaincante.

Malgré toute l'importance de mes succès, les Sociétés Philharmoniques me versaient de si petits cachets — et le Teatro Lara aussi — que j'avais vraiment besoin d'un agent. Un musicien de ma connaissance me parla d'un certain Daniel, qui avait été employé, autrefois, à l'agence du grand Hermann Wolff, à Berlin. Je pris rendez-vous avec cet homme pour le lendemain matin.

Je découvris qu'il s'agissait d'un Cubain, que son vrai nom était Ernesto de Quesada, et qu'il avait hérité, ou fait acquisition, d'une petite imprimerie portant le nom de « Daniel » — nom qu'il avait gardé pour son agence de concerts. Il avait un air juvénile qui démentait ses trente années ou plus, et il était plutôt timide. Mais j'eus aussitôt l'intuition que c'était l'homme dont j'avais besoin, un agent de concert véritablement compétent.

— Nous pourrions faire beaucoup plus d'argent au cours de la saison prochaine, mais cela demande pas mal de marchandage avec les Sociétés Philharmoniques, qui sont pingres, me dit-il. A Madrid et à Barcelone, vous devriez donner vos récitals à vos propres risques ; une fois les frais déduits, l'argent vous reviendra.

Je le pris comme agent pour l'Espagne, où il est, aujourd'hui encore, mon représentant.

Nous dressâmes des plans pour la saison suivante, et il se mit aussitôt à l'œuvre pour établir ma tournée.

Madrid en mai était insupportablement chaud et la vie y devenait également déplaisante. La guerre pesait sur tous les esprits. Je pouvais prendre le pouls de la situation internationale bien plus nettement dans ce pays neutre que dans une nation ennemie. L'Espagne était pleine de citoyens des deux camps en guerre, qui se livraient leur propre petite bataille à Madrid. L'espionnage, les intrigues, les fausses nouvelles, le scandale, telles étaient leurs armes secrètes. J'avais toutes les peines du monde à distinguer les amis des ennemis. A une occasion, un Français me demanda :

[624]

— Est-il vrai que vous ayez parlé au conseiller de l'ambassade d'Autriche ?

— Jamais de la vie, répondis-je.

Mais je mentais : ce conseiller était un de mes amis polonais. C'était simple : où que l'on allât, on devait garder les yeux grands ouverts — « Et celui-ci, est-ce un espion ? Pourquoi est-il parti si tôt ? Sans doute pour téléphoner ?... »

De toute façon, bon nombre de mes amis quittaient la ville pour la campagne ou pour la mer. Eugenia et la marquise Villavieja prirent elles-mêmes le chemin de la région de Cordoue, en visite chez des amis, cependant que la Cour s'installait pour l'été au palais royal de Santander.

77

J'arrivai à Saint-Sébastien par une chaude matinée ensoleillée du début de juin 1916. Mes concerts étaient prévus pour juillet, mais j'avais besoin de repos et d'air — besoin surtout de m'éloigner de Madrid.

Je m'installai confortablement à l'hôtel Continental, dans une chambre dominant la Concha (la baie de Saint-Sébastien, qui a la forme d'une conque), pour jouir du panorama de cette agréable ville.

D'excellente humeur, fredonnant un air espagnol, j'entrai au restaurant pour y déjeuner. A une table près de la fenêtre, était assis le grand Serge de Diaghilev en compagnie du jeune Léonide Massine, qui avait remplacé Nijinski comme premier danseur et favori du magicien des Ballets. Diaghilev qui, en certaines occasions précédentes, n'avait jamais fait attention à moi, se leva cette fois pour me saluer.

— Quelle bonne surprise de vous trouver ici ! me dit-il, avec un sourire qui montrait toutes ses dents. Je vous en prie, prenez place à notre table.

Ce que je fis, bien entendu (nous avions la pension complète à l'hôtel). Et, à dater de ce jour, nous partageâmes régulièrement tous trois la même table aux repas.

Ce grand homme avait alors de profonds ennuis. En Europe, pour la plupart des civils, la guerre avait entraîné un changement d'existence radical. Mais, pour Diaghilev, cela avait finalement tourné au désastre.

[625]

Il était là, en possession d'une compagnie de ballets de tout premier ordre, et le monde, ce monde qui l'intéressait directement, lui fermait brusquement ses portes. L'Espagne, seule nation neutre accessible, était devenue son refuge. Mais quel asile précaire ! Oui, c'était assez vrai, il avait de très belles offres pour l'automne prochain au Metropolitan Opéra de New York, et d'autres aussi pour une longue saison en Argentine et en Uruguay, au cours de l'été de 1917. Cependant, ces deux contrats, d'une importance si vitale pour lui, contenaient une clause délicate, pour ne pas dire inacceptable : ni le Metropolitan Opéra ni le Colon, à Buenos Aires, n'acceptaient d'accueillir ses ballets sans Nijinski. « Toute notre publicité est faite sur son nom », prétendaient-ils. Et Diaghilev, pris d'une jalousie furieuse et sans mesure depuis le mariage de Nijinski, avait renvoyé le grand danseur pour le remplacer par Massine, qui était moins spectaculaire. De sorte que, le malheureux en était réduit maintenant à compromettre : il lui fallait cajoler et presque supplier la fameuse étoile de rejoindre sa compagnie de ballets pour les deux saisons en cause. Lui-même et Massine devaient rester du même coup en Europe.

Mais, pour le présent, faute de moyens adéquats, il se débattait désespérément pour empêcher sa compagnie de se débander. En plus des ballets à proprement parler, il avait sur sa liste de paie deux peintres russes et le chef d'orchestre Ernest Ansermet, et il devait fournir de l'argent au compositeur espagnol Manuel de Falla, à qui il avait passé commande de la musique d'un ballet pour la saison à venir. C'était Picasso qui avait la charge des décors et des costumes de ce futur ballet espagnol.

Telle était la situation à mon arrivée. Malgré tout, Diaghilev gardait un courage indomptable. Il ne laissait jamais rien voir de ses ennuis, n'avait rien perdu de son sens de l'humour, ce qui faisait que nos repas étaient toujours agrémentés de conversations pleines de vivacité, d'esprit et d'intérêt et, souvent, d'idées brillantes de nouveaux ballets.

Naturellement, je fis la connaissance de tous les membres de sa compagnie, y compris les machinistes. Falla, Lydia Lopoukhova (la future femme du fameux

économiste John Maynard Keynes), Adolph Bolm, Lila Kashouba et les sœurs Shabelski devinrent mes compagnons inséparables.

Ma « calme retraite » tant désirée, à Saint-Sébastien, se métamorphosa en un carrousel insensé. Rien n'était plus passionnant que d'assister, le matin, aux répétitions de ces danseurs et danseuses exquis en collants.

[626]

J'adorais les longues séances avec les peintres et Ansermet, à une terrasse de café, tout comme nos déjeuners animés à l'hôtel ; j'adorais aussi écouter Falla jouer des passages de son nouveau ballet, le Tricorne, lard dans la soirée, Lydia Lopoukhova, Bolm et d'autres amateurs de musique m'entraînaient dans la grande salle vide du casino et me faisaient jouer pendant des heures, souvent jusque bien après minuit. Toute la compagnie témoignait d'un courage remarquable : danseuses et danseurs passaient parfois des journées sans manger à leur faim, sans pouvoir payer leur hôtel, et sans un sou en poche. Et cela, sans jamais rien perdre de leur gaieté naturelle. Ils étaient toujours prêts à s'amuser et n'auraient jamais permis à leurs difficultés de les gêner dans leur travail.

Quelle extraordinaire personnalité, que Manuel de Falla, quand j'y pense ! A le voir, il avait l'air d'un moine ascétique en vêtements laïcs. Il était toujours vêtu de noir, avec quelque chose de mélancolique se dégageant de son crâne chauve, de ses yeux noirs et perçants, de ses gros sourcils broussailleux. Même son sourire était triste. Mais sa musique trahissait une passion si intense qu'elle paraissait représenter l'antithèse absolue de l'homme. Plein de timidité et de complexes à l'idée d'écrire la partition d'un ballet, il y avait glissé des airs démodés de menuets et de gavottes, dont Diaghilev n'avait que faire.

— Je veux que tout cela soit espagnol ! Pas question de ces terribles vieilleries ! criaient-ils.

Et, le lendemain, le pauvre Falla revenait avec une brève ébauche d'une jota, cette danse classiquement espagnole.

— C'est exactement ce qu'il me faut ! disait Diaghilev, tandis que Massine approuvait de la tête. Amenez-nous-en d'autres comme cela !

Si bien que, de jour en jour, la jota de Falla finit par devenir la longue danse passionnée du finale, à l'enchantement de ses torsionnaires. Et le résultat fut stupéfiant : le Tricorne fut, en définitive, l'un des grands succès du répertoire de ballet.

Arbos arriva de Madrid pour sa saison d'été et me choisit comme soliste pour le premier concert qu'il donna, avec une réédition du concerto de Tchaïkovski, devant une assistance qui hurlait son enthousiasme.

Parmi les auditeurs les plus attentifs, se trouvaient Diaghilev et l'une de ses amies, Mme Misia Sert. Tous deux adorèrent le concerto et l'exécution que j'en fournis.

[627]

De ce jour-là, date vraiment la grande amitié que je trouvai en Diaghilev. Jusqu'alors, les nombreuses marques d'attention qu'il m'avait accordées tenaient beaucoup à mes

succès espagnols et à l'utilité que je pouvais représenter pour lui, le cas échéant, dans ce pays.

Misia Sert était une femme remarquable. Elle avait plus de charme ensorcelant et de vitalité que de vraie beauté. Célèbre à Paris pour les portraits qu'avaient faits d'elle Manet, Renoir, Toulouse-Lautrec, Vuillard et Bonnard, et pour son mariage avec le peintre espagnol José Maria Sert, elle était une personnalité marquante et influente du monde artistique de la capitale française. C'était elle, entre autres, qui avait aidé Diaghilev à obtenir des subsides de la riche coterie internationale, pour ses coûteuses saisons. Et sa venue à Saint-Sébastien apporta au directeur des Ballets russes le soulagement dont il avait grand besoin, sous forme d'une grosse somme d'argent. Misia Sert n'était pas peu fière d'être la seule femme au monde à ne pas être simplement tolérée par ce grand misogyne. De fait, Diaghilev l'adorait.

Les Ballets russes donnèrent deux spectacles de gala au Teatro Eugenia Victoria de Saint-Sébastien, avec l'orchestre de Madrid sous la direction d'Ernest Ansermet. A la suite de quoi, Ansermet retint ce même orchestre pour un concert avec moi comme soliste. Nous fîmes salle comble et versâmes tout l'argent qui nous revint aux danseurs, pour leur permettre d'éteindre leurs dettes d'hôtel. Diaghilev, qui se trouvait à Londres pour tenter d'y lever des fonds, me rapporta deux magnifiques cravates — geste charmant.

La saison des concerts venait de débiter pour moi. La tournée commença par Barcelone, ainsi que par d'autres villes de la province de Catalogne. Partout, ce ne furent qu'ovations et salles où je jouais à bureaux fermés. A Palma de Majorque, la veuve d'Albeniz m'invita à dîner, ce que je m'empressai d'accepter. Elle vivait dans les faubourgs de la ville, avec ses deux filles, l'une, mariée, et l'autre, Laura, qui était une belle jeune fille. Pendant le dîner, je les amusai en leur contant comment j'avais rencontré Albeniz sans le reconnaître.

— Jouez-vous de sa musique ? s'enquit la senora Albeniz.

— Mais bien sûr ! répondis-je. Je connais très bien et j'aime beaucoup sa suite d'Iberia ; mais j'ai peur de la jouer en Espagne. En Pologne, les pianistes étrangers les plus célèbres soulèvent les rires quand ils s'avisent de jouer les mazurkas de Chopin ; ils passent tout bonnement à côté de la force rythmique de cette musique typiquement polonaise.

[628]

Et je n'ai pas envie de courir le risque de me faire moquer de moi en Espagne, où je suis ravi de mes succès.

— S'il vous plaît, jouez-nous tout de même quelque chose de lui, insistèrent ces dames.

— Senora, dis-je, quelque peu honteux, à Mme Albeniz, je joue cette musique avec passion, mais à ma propre manière. C'est que, voyez-vous, à mon humble avis, la texture de la suite d'Iberia est un peu trop riche, et cette excès de richesse gêne le cours naturel de la mélodie. Je crains fort que cela ne vous scandalise de m'entendre sauter beaucoup de notes, à seule fin de faire ressortir l'essence de cette musique.

Rien n'arrêtait ces dames.

— Jouez-le comme vous le sentez, me dirent-elles. Il sera du plus haut intérêt pour nous d'entendre votre interprétation.

Je commençai donc par Triana, en y mettant tout mon amour inné pour les rythmes espagnols. Quand j'eus fini, la senora Albeniz se tourna vers Laura et dit :

— C'est vraiment stupéfiant, n'est-ce pas ? Il le joue exactement comme ton père autrefois !

— Oui, oui, répondit Laura. Papa laissait aussi tomber beaucoup de ce qui n'est pas essentiel dans l'accompagnement.

Une telle approbation, venant de la veuve et de l'une des filles du compositeur, l'une et l'autre pianistes, m'encourageait considérablement. Je jouai trois ou quatre autres morceaux d'Iberia les lisant à ma façon, et mes auditrices m'interrompirent sans cesse de leurs exclamations :

— Papa aussi faisait ce même rubato, en terminant pianissimo. Et son tempo était exactement le vôtre.

Il n'en fallait pas plus pour que ma décision fût prise.

— Madame, dis-je, si vous me promettez de venir à Madrid ou à Barcelone pour la première exécution, je jouerai en entier les douze morceaux d'Iberia, lors de mes récitals.

Elles m'en firent la promesse solennelle. Sur quoi, je quittai Palma pour poursuivre ma tournée, pendant laquelle, partout où je le pouvais, j'étudiai cette partition singulièrement difficile.

Un mois plus tard, je faisais annoncer trois récitals exceptionnels à Madrid, dont le programme comportait quatre des douze morceaux d'Iberia. Comme personne ne les avait encore jamais joués, ils constituaient une révélation complète pour le public.

Je peux dire de ces concerts, sans aucune exagération, qu'ils ont représenté le véritable tournant de ma carrière.

[629]

Après chaque morceau, la salle entière rugissait. « Bis, bis ! » hurlait-on, en me forçant à les répéter l'un après l'autre. A la fin du premier récital, je reçus la plus formidable ovation de ma carrière. Je dus revenir saluer une douzaine de fois ; on me lança une pluie de fleurs, et, dans la rue, la foule m'escorta jusqu'à mon hôtel en continuant à crier ses bravos. La senora Albeniz, sa fille Laura, Arbos, Falla, d'autres musiciens, m'embrassèrent et me félicitèrent dans un délire d'enthousiasme.

— Vous avez joué cette musique comme si vous étiez né ici, me disait-on.

A compter de ce jour, je fus marqué comme le plus grand interprète vivant de la musique espagnole, et je dus jouer certains de ces morceaux dans toutes les villes où je passais, toujours avec autant de succès. Je mis aussi à mon programme une composition posthume d'Albeniz, Navarra, qui devint le bis préféré de ma carrière. Des années durant, on ne me permit pas de terminer un concert sans jouer ce morceau.

Autre curieux épisode musical qu'il me faut raconter : Manuel de Falla et moi, nous étions devenus très bons amis et, un soir, il m'emmena voir Pastora Imperio, la fameuse chanteuse et danseuse gitane, dans son ballet intitulé El amor brujo. La représentation avait lieu très tard, dans un théâtre, après la pièce que l'on y donnait. Le ballet contait l'histoire d'une jeune fille, prisonnière du sort que lui jetait un homme (excellent danseur, cet homme). La musique était jouée par cinq ou six exécutants — le genre d'ensemble que l'on entend d'ordinaire dans une boîte de nuit — et le pianiste disposait d'un piano droit. Mais cette musique me fascina — notamment une danse

appelée « la Danse du Feu », et sur laquelle Pastora Imperio dansait en outre magnifiquement.

— Pourriez-vous me prêter la partition de la musique de cette danse ? demandai-je à Falla. J'aimerais en faire un arrangement pour le piano et le jouer dans un concert.

Il me répondit en riant :

— Bien entendu, je vous la passerai. Mais je doute que cette musique fasse le moindre effet.

Je fis l'arrangement, en puisant simplement à la partition originale. Et lorsque je le jouai en bis, à mon concert suivant, le public perdit littéralement la tête. Je dus répéter trois fois ce bis.

La reine Victoria Eugenia s'était fait une habitude d'assister à tous mes concerts, outre qu'elle m'invitait souvent à venir jouer dans ses appartements privés — comme, d'ailleurs, la vieille infante Isabelle et la reine mère.

[630]

Le piano dont je me servais à mes concerts commençait à se détériorer si rapidement que j'en venais à avoir honte de jouer dessus. Un jour, je m'en plaignis à la jeune reine, en m'excusant du caractère froid et métallique de ses sonorités fatiguées.

— Moi-même, je l'avais remarqué, me dit Sa Majesté. Après un bref silence, elle reprit :

— Si vous promettez de bien garder le secret, je me ferai un plaisir de vous envoyer mon propre Steinway, pour vos concerts à Madrid.

J'eus un sourire confus, déconcerté par cette offre très extraordinaire, et je dis :

— J'espère que cela ne saurait gêner en rien Votre Majesté ?

— Nullement. Je le ferai ramener au palais après chaque concert. Mais je désire que ce ne soit su de personne... pas même du roi. Peut-être désapprouverait-il la chose, ajouta-t-elle en souriant.

Gauchement, je lui exprimai ma profonde gratitude — j'avais du mal à trouver les mots justes.

Et ce fut ainsi que, lors de mes concerts suivants, on apporta du palais le royal piano, pour le remporter aussitôt que j'en avais fini. La reine était ravie d'entendre son instrument personnel résonner tout à son avantage, et le public remarqua bien le changement, mais considéra comme allant de soi qu'un amateur de musique ou un autre avait dû me prêter son piano.

A l'un de ces récitals, toutefois, un incident inattendu se produisit. Je m'apprêtais justement à partir pour le théâtre, quand l'organisateur me téléphona :

— Votre piano n'est toujours pas arrivé, et le public commence à entrer. Que dois-je faire ?

Terriblement inquiet, je répondis :

— Je vais me renseigner de mon côté.

Je raccrochai pour appeler à mon tour le palais du duc de Santo Mauro — le chambellan de la reine, qui connaissait notre secret.

— Monsieur le duc n'est pas en ville, me répondit le maître d'hôtel.

Je me précipitai au théâtre, qui était déjà presque plein. Seule, la scène était vide — pas de piano !

Arrive l'heure de commencer — toujours pas de nouvelles. Me voilà à moitié fou.

[631]

Au bout d'un quart d'heure, la salle commence à témoigner de son impatience en battant des mains et tapant des pieds. Le directeur s'avance sur la scène et explique que l'on attend le piano, qu'il est en chemin. Au bout d'une heure de supplice et de bruyantes protestations du public, l'instrument paraît enfin. On se hâte de l'installer sur la scène. Quelques instants plus tard, la reine pénètre dans la loge royale. Avant de commencer à jouer, je crois bien avoir poussé le plus grand soupir de soulagement de toute mon existence.

Et, finalement, ce récital fut l'un des meilleurs que j'eusse donné. Je mis tout mon cœur à pacifier l'auditoire, et je parvins en effet à lui faire oublier l'incident.

Pendant l'entracte, on me pria de me rendre à la loge royale. J'y trouvai la reine, toute rouge d'émotion.

— Je suis navrée de l'épreuve que je vous ai imposée, me dit-elle. Mais il est arrivé quelque chose d'inhabituel. Au cours du déjeuner, la reine mère et le roi se sont lancés dans une discussion politique des plus animées. En général, tous deux se retirent après le déjeuner pour se reposer ; mais, aujourd'hui, leur divergence d'opinions les a incités à poursuivre la querelle, dans la pièce même où le piano n'attendait que de partir. J'étais assise sur des charbons ardents, sans pourtant oser les interrompre. A la minute même où ils ont quitté la pièce, mes gens se sont précipités pour emporter le piano.

Et, se tournant vers la duchesse San Carlos, elle ajouta en souriant :

— Et nous aussi, nous avons couru, n'est-ce pas ?

La saison de 1916-1917 reste gravée dans mon souvenir comme celle où je donnai plus d'une centaine de concerts, rien qu'en Espagne. Impossible de me rappeler une seule ville de ce pays où je n'aie pas joué. J'avais eu le temps d'apprendre à parler couramment l'espagnol. Mon plus grave problème, durant cette tournée, fut de trouver de bons pianos, propres à répondre aux exigences du concert. Le plus souvent, je devais jouer sur des demi-queue ou sur de très vieux pianos à queue prêtés par quelque heureux propriétaire de l'endroit.

Je me souviens encore d'une ville où le conseil d'administration du théâtre se vantait d'avoir fait l'acquisition, spécialement à mon intention, d'un « piano tout neuf ». Lorsque, à mon horreur, j'aperçus sur la scène un piano droit, je refusai de donner le concert et m'apprêtai à partir. Le maire de la ville me rattrapa à la gare.

[632]

— Je vous en prie, n'humiliez pas ainsi notre ville bien-aimée ! s'écria-t-il. Là-dessus, le voilà qui pleure. J'en eus le cœur si touché que je donnai un concert complet sur cette abominable demi-portion d'instrument !

A Palma, dans les îles Canaries, on m'annonça qu'un riche planteur de bananes possédait un authentique Bechstein de concert. Sans perdre une seconde, je me rendis chez cet homme, dans l'espoir qu'il me le prêterait peut-être pour mes récitals.

Le personnage — sans éducation et d'allure vulgaire — semblait flatté de ma requête : on lui avait expliqué que c'était un honneur pour lui de me permettre de me servir de son instrument.

— Voyez vous-même, me dit-il fièrement. C'est le piano le meilleur et le plus cher du monde. Moi, je n'achète que ce qu'il y a de mieux.

Et, me montrant une clé, il poursuivit :

— Personne n'a jamais touché à mon piano. Je garde toujours la clé dans ma poche. Vous serez le premier à vous en servir.

Sur quoi, il ouvre solennellement le couvercle — et que vois-je ? L'intérieur était un effroyable gâchis ! Les cordes étaient rouillées et, en partie cassées ; les termites s'étaient attaqués au bois — les rats eux-mêmes avaient dû s'offrir un ou deux repas à ses dépens.

Je me hâtai de filer, n'ayant pas le cœur d'assister à la consternation du propriétaire.

De retour à Madrid, j'eus la grande chance d'être présent le soir de la première des ballets de Diaghilev au Teatro Beal. Il s'agissait d'un gala auquel la famille royale assistait. Le duc et la duchesse de Montellano m'invitèrent dans leur loge, ainsi qu'au souper qu'ils donnèrent ensuite. Nous fûmes transportés par la beauté de Schéhérazade, où l'on retrouvait Nijinski dans le rôle de l'esclave.

A l'entracte, au buffet, je fus frappé par le manège d'un petit homme aux cheveux très bruns, vêtu d'un costume de ville, et qui me regardait avec les yeux les plus perçants que j'eusse jamais vus. Il s'adressa à moi en espagnol :

— Es Usted el pianista Rubinstein ? Et brusquement je le reconnus.

— Picasso ? demandai-je.

[633]

Nous éclatâmes tous les deux de rire : nous n'avions pas eu de mal à nous reconnaître, grâce à la description que nous avaient faite l'un de l'autre nos amis communs.

Après le ballet, je priai les Montellano de m'excuser de ne pas assister à leur souper et je rejoignis Picasso au Café Levante, à la Puerta del Sol, qui était un lieu de rencontre fameux du monde artistique et intellectuel. Tous les deux, nous parlâmes pendant des heures de toutes sortes de sujets. Nous nous comprenions parfaitement. Notre bonne amitié commença ce soir-là. Elle est toujours aussi vivante, après tant d'années de fantastiques mutations tant dans le monde que dans nos existences respectives.

Eugenia, de son côté, brûlait de rencontrer les personnages extraordinaires qui étaient mêlés à la vie des Ballets russes. Je m'arrangeai pour inviter, de façon à lui faire ce plaisir, Diaghilev, Massine, Falla et Picasso à déjeuner, au grill de l'hôtel Palace. Tous ces hommes la fascinèrent — Picasso surtout. Comme Gertrude Stein avant elle, elle l'adopta pendant quelque temps et lui demanda de peindre son portrait et celui de sa fille. Elle lui fit peindre aussi un paravent, dessiner une brochure et toutes sortes d'objets pour elle. Après la guerre, un été, elle l'invita à séjourner chez elle, dans sa villa de Biarritz. Pour témoigner de sa gratitude de cette hospitalité, Picasso eut une délicate pensée : le dernier matin de son séjour, il peignit en secret des fresques sur un mur de sa chambre, puis prit congé, en l'embrassant. Lorsque, plus tard, Eugenia pénétra dans la chambre, elle poussa un cri de ravissement et de consternation à la fois : la villa ne lui appartenait pas ; elle l'avait seulement louée pour la saison !

Les nouvelles de Russie étaient de jour en jour plus alarmantes. Remportant victoire sur victoire sur tout le front russe, les armées allemandes s'enfonçaient maintenant dans le pays. Des événements d'une grave portée historique se succédaient à une vitesse folle. L'assassinat spectaculaire de Raspoutine avait mis fin à l'influence politique pernicieuse de la tsarine. Après l'abdication du tsar, le nouveau gouvernement, formé par les libéraux et élu par la Douma, et dont le président était le prince Lvov, décidait de poursuivre la guerre contre toute espérance.

Vers la même époque, la pensée me vint que mon passeport pouvait perdre toute valeur. Mais l'ambassadeur de Russie à Madrid eut la bonté de le remplacer par un nouveau document diplomatique au nom du gouvernement républicain.

[634]

Cependant, en Russie, les événements politiques prenaient un tour vraiment dangereux. Les Allemands avaient conçu un plan stratégique diabolique. Ils importèrent de Suisse Lénine et Trotski, les deux célèbres disciples de Marx, comme pour ensemer la Russie d'un germe. Les deux hommes pénétrèrent secrètement à Saint-Pétersbourg, où Lénine entreprit aussitôt de haranguer les déserteurs de l'Armée et de la Marine. Les paysans et les travailleurs se rallièrent au mouvement, en nombre sans cesse croissant. La Douma réagit en nommant un nouveau Premier ministre, un socialiste cette fois, Alexandre Kerenski. Lénine instaura un comité révolutionnaire à l'Institut Smolny, et, de là, fit obstacle de façon de plus en plus efficace à toutes les décisions de la Douma. Il essaya même d'arriver à un armistice avec l'Allemagne.

L'armée démoralisée était sur le point de capituler devant l'ennemi. Traités en chair à canon par les gouvernements cyniques et sans scrupule imposés par la volonté de la tsarine sous l'influence de Raspoutine, les soldats rejoignirent en masse la révolution de Lénine. Et de multiples mutineries éclatèrent dans le port de guerre de Cronstadt.

Ainsi se présentait tragiquement la situation en Russie.

Pendant ce temps, sur le front occidental, les armées alliées tenaient bon ; la guerre de tranchées se stabilisait, après l'effroyable victoire de Verdun, où des centaines de milliers de braves étaient tombés pour la défense de cette forteresse essentielle.

Un matin, la téléphoniste de l'hôtel Palace téléphona pour me prévenir qu'il y avait dans le hall un monsieur désireux de me voir. Lorsque je demandai que l'on s'enquît de l'objet de sa visite, la téléphoniste me communiqua après un moment la réponse :

— Il ne veut rien dire au téléphone ; mais il insiste sur l'importance de sa visite.

Un peu intrigué, je descendis dans le hall, où je vis un petit homme gras, au visage rond et suant, se dresser pour me demander :

— Où pouvons-nous nous entretenir en privé ?

— Ma chambre devrait être le meilleur endroit, je pense, proposai-je.

Nous prîmes l'ascenseur et montâmes jusque chez moi, où l'homme, après s'être assuré que la porte était bien fermée, me dit d'un ton surexcité, sans même ôter son manteau et son chapeau :

[635]

- Je veux que vous veniez en Argentine.
- Pourquoi cela ? demandai-je.
- Pour y donner des concerts.
- Vous êtes imprésario ?
- Non, répondit-il. Mais mon beau-frère possède un grand théâtre à Buenos

Aires.

Le personnage m'avait l'air étrange et assez irresponsable. Mais il était si braqué sur son propos, que je décidai de téléphoner à Quesada pour prendre son avis.

— Pouvez-vous passer demain à midi ? demandai-je donc. Il faut que je consulte mon secrétaire sur votre proposition. Nous avons d'autres projets en vue.

— Je viendrai ; mais, je vous en prie, n'acceptez aucune autre offre avant de m'avoir revu, répliqua-t-il.

Je lui donnai mon accord et il me quitta.

Ernesto de Quesada, qui avait si bien travaillé pour moi à Madrid et à Barcelone, passa me voir dans la matinée, et je le mis au courant de la bizarre proposition de mon visiteur.

— Ne concluez rien, me conseilla-t-il. Attendez que Faustino da Rosa, qui est le directeur du Teatro Colon, le fameux Opéra de Buenos Aires, s'engage sérieusement. Il est le seul en position de vous présenter convenablement, dans un pays aussi riche et aussi important.

Gardant présent à l'esprit cet avis, je reçus de nouveau mon visiteur (dont j'ai oublié le nom) avec une froide indifférence, et m'efforçai de me débarrasser de lui. Mais il était si terriblement obstiné que j'avais du mal à m'en défaire.

— Je suis le propriétaire d'une grande usine de chocolat de Buenos Aires, m'expliqua-t-il. Et je suis très riche. Je désire aider le mari de mon unique sœur dans ses entreprises de théâtre. Il m'a demandé d'engager la meilleure compagnie théâtrale de Madrid pour sa salle, et de préférence la troupe du Teatro Lara. L'autre jour, j'ai pris un billet, pour aller voir la comédie de Benavente que cette troupe était censée jouer. Et qu'est-ce que je vois, en entrant ? Un homme assis sur un tabouret et jouant du piano... et une salle comble, avec la reine et les infantes dans la loge royale, qui font à cet homme des ovations comme je n'en ai jamais entendu ! J'ai donc décidé sur-le-champ d'engager la compagnie, et aussi ce joueur de piano, pour la saison théâtrale de mon beau-frère.

Je ne pus m'empêcher de rire de son histoire, tant il la disait drôlement.

[636]

— La troupe du Lara accepterait peut-être votre offre, répondis-je. Quant à moi, j'ai décidé de ne me rendre en Argentine que selon les dispositions de Faustino da Rosa, qui possède la bonne organisation et le bon théâtre pour un artiste de ma sorte. Et puis...

— Vous avez tort, coupa-t-il. Le théâtre de mon beau-frère, le San Martin, est plus grand que l'Odéon, de da Rosa. Et de plus, le programme de da Rosa est entièrement établi pour la saison qui vient.

— Je suis désolé, répliquai-je froidement. Mais je préfère attendre une année ou deux, plutôt que d'être présenté à votre beau pays par quelqu'un qui ne s'est encore

jamais occupé d'un pianiste. Et maintenant, je vous prie de m'excuser, mais j'ai à faire, ajoutai-je, en me levant de mon siège.

Le personnage se retira, furieux, sans même prendre congé. L'histoire ravit Quesada, ainsi que les acteurs de la troupe du Lara.

Quelques jours plus tard, dans la matinée, on frappa à ma porte. J'ouvris. Ce fut pour voir entrer mon fabricant de chocolat argentin, une sacoche à la main. Sans prononcer une parole, il ouvrit la sacoche et déversa sur mon lit une pluie de pièces d'or.

— Voici une avance sur vos concerts, me dit-il avec un large sourire. Nous sommes prêts à vous garantir quatre mille cinq cents livres-or, pour quinze concerts en Argentine et en Uruguay.

Et il compta cinq cents pièces d'or sur le lit — des souverains valant cinq dollars-or pièce de l'époque.

Je restais stupéfait. Tout cet or me faisait penser au trésor d'Ali Baba. Impossible de résister à la tentation. Dans l'après-midi, nous signâmes un contrat qui devait entrer en vigueur au début du mois de juin. Deux billets de première classe pour le bateau, aller et retour, étaient compris dans le contrat.

Quesada se montra pessimiste sur le caractère judicieux de cette décision. Je lui suggérai de faire avec moi la traversée, en qualité de secrétaire, moyennant un bon salaire mensuel et tous frais payés. Avec lui à mon côté, je me sentirais plus sûr de la façon dont se passeraient les choses. A mon grand soulagement, il accepta.

Je n'avais qu'une inquiétude ; mon passeport. L'ambassadeur des Etats-Unis, M. Willard, qui était de mes amis, doutait fort que mon document fît l'affaire en Amérique du Sud. En cas d'urgence éventuelle, il me remit une lettre d'introduction pour son collègue à Buenos Aires.

[637]

A l'un des concerts symphoniques du Teatro Real, j'eus l'occasion d'entendre la création de Nuits dans les Jardina d'Espagne, de Manuel de Falla, sous la direction d'Arbos, avec, au piano. José Gubilès, jeune pianiste et ami du compositeur. Il ne joua pas par cœur, ce qui ôta beaucoup de mordant à son exécution. Mais je tombai amoureux de cette œuvre et offris de l'interpréter lors du dernier concert symphonique de la saison. Comme j'étais constamment en tournée, je l'appris en lisant la partition dans les trains. A la répétition, je la jouai par cœur. Falla et Arbos furent enchantés de mon interprétation au concert, mais le public ne réagit pas parfaitement : c'était une œuvre trop compliquée pour lui, et qui se terminait en se perdant dans un pianissimo. Néanmoins, on nous applaudit très chaleureusement Arbos et moi, et je jouai en bis la Danse du Feu, qui eut pour effet l'ovation habituelle.

Le roi et la reine étaient présents à ce concert. A l'entracte, dans la loge royale, j'informai Leurs Majestés de mon prochain départ pour l'Argentine et me plaignis au roi de l'injustice dont, en ma qualité de Polonais, je souffrais nécessairement, en perdant mon passeport du fait des bouleversements politiques survenus en Russie. Le roi, qui avait de proches parents en Pologne et qui ressentait beaucoup de sympathie pour mon pays d'origine, me pria de me présenter au palais royal le lendemain, à midi.

— Je laisserai des ordres pour que l'on vous conduise à mes appartements privés, et je verrai ce que l'on peut faire, me dit-il.

J'eus du mal à fermer les yeux, cette nuit-là. A midi juste, au palais, un aide de camp du roi me conduisit aux appartements royaux, où Sa Majesté me reçut sans retard.

Le roi me présenta à un monsieur qui se trouvait dans la pièce.

— Voici mon Jefe de Seguridad, mon chef de la police. Il vous établira un passeport espagnol en bonne et due forme, spécifiant que vous êtes citoyen polonais, et que, faute de représentation diplomatique de votre pays à ma Cour, vous avez ma garantie personnelle de votre identité. Je pense que ce genre de document vous donnera libre accès à n'importe quel pays.

Il écarta de la main et d'un charmant sourire mes remerciements et me fit don, en guise de cadeau d'adieu, de sa photographie dans un cadre en argent, dédicacée de sa main : « Para Arturo Rubinstein, el gran amigo de Espana. Alfonso.»

[638]

J'ai gardé longtemps cette photographie, avec deux autres dont m'avait fait présent la reine. Malheureusement, je les ai perdues à l'époque où les nazis envahirent ma demeure parisienne.

En tout cas, grâce à mon passeport espagnol, je devins le premier Polonais libre reconnu comme tel par une grande nation, avant même la libération de la Pologne à la fin de la guerre.

Au milieu du mois de mai, avec Quesada, je pris le bateau à Cadix pour Buenos Aires. C'était, je me le rappelle, le paquebot espagnol Infanta Isabel. La longue traversée — plus de deux semaines — nous permit à tous deux un repos dont nous avions le plus grand besoin. Il y avait à bord la charmante troupe du Teatro Lara et une autre troupe de comédiens, français ceux-ci — celle d'André Brûlé et de Régina Badet — qui se rendait au Chili et au Pérou. Tous ces acteurs et actrices faisaient de délicieux compagnons. Je jouai souvent pour eux, et ils aimaient m'écouter.

Deux jours avant notre arrivée à Buenos Aires, je reçus un câblogramme de mon imprésario (le beau-frère de mon chocolatier), qui disait : « J'ai revendu mes contrats avec le Teatro Lara et vous-même à Faustino da Rosa stop désespérément besoin de vous pour son Teatro Odeon stop La compagnie Guitry qu'il avait engagée refuse de faire la traversée à cause de la menace des sous-marins. »

J'appelai Quesada, le serrai sur ma poitrine et me mis à danser et à crier :

— Ernesto, c'est bien le meilleur de mes deus ex machina ! Quesada lut et relut je ne sais combien de fois le câblogramme.

— C'est incroyable ! s'exclamait-il. Oui, c'est à peine croyable ! C'est exactement ce que nous voulions à l'origine. Il n'y a pas à dire, vous êtes un veinard !

Je répliquai, soudain sérieux :

— Oui, Ernesto, répliquai-je, soudain sérieux. J'ai beaucoup de chance, mais j'ai ma petite théorie à ce propos. J'ai remarqué, à force d'expérience et d'observation, que la Providence, la Nature, Dieu, ou, en bref, la Puissance Créatrice, semble favoriser les êtres humains qui acceptent et aiment inconditionnellement la vie, et j'appartiens sans aucun doute à cette catégorie d'êtres. En conséquence, je me suis rendu compte que, lorsque je souhaite inconsciemment quelque chose de toute mon âme, la vie me l'accorde, comme par miracle.

[639]

Les années de ma jeunesse étaient terminées. A partir de cette époque, ma vie changea de couleur. J'avais réussi à établir ma carrière. Elle s'est poursuivie, avec bien des hauts et des bas, jusqu'à aujourd'hui.